



Alexandre Vialatte

Hôtel littéraire

16 place Delille, 63000 Clermont Ferrand
Tél. +33 (0)4 73 91 92 06
www.hotelvialatte.com



Alexandre Vialatte

Hôtel Littéraire

Le bonheur selon Vialatte

J'aime le lien d'affection, tissé au fil des années avec les personnages de fiction comme avec les écrivains eux-mêmes : « *Il n'y a peut-être pas de jours de notre enfance que nous ayons si pleinement vécus que ceux que nous avons passés avec un livre préféré.* » disait Marcel Proust (*Sur la lecture*).

J'ai créé la Société des Hôtels Littéraires pour partager l'amour des livres avec ces milliers de visiteurs que je ne connais pas, mais qui, je le sais, sont heureux de retrouver un auteur ou un livre au hasard d'un voyage à Paris, à Rouen ou à Clermont-Ferrand.

Nous avons aujourd'hui l'expérience de l'Hôtel « Le Swann » dédié à Marcel Proust à Paris comme celui de l'Hôtel Gustave Flaubert à Rouen : des amateurs de Marcel Proust des quatre coins du monde se retrouvent au Swann ou des amoureux de Flaubert demandent la chambre d'Emma Bovary ou du perroquet Loulou.

Aujourd'hui, je voudrais faire partager la grande affection que j'ai pour Alexandre Vialatte – le jubilatoire Alexandre Vialatte – qui allie poésie et humour et qui raconte avec tant de bienveillance l'âme de la nature humaine.

Je l'avais découvert à 15 ans en lisant le formidable roman de formation qu'est « *Battling le ténébreux* ». Des années plus tard, ce fut le choc des *Chroniques de la Montagne*, la première fois qu'elles parurent dans la collection Bouquins. Puis ce fut la lecture des autres romans et des autres chroniques, sa correspondance émouvante avec Jean Dubuffet... Et cet exercice solitaire de lecteur ne serait rien sans la merveilleuse rencontre de son fils Pierre, de Jérôme Trollet, de Daniel Martin, avec lesquels je me sens en communion car nous partageons les mêmes émotions, les mêmes sourires qui viennent du fait d'avoir un jardin secret pleins de bœufs ailés, d'auvergnats dévoreurs de saucisson et de girafes aux cils de demoiselle...

Et c'est ainsi que VIALATTE est grand.

Jacques Letertre
Président de la Société des Hôtels Littéraires

Happiness in the eyes of Vialatte

I enjoy having an affectionate bond built over the years with the fictional characters as well as with the authors themselves: « *Il n'y a peut-être pas de jours de notre enfance que nous ayons si pleinement vécus que ceux que nous avons passés avec un livre préféré.* » said Marcel Proust (*Sur la lecture*).

I founded the Literary Hotels Society with the view of sharing my love of books with the thousand of people who come to the hotels, and even though I have not met them, I know they will be delighted to stumble on an author or a book they have enjoyed reading during a trip to Paris, Rouen or Clermont-Ferrand.

In Paris, Hotel "Le Swann" is entirely dedicated to Marcel Proust and in Rouen it is dedicated to Gustave Flaubert: as a result, Marcel Proust's lovers come from around the world to the Swann and Flaubert's fans ask to be in Emma Bovary's room or that of Loulou the parrot.

Today, I would like to share the incredible affection I have for Alexandre Vialatte – the exhilarating Alexandre Vialatte – who knew how to marry poetry and humour as well as being genius at graciously describing the soul that one can find in human nature.

I discovered him as a 15-year-old boy when I read my first novel by him, the tremendous « *Battling le ténébreux* ». Years later, the short stories in "La Montagne" had a great impact on me the first time they were printed in the "Bouquins" collection. Then followed all the other novels and short stories, his emotional correspondence with Jean Dubuffet... Furthermore, this solitary path would not have been half as meaningful if I had not met with his son Pierre, Jérôme Trollet and Daniel Martin, with whom I feel a deep understanding as we share the same feelings about our secret gardens full of flying cows, people from Auvergne who are avid eater of "saucisson" and giraffes with long eyelashes...

This is why VIALATTE is majestic.

Jacques Letertre,
President of Société des Hôtels Littéraires



L'Hôtel Littéraire Alexandre Vialatte à Clermont-Ferrand

L'Hôtel Littéraire Alexandre Vialatte se trouve sur la place Delille, « *une place ombragée de platanes au cœur même de Clermont-Ferrand* », indique l'écrivain dans *L'Auvergne absolue*.

Au pied du centre historique de Clermont, tout près du joyau de l'art roman qu'est la basilique Notre-Dame du Port, c'est un point de départ idéal pour découvrir cette ville où Vialatte vécut plusieurs années.

Bénéficiant d'un confort 4 ****, l'hôtel dispose d'un des plus beaux panoramas sur Clermont. La terrasse du 6e étage offre une vue à 180° sur le puy de Dôme, la chaîne des Puys et les flèches de la cathédrale.

Vialatte a marqué Clermont et l'Auvergne de son empreinte en donnant au journal La Montagne près de 900 chroniques, dont il réinventait au passage le genre littéraire. C'est un bel hommage qu'a souhaité lui rendre l'équipe des hôtels littéraires pour le faire découvrir et aimer à tous nos visiteurs.

The Literary Hotel Alexandre Vialatte in Clermont-Ferrand

Literary hotel Alexandre Vialatte is located on Place Delille, « *une place ombragée de platanes au cœur même de Clermont-Ferrand* », mentioned the author in *L'Auvergne absolue*.

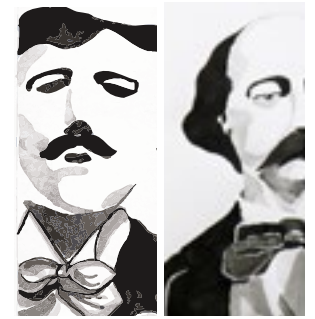
We think an ideal starting point to discover the city where Vialatte lived for a couple of years is at Basilica Notre-Dame du Port which is considered a Roman Art gem and which is at the bottom of the historical centre of Clermont.

The 4**** hotel is very comfortable and benefits from incredible views on Clermont. It offers a terrace on the 6th floor that has a 180° view of the puy de Dôme as well as the Puy mountains and the Cathedral rooftops which are sprinkled with arrows.

Vialatte left his mark on the town of Clermont and the region of Auvergne by giving the newspaper "la Montagne" 900 of his short stories that ended up shaping its literary genre. Team literary hotels wanted to pay him the best homage possible, in the hope that all the hotel guests would discover him and enjoy his work as much as he does, whether from the region of Auvergne or from elsewhere.



Vue panoramique de Clermont-Ferrand depuis la salle petit-déjeuner de l'hôtel



Alexandre, Gustave et Marcel...

Vialatte disait de lui-même qu'il était « *notoirement méconnu* ». Il fait l'admiration d'un cercle d'initiés qui ne cesse de s'agrandir au fil des années, connaisseur de proverbes bantous et d'oryctéropes rêveurs. Il n'a pas manqué au cours de ses écrits de prononcer l'éloge de ses deux illustres aînés.

Au sujet de Marcel Proust, il aime rappeler son génie de l'analyse et sa faculté de créer un monde à nul autre pareil. Il le compare à Kafka dont il traduit l'œuvre pendant trente ans et rend hommage à leur dévouement inlassable pour l'écriture, eux qui consacrèrent leur vie à la littérature.

« *Proust qui déroule sans se fatiguer, avec un courage de Titan, cent mille mètres de tapisserie, dont chaque détail est brodé au petit point et recommencé comme la toile de Pénélope, nous emporte par sa patience dans un conte des Mille et Une Nuits et dans l'admiration de l'ouvrage. Dans le fabuleux.* » Alexandre Vialatte, *Considérations sur la tombe de Marie-Aimée Méryville*, La Montagne - 24 septembre 1963.

Vialatte aime citer Flaubert, avec qui il partage une passion de sportif pour la nage : l'un barbotait tous les jours dans la Seine quand l'autre plongeait sans trêve dans le gour de Tazenat. Par le biais d'une chronique sur Ionesco, il salue l'auteur de *Mme Bovary*.

« *C'est en lisant Flaubert, dit Ionesco, et précisément Un cœur simple, que j'ai eu la révélation de ce qu'est la littérature. Je devais avoir douze ans, je crois. C'est Flaubert qui m'a fait comprendre que la littérature n'est pas dans ce qu'on dit, mais dans une certaine façon de dire, dans une certaine qualité, qui reste indéfinissable, aujourd'hui encore, probablement toujours.* »

Alexandre Vialatte, *Les sentiers de la création, Ionesco ou l'émerveillé*, La Montagne - 8 février 1970

On ne saurait mieux dire.

Hélène Montjean

Alexandre, Gustave and Marcel...

See the quotes above

Vialatte used to say that he was "*notoriously unknown*". At first, he was admired by a small circle of people that grew bigger over the years, all being connoisseurs of Bantu proverbs and Aardvarks dreamers. When he was writing, he never missed an occasion to praise his two illustrious predecessors.

Regarding Marcel Proust, he enjoyed mentioning his analytical skills and his ability to create a unique world like no other person. He compares him to Kafka for whom he translated his work for thirty years and also talks about their tireless devotion for writing, they, who dedicated their lives to literature.

Vialatte liked to quote Flaubert with who he shared a passion for swimming: the one enjoyed paddling in the Seine whilst the other never got tired of diving into the gour Tazenat. In one of his short stories about Ionesco, he salutes *Madame Bovary's* author.

We couldn't find better words to express this.

Hélène Montjean



L'association des Amis d'Alexandre Vialatte

Alexandre Vialatte s'éteint en 1971 et dès l'année suivante, sous l'impulsion de Ferny Besson, de son fils Pierre Vialatte et de ses amis, parmi lesquels Jean Dutourd, Jacques Laurent, Gaston Bonheur, Jean Dubuffet, Philippe Kaepelin, André Chamson et tant d'autres... L'Association des amis d'Alexandre Vialatte voit le jour dans le but d'entretenir le souvenir de l'écrivain et de faire mieux connaître sa vie et son œuvre.

Ferny Besson s'attachera aussi à regrouper des articles qui paraîtront chaque année, à partir de 1978 chez Julliard.

C'est le premier de ces livres intitulé *Dernières nouvelles de l'homme* que j'achetai un jour, presque par hasard. J'étais tellement enchanté par cette découverte que je renvoyai le bulletin d'inscription à l'association, que Ferny glissait dans chaque volume. Mais, dans mon enveloppe, mon épouse qui était jardinière d'enfant, avait laissé des lettres en papier pour aider ses petits élèves à composer des mots.

Ferny Besson m'appela quelques jours après :

- « *Cher Monsieur, je tente de résoudre le rébus que vous m'avez envoyé... en vain.* »

Je ne compris pas et alla la rencontrer. Je tombais sous le charme de cette vieille dame et nous devînmes grands amis. L'amitié est un mot essentiel dans le monde d'Alexandre Vialatte. Quelques temps plus tard, Ferny souhaita "passer la main" et dans son atelier de la rue des Plantes, elle réunit autour d'un dîner nombre de ses amis pour "m'introniser".

Depuis je n'ai cessé de m'occuper de cette chère association, aidé par Georges Allary, le compère de Vialatte en humour et en amitié, qui l'a présidée jusqu'à sa mort, ainsi que par François Béal, Denis Wetterwald qui ont tant fait sur scène et dans leurs livres pour présenter l'écrivain.

En même temps grandissait une immense amitié entre Pierre Vialatte et moi. Pierre me dévoilait ses archives qu'il constituait avec un soin et une rigueur de documentaliste en même temps qu'un amour pour la vie et l'œuvre de son père. C'est grâce à lui que dans les *Cahiers* publiés chaque année par l'association, en même temps que chez différents éditeurs, ses chroniques ainsi que des textes inédits, des correspondances, vont être rassemblés, et régulièrement publiés.

Un jour, un ami de l'association, Jacques Letertre, m'appelle et me parle de son projet d'Hôtel Littéraire. Il m'invite à l'Hôtel le Swann pour me montrer sa première réalisation. Je découvre un passionné de littérature en même temps qu'un grand connaisseur de l'auteur des *Fruits du Congo*. C'est peu dire que Pierre et moi nous réjouissons de sa merveilleuse initiative d'un hôtel à Clermont.

Surtout qu'elle se double d'un projet de transfert du fonds Vialatte à la Bibliothèque Littéraire Jacques Doucet dont Jacques Letertre préside l'association des amis. Entre amis... décidément !

Rejoignez-nous ! (<http://amisdevialatte.blogspot.fr>) Association des amis de Vialatte, 11, rue d'Assas 75006 Paris, jerome.trollet@gmail.com.

Sur Facebook, un groupe Alexandre Vialatte est animé par un ami, Alain Allemand. Vous recevrez chaque jour, quelques lignes extraites de chroniques, illustrées. Je suis certain qu'Alexandre Vialatte, si une liaison wifi fonctionne sur son nuage, doit en être enchanté !

Jérôme Trollet,

Président de l'Association des amis d'Alexandre Vialatte

Friends of Alexandre Vialatte's Association

Alexandre Vialatte passed away in 1971 and the following year Ferny Besson, Vialatte's son Pierre and his friends, of whom Jean Dutourd, Jacques Laurent, Gaston Bonheur, Jean Dubuffet, Philippe Kaepelin, André Chamson and many more... impulsively decided to create the Friends d'Alexandre Vialatte's Association with the aim of keeping his memory alive as well as making him and his work better-known.

Ferny Besson endeavoured herself at gathering articles that had appeared in various periodicals and having them publishing by Julliard from 1978 onwards.

It's the first one of those books entitled *Dernières nouvelles de l'homme* that I accidentally bought one day. I was so thrilled by my new discovery that I filled in the membership form that Ferny put inside every volume. However, my wife was a nursery teacher, and I picked an envelope that she had used to put paper letters to help her small schoolchildren compose words.

I got a phone call a couple of days later from Ferny Besson:

- « *Cher Monsieur, je tente de résoudre le rébus que vous m'avez envoyé... en vain.* »

I didn't understand what she was trying to say and went to meet her. I was immediately charmed by this older lady and we became great friends. Friendship is a key word in Alexandre Vialatte's world. Soon after our first meeting, Ferny wanted to "step down" from her role and organised a diner in her work studio on rue de Plantes with a large number of her friends to "enthroner" me.

Since then, I have been looking after this Association which is very dear to me, helped by Georges Allary who chaired the Association until he died and shared a strong friendship with Vialatte as well as the same sense of humour. I have also been helped by François Béal and Denis Wetterwald who did their utmost to talk about the writer in their books and in theatre.

At the same time, my friendship with Pierre Vialatte was growing stronger. He showed me his archives that he was putting together with great care, almost matching a librarian's rigour, and with an undying love for his father's life and work. It is thanks to him that in the *Cahiers* published every year by the Association and by other editors, Vialatte's short stories, unpublished texts and correspondences are gathered together and regularly published.

One day, a friend of the Association, Jacques Letertre, called me to tell me about his project of literary hotels. He invited me to Hotel Swann to show me his first venture and this is when I found out he was passionate about literature and a big connoisseur of *Fruits du Congo's* author. It is little to say that Pierre and I were delighted by his wonderful initiative of launching a hotel in Clermont. Especially, that this project is also about transferring the Vialatte Fund to the Jacques Doucet Literary Library of which Jacques Letertre is Chairman of the Friends Association. Always friends... how wonderful!

Please join us! By writing to us at Association des amis de Vialatte, 11, rue d'Assas 75006 Paris or to jerome.trollet@gmail.com.

On Facebook, an Alexander Vialatte group is led by a friend, Alain Allemand. You will receive every day a few words taken from his short stories, illustrated. I am sure that if there's a wifi connection up there on his cloud, Alexandre Vialatte must be thrilled!

Jérôme Trollet,

Chairman of the Association des amis d'Alexandre Vialatte



Les Pharmaciens fuyant l'orage de Chaval pour l'Hôtel Littéraire Alexandre Vialatte



Un parcours à la découverte d'Alexandre Vialatte et de son œuvre

L'équipe des Hôtels Littéraires propose aux visiteurs un parcours ludique à la découverte de Vialatte et de son œuvre.

Le rez-de-chaussée de l'hôtel s'organise autour des thèmes chers à l'écrivain.

- Des clins-d'œil aux réclames dont il aimait commenter les affiches : le Bibendum Michelin, la machine à coudre Singer ou la Dame du Job.
- Notre bar à cocktails publie ses horoscopes les plus fantaisistes autour des signes du zodiaque qu'il prophétisait avec humour dans ses chroniques.
- Le thème du dessin rappelle son goût pour les caricaturistes de son époque : Sempé, Chaval, etc., avec un portrait de Vialatte à la manière de Jean Dubuffet et des croquis signés Claude-Henri Fournier.

Au 6e étage, nous présentons sur la terrasse une reproduction des « *Pharmaciens fuyant l'orage* » de Chaval, avec la chronique qu'en fit Vialatte.

Les étages de l'hôtel sont organisés de façon à donner une vision d'ensemble des talents et des activités de Vialatte. Le 1er étage raconte le romancier, les 2e et 3e étages rendent compte du chroniqueur, le 4e étage insiste sur le traducteur, le 5e étage présente ses amis et le 6e étage les lieux d'une Auvergne chère à l'écrivain.

Pour chaque étage, une citation extraite de ses romans, de ses chroniques ou de sa correspondance permet de se plonger davantage dans l'univers de Vialatte et de donner envie d'en lire plus.

An introductory journey through Alexandre Vialatte's life and work

The Literary Hotels team encourages all visitors to go on a fun journey to discover Vialatte's life and work.

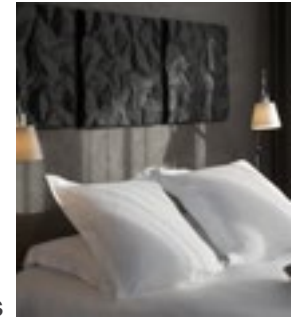
On the hotel ground floor one can find all the themes that were precious to the writer.

- The advertisements he used to enjoy writing the snap-lines for: the Michelin Bibendum, The Singer sowing machine or "la Dame du Job".
- Our cocktail bar publishes playful horoscopes based on the zodiac signs that he used to write about jokingly in his short stories
- There's a drawing theme that is a reminder of his love the caricatures of his time: Sempé, Chaval, etc..., with a portrait of Vialatte done in the manner of Jean Dubuffet as well as drawings by Claude-Henri Fournier.

On the 6th floor, we have a terrace where we have put a reproduction of Chaval's « *Pharmaciens fuyant l'orage* » on display together with the short story written by Vialatte about it.

The hotel's different floors are organised in the best way possible to give a general view of Vialatte's skills and hobbies. The 1st floor tells us about him as a novelist, the 2nd and 3rd floors tell us about him as a columnist, the 4th floor focuses on him as a translator, the 5th floor refers to his friends and the 6th floor describes the places the writer used to love in the region of Auvergne.

On every floor, there is a quote taken from either one of his novels, short stories or his correspondence, thus taking us even deeper into Vialatte's world and making us want to read more of him or about him.



Des chambres personnalisées

Les 62 chambres de l'Hôtel Littéraire Alexandre Vialatte portent, en plus de leur numéro, le nom d'un personnage de roman, d'une chronique, d'une œuvre traduite, d'un ami ou d'un lieu de son Auvergne.

Cela donne des chambres comme : *Frédéric Lamourette*, *Monsieur Panado*, *Chronique des choses plus grandes que l'homme*, *Chronique du dernier ronchonement*, *Henri Pourrat* ou *Ambert*.

Chaque chambre présente un texte pour en situer le nom dans la vie et l'œuvre d'Alexandre Vialatte et propose des citations extraites de ses livres ou de sa correspondance.

Notre aquarelliste Jean Aubertin, qui avait déjà travaillé au Swann et au Gustave Flaubert, a dessiné pour chacune des chambres une œuvre originale dans l'esprit vialattien.

Personalised bedrooms

In addition to having a number, the 62 bedrooms in the Alexandre Vialatte Literary Hotel are named after a character from a novel, a short story, a translation, a friend or a place in Auvergne.

As a result one can find the following bedroom names: *Frédéric Lamourette*, *Monsieur Panado*, *Chronique des choses plus grandes que l'homme*, *Chronique du dernier ronchonement*, *Henri Pourrat* or *Ambert*.

In every bedroom there's a text to help the visitors understand how the name was picked in the life and work of Alexandre Vialatte and also there are quotes from his books and correspondence.

Our watercolourist, Jean Aubertin, who has already done work for the Swann and the Gustave Flaubert, has done a unique watercolour for every bedroom in the spirit of Vialatte's style.



Quelques unes des aquarelles de Jean Aubertin



Le mot des architectes, Aude Bruguière et Aleth Prime

Après Marcel Proust et Gustave Flaubert, Jacques Letertre nous initie à l'univers singulier d'Alexandre Vialatte.

Dubuffet, les dessins de Chaval dans Paris-Match, le bibendum Michelin et la machine à coudre Singer, sont pour Aleth et moi autant d'images qui nous ont marquées enfants.

Quelques « trophées » saisis du *Bestiaire* de l'écrivain contemplant du haut du 6e étage les toits de Clermont sur lesquels se risquent peut-être encore les adolescents de la *Dame du Job*. C'est en tout cas sur la terrasse que l'on peut voir quelques Pharmaciens en fuite inspirés de Chaval. Le *Grand Magma* à la manière de Dubuffet vous attend aussi là-haut, bien caché.

Nous avons trouvé un réel plaisir à suggérer au rez-de-chaussée la vision si singulière et contrastée du monde d'Alexandre Vialatte, anthracite sombre et profond – comme la roche de *L'Auvergne Absolue* –, clair et léger – comme le blanc du papier journal de *La Montagne*.

L'auteur, en présence graphique des emblèmes d'une région qu'il connaît si bien, s'amuse de nos aspirations à vouloir, d'un signe du zodiaque, deviner demain. Puisque boire un verre en lisant son horoscope est chose commune, saurez-vous sur le plafond du bar retrouver votre constellation ?

Les bibliothèques et suspensions de la réception toutes en initiales A et V, comme extraites d'*Un abécédaire*, illustrent graphiquement sous son regard perçant, l'écrivain majuscule qui vous accueille.

Qui sait comment vient un jour l'envie de lire ?

Aude Bruguière
Aleth Prime

A word from the architects, Aude Bruguière and Aleth Prime

After initiating us to Marcel Proust and Gustave Flaubert, Jacques Letertre has done the same with Alexandre Vialatte's unusual world.

Dubuffet, the Chaval drawings in Paris-Match, the Michelin bibendum and the Singer sewing machine were for Aleth and I images that we remembered from our childhood.

A couple of "trophies" that we got from the writer's *Bestiaire* are on the 6th floor facing the rooftops of Clermont where you might catch a glimpse of the adolescents from *Dame du Job*. Also, on the terrace, one can see the pharmacists on the run inspired by Chaval, and the *Grand Magma* executed in the style of Dubuffet is up there somewhere hidden.

We enjoyed suggesting how to decorate the ground floor, using the unique and contrasted world of Alexandre Vialatte's world as a base, choosing a dark and rich anthracite – like the *L'Auvergne Absolue* stone – against lighter tones – such as the white newspaper *La Montagne*.

The writer, using the graphic symbols of the region he knows too well, together with our general aspirations and the zodiac signs, enjoyed predicting the future. Since we all enjoy having a drink whilst reading our horoscope, will you be the one at the bar looking at the ceiling trying to find your constellation?

The hanging bookcases at the reception were arranged in the shapes of an A and a V, such as *Un abécédaire*, graphically illustrating the "capital" writer who is welcoming you with a wishful eye.

Who knows how the temptation to read begins?

Aude Bruguière
Aleth Prime



Les métiers d'art

Nous sommes fiers de mettre les métiers d'art à l'honneur et tout particulièrement le travail d'artistes locaux de talent :

- Le **dessin**, avec **Claude-Henri Fournerie** qui a réalisé le portrait de Vialatte sur les vitrines de l'hôtel ainsi que le dessin, « *Vialatte croisant l'homme de Sempé et l'homme de Chaval sur la place Delille à Clermont* ». Membre de l'association des Amis d'Alexandre Vialatte, c'est un artiste qui « *vit et travaille de la plume et du pinceau à Clermont-Ferrand* » selon son expression. Dessinateur humoristique et illustrateur, il est aussi artiste-peintre et participe à des expositions.

Alain Allemand, auteur de l'*Abécédaire* d'Alexandre Vialatte (Julliard, 2014) qui nous a gracieusement donné plusieurs dessins.

- C'est à **Sylvie Pallot**, journaliste à *La Montagne*, que nous devons le « *Portrait de Vialatte à la Dubuffet* » qui décore la réception de l'hôtel. En 2011, à l'occasion des 40 ans de la mort de Vialatte, elle s'inspira de l'amitié de l'écrivain avec Jean Dubuffet. Elle fit donc le portrait de Vialatte à la manière de Jean Dubuffet, inspirée de sa période « Hourloupe ».

- **Marion Daubannay** a fondé son entreprise, **Marion les couleurs** à Vichy. Artiste-peintre et décoratrice d'intérieur, elle a réalisé pour l'hôtel de magnifiques peintures murales. Pour le bar du rez-de-chaussée, un ciel étoilé et ces signes du zodiaque qu'aimait tant commenter Vialatte ; au 6ème étage, un mur façon « *Closerie Falbala* » de Dubuffet, et, sur la terrasse des petits déjeuners, les « *Pharmaciens fuyants l'orage* », d'après le dessin de Chaval.

- La **sculpture** avec des œuvres du grand ami de Vialatte, **Philippe Kaepelin** : un petit oiseau qui appartient à son *Bestiaire* et une version réduite du buste de Vialatte sculpté à Ambert.

- La **reliure**, avec le travail de deux célèbres relieuses, **Nobuko Kiyomiya** et **Nathalie Berjon**. La première sur l'édition originale du tirage de tête de *Battling le ténébreux*. En voici la description : « *la reliure est en box vieux rouge veiné orné sur les plats d'un encadrement sinueux obtenu à partir de trois fils de lin accolés les uns aux autres, gainés de même box vieux rouge et incrustés en relief à mi- épaisseur, avec à quatre des angles une petite croix en fil de soie noire ; dos sans nerf portant le titre de l'ouvrage poussé en italique à l'o eser marron foncé.* »

Nathalie Berjon signe la reliure de la Correspondance entre Vialatte et Dubuffet dont l'hôtel possède l'édition originale sur grand papier : « *Reliure en plein cuir oasis rouge, gardes bord à bord en cuir et gardes en daim, chemise et étui bordé, dorure par Carole Laporte.* »

Art trades

We are proud to put forward the arts trades focusing on the following local talented artists:

- **Drawing** - with **Claude-Henri Fournerie** who did the portrait of Vialatte that's in the hotel window as well as the drawing « *Vialatte croisant l'homme de Sempé et l'homme de Chaval sur la place Delille à Clermont* ». He is a member of the Alexandre Vialatte Friends Association and an artist who, according to him, « *vit et travaille de la plume et du pinceau à Clermont-Ferrand* ». He is a cartoonist and illustrator, a painter and participates in different exhibitions.

Alain Allemand, author of *Abécédaire* Alexandre Vialatte (Julliard, 2014) who kindly gave us several drawings.

- We can thank **Sylvie Pallot**, journalist at *La Montagne*, for the « *Portrait*

de Vialatte à la Dubuffet » that sits in the hotel reception. In 2011, the 40th anniversary of the death of Vialatte, she was inspired by the friendship of Jean Dubuffet writer, born at the option of meeting in a studio in Montparnasse. So she did the portrait of Vialatte in the manner of Jean Dubuffet, inspired by his time «Hourloupe», known to the greatest number.

- **Marion Daubannay** set up her company **Marion les couleurs** in Vichy. She is a painter and interior decorator and did the beautifully painted murals in the hotel. In the bar on the ground floor, she chose a starry sky and the zodiac signs that Vialatte enjoyed talking about; on the 6th floor, she painted a wall in the style of Dubuffet's « *Closerie Falbala* » and on the breakfast terrace she was inspired by a drawing by Chaval « *Pharmaciens fuyants l'orage* »

- **Sculpture** – with the works of Vialatte's great friend **Philippe Kaeppelin** who did a small bird that sits in the “Bestiaire” and a smaller version of Vialatte's bust in Ambert.

- **Binding** - with the two famous binders **Nobuko Kiyomiya** and **Nathalie Berjon**. **Nobuko Kiyomiya** works on the original edition's deluxe of *Battling le ténébreux*. This is the description: « *la reliure est en box vieux rouge veiné orné sur les plats d'un encadrement sinueux obtenu à partir de trois fils de lin accolés les uns aux autres, gainés de même box vieux rouge et incrustés en relief à mi- épaisseur, avec à quatre des angles une petite croix en fil de soie noire ; dos sans nerf portant le titre de l'ouvrage poussé en italique à l'oeser marron foncé.* »

Nathalie Berjon sign the binding of *Correspondence* between Vialatte and Dubuffet which hotel has the original edition on large paper: « *Reliure en plein cuir oasis rouge, gardes bord à bord en cuir et gardes en daim, chemise et étui bordé, dorure par Carole Laporte.* »



« *La Montagne fut parfaite pour le style.* »

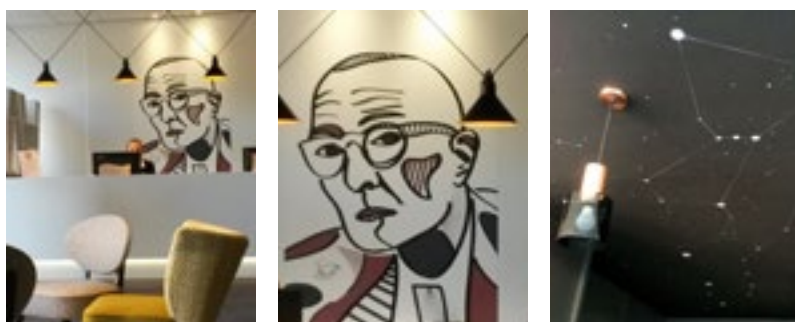
Alexandre Vialatte publie sa première chronique dans *La Montagne*, le 9 décembre 1952 ; la dernière le 25 avril 1971. 898 au total ponctuées du fameux : « *Et c'est ainsi qu'Allah est grand* ». Seules dix ne paraîtront pas. Toutes ont été réunies par Bernard Barrault dans une intégrale (Bouquins, Robert Laffont), en l'an 2000. Deux volumes en forme de reconnaissance tardive : si Vialatte pouvait se dire « notoirement méconnu » de son vivant, sa notoriété n'a cessé de croître au fil des ans, son œuvre de passer d'une génération à l'autre grâce à l'admiration contagieuse de Ferny Besson, Jean Dutourd, Pierre Desproges, Angelo Rinaldi, Érik Orsenna, Philippe Meyer, Laurence Cossé, Frédéric Beigbeder, Amélie Nothomb, Éric Chevillard, Eva Bester et tant d'autres.

En 1951, Vialatte et ses *Fruits du Congo* ratent le Goncourt face à Julien Gracq (*Le Rivage des Syrtes*) qui le refuse. Aucun des nombreux romans qu'il a en projet ne verra le jour. Il tourne la page. Accepte l'invitation d'Antoine Pourtier, de tenir une rubrique hebdomadaire dans les colonnes de *La Montagne* dont il est le rédacteur en chef. Au début il s'agit simplement de donner des échos de la vie culturelle parisienne, comme il était alors d'usage dans la presse de province. Très vite le ton change. En presque vingt ans, une œuvre naît de cette forme de collaboration assez rare entre un écrivain et un quotidien. Ce qui eut son importance, comme le souligne Charles Dantzig dans sa préface aux deux volumes précités : « *La Montagne fut parfaite pour le style. Cela tient sans doute en partie à cette spécificité française, que la province, persuadée qu'elle a moins de chic que Paris, laisse ses employés plus libres ; tandis que la presse de Paris, perpétuellement sur son quant-à-soi, se méfie de ce qui ne se ressemble pas.* »

Si l'on dit en général qu'il se montre très drôle dans l'exercice de la chronique, cocasse, à se tordre de rire, plein d'humour et d'invention (il ne faut pas oublier ce qu'il disait du « Joyeux Kafka » : « *C'est bien assez d'être malheureux, s'il fallait encore ne pas rire...* »), il en a donné de graves, de nostalgiques, de très sérieuses, de tristes et d'amères. Toutes d'un humanisme touchant. D'une tendresse assez proche de celle d'un Tati. Comme lui, il a assisté à la grande bascule du temps, quand l'ancestral cédait au « moderne », que s'imposaient le chiffre, la rentabilité, le commerce et la publicité. On sait ce qu'il en est advenu.

Et c'est ainsi que Vialatte est. Pour toujours.

Daniel MARTIN,
Ex-Chroniqueur littéraire *La Montagne-Centre-France*
Secrétaire général du Prix Littéraire Alexandre Vialatte



Portrait d'Alexandre Vialatte à la Dubuffet et le ciel étoilé du bar de l'hôtel

“La Montagne” was perfect for his style

Alexandre Vialatte published his first short story in *La Montagne* on the 9th of December 1952 and the last one on the 25th of April 1971. There were 898 in total punctuated by the famous: « *Et c'est ainsi qu'Allah est grand* » and only ten weren't published. Bernard Barrault gathered all of them and published them together in two volumes (Bouquins, Robert Laffont) in 2000, it is a late acknowledgement of his work: if one can say that Vialatte was “notoriously unknown” when he was alive, he never stopped gaining fame after his death, his work being passed from one generation to another thanks to the contagious admiration of the like of Ferny Besson, Jean Dutourd, Pierre Desproges, Angelo Rinaldi, Erik Orsenna, Philippe Meyer, Laurence Cossé, Frédéric Beigbeder, Amélie Nothomb, Eric Chevillard, Eva Besten and many more.

In 1951, Vialatte lost the Goncourt Prize to Julien Gracq (*Le Rivage des Syrtes*) who in turn, refused to accept it. None of the many novels he had written were being published, he decided to turn the page and accept Antoine Pourtier's invitation to write a weekly column in *La Montagne* of which he was the editor-in-chief. At first, he was only expected to write about the Parisian cultural scene which was not unusual for a countryside newspaper. The tone he used for writing changed and over the twenty years he worked there, they established a close collaboration that can be considered rare between a writer and a newspaper. Charles Dantzig pointed out what was important in the preface of the two rushed volumes: « *La Montagne fut parfaite pour le style. Cela tient sans doute en partie à cette spécificité française, que la province, persuadée qu'elle a moins de chic que Paris, laisse ses employés plus libres ; tandis que la presse de Paris, perpétuellement sur son quant-à-soi, se méfie de ce qui ne se ressemble pas.* »

Generally, if people found him very funny in his short stories and appreciated his great sense of humour and imagination, one must not forget what he said about “Joyeux Kafka”: « *C'est bien assez d'être malheureux, s'il fallait encore ne pas rire...* ». He wrote stories that were deep, nostalgic, serious, sad and bitter but all were very human and written with the tenderness of a “Tati”. Like him, he witnessed the change of time, when the old got replaced by the “modern” and that figures, profitability, commerce and advertising were enforced.

And this is how we remember Vialatte. Forever.

Daniel MARTIN,

*Ex-literary columnist for La Montagne-Centre-France
General Secretary for the Literary Prize Alexandre Vialatte*



Une bibliothèque d'éditions originales et de livres de poche

L'Hôtel Littéraire Alexandre Vialatte met à la disposition de ses visiteurs une bibliothèque de plus de cinq cents livres. Des éditions de poche pour relire les chroniques de l'écrivain, mais aussi des éditions rares pour les bibliophiles.

Le recueil de nouvelles *Badonce et les créatures* et les romans *Battling le ténébreux*, *Les fruits du Congo*, *La Dame du Job* et *La maison du joueur de flûte* sont disponibles en édition originale sur grand papier, tout comme *Le Fluide rouge* et *L'auberge de Jérusalem*.

Une partie des 900 chroniques d'Alexandre Vialatte parues dans le journal *La Montagne* entre 1952 et 1971 et celles du *Spectacle du Monde* ont été réunies par Ferny Besson en 13 volumes chez Julliard. Nous avons le tirage de tête de l'édition originale de l'ensemble des titres : *Dernières nouvelles de l'homme*, *Et c'est ainsi qu'Allah est grand*, *L'éléphant est irréfutable*, *Almanach des quatre saisons*, *Antiquité du grand chosier*, *Bananes de Königsberg*, *La porte de Bath-Rabbim*, *Éloge du homard et autres insectes inutiles*, *Les champignons du détroit de Behring*, *Chronique des grands Micmacs*, *Profitons de l'ornithorynque*, *Chronique des immenses possibilités*, *Pas de H pour Natalie*.

Vialatte écrivait des chroniques pour beaucoup d'autres journaux comme *Opéra*, *Adam*, *Arts*, ou *Marie-Claire*. Quelques-unes sont réunies dans *Au coin du désert*, *L'oiseau du mois*, et *Dires étonnants des astrologues*, chez Le Dilettante. *Collections* et *Brimborions* sont aux Editions Dynamo, en édition originale sur grand papier.

En 2004, le Signe de la Licorne édite sa correspondance avec Jean Dubuffet : *Correspondance(s). Lettres, dessins et autres cocasseries 1947-1975*, dont l'hôtel possède l'édition originale sur grand papier, ainsi que les *Lettres à Maricou*, dans le tirage de tête (Au Signe de la Licorne, 2009). Et grâce à la générosité de Jérôme Trollet, nous avons la collection complète des Cahiers édités par l'association des Amis d'Alexandre Vialatte, du n°1 (1974) au n°41 (2016), ce qui est très rare.

A library filled with original editions and paperback books

Literary Hotel Alexandre Vialatte's library has over 500 books that are available to all of its guests. The writer's short stories are available in paperback books as are more rare editions for the bibliophiles.

The collection of short stories *Badonce et les créatures* and the novels *Battling le ténébreux*, *Les fruits du Congo*, *La Dame du Job* et *La maison du joueur de flûte* are available in the original edition on large paper, as are *Le Fluide rouge* et *L'auberge de Jérusalem*.

Part of the 900 short stories Alexandre Vialatte wrote were published in the newspaper *La Montagne* between 1952 and 1971 and others from *Spectacle du Monde* were gathered by Ferny Besson who divided them in 13 volumes and had them published by Julliard. We have the deluxe edition of the original edition of all. *See the titles above*

Vialatte also used to write short stories for many other newspapers such as *Opéra*, *Adam*, *Arts* or *Marie-Claire*. They can be found in *Au coin du désert*, *L'oiseau du mois*, and *Dires étonnants des astrologues* published by Le Dilettante. *Collections*, *Brimborions* were published by Editions Dynamo in the original edition in large paper.

Franz Kafka's translations are represented by *les Lettres à Maricou* in the deluxe press run (Au Signe de la Licorne, 2009). Thanks to the generosity of Jerome Trollet, we have the complete collection of the Journal published by the Association of Friends of Alexander Vialatte, the No. 1 (1974) to No. 41 (2016), which is very rare.



Frise Bibendum, détail du mur de la salle de restaurant de l'hôtel



L'entrée des archives d'Alexandre Vialatte à la Bibliothèque littéraire Jacques Doucet

Il aura fallu à peine plus d'un an après une première rencontre autour de Pierre Vialatte, avec Jérôme Trollet et Jacques Letertre, pour que les archives d'Alexandre Vialatte, soigneusement conservées par son fils, prennent le chemin d'une institution publique. Immédiatement s'est imposée à moi, lectrice impénitente de Vialatte, l'évidence de sa présence au sein des collections dont j'ai la charge. La générosité de Pierre Vialatte, le soutien des deux associations, celle des amis de l'écrivain et celle de la bibliothèque, ont fait le reste.

Où se glisseront donc les songes de Battling, la fragile silhouette de Dora ? Sur les rayonnages de la Bibliothèque littéraire Jacques Doucet. Trop peu connue du public, c'est un joyau caché, né au début du XXe siècle de la passion d'un grand couturier, le collectionneur et mécène Jacques Doucet - personnage proustien dont la duchesse de Guermantes porte les toilettes raffinées dans *La Recherche*... Entre 1914 et 1929, aidé des plus fins conseillers littéraires - l'écrivain André Suarès, puis les surréalistes André Breton, Louis Aragon, Robert Desnos et Michel Leiris -, le mécène acquiert l'une des plus belles collections au monde sur la littérature française depuis la fin du XIXe siècle. Léguée en 1929 à l'Université de Paris, devenue aujourd'hui bibliothèque universitaire, patrimoniale et de recherche, elle rassemble manuscrits littéraires, correspondances, éditions originales et livres d'artistes des auteurs les plus fascinants de la modernité littéraire : Verlaine, Rimbaud, Mallarmé, Gide, Claudel et Valéry y côtoient les avant-gardes ; Apollinaire, Reverdy ou Max Jacob voisinent avec les dadaïstes Picabia ou Tzara et les surréalistes comme Breton, Aragon et Eluard. Ses collections comprennent également de splendides reliures art déco, ainsi que d'incalculables livres d'artistes réalisés conjointement par Mallarmé et Manet, Verlaine et Bonnard, Picasso et Reverdy, Eluard et Man Ray, Tzara et Miro...

Cette bibliothèque, vivante, continue à s'enrichir de nouveaux fonds d'écrivains exigeants et toujours singuliers : comment Alexandre Vialatte n'y aurait-il pas trouvé sa place ? Ses chroniques et ses lettres feront écho à d'autres archives présentes à la bibliothèque - on pense à Paulhan, Chardonne, Mac Orlan, Nimier ou Queneau. Ses traductions côtoieront celles de Claudel et de Mallarmé. Les manuscrits de ses romans, contes ou nouvelles offriront les traces magiques de l'écriture, depuis ses brouillons jusqu'aux épreuves corrigées des éditions de ses œuvres. Et son Journal, ses lettres familières feront résonner sa voix, l'une de ces voix singulières de la littérature dont vous savez que la petite musique, une fois entendue, vous accompagnera toujours.

Isabelle DIU

Directrice de la Bibliothèque Littéraire Jacques Doucet.
8, place du Panthéon. 75005 Paris

The arrival of the Alexandre Vialatte's archives at the Jacques Doucet Literary Library

It took almost one year after the first encounter between Pierre Vialatte, Jérôme Trollet and Jacques Letertre for Alexandre Vialatte's archives, meticulously preserved by his son, to be taken into a public institution.

As an unrepentant reader of Vialatte, I immediately felt his blatant presence in the collections I am in charge of. Pierre Vialatte's generosity, the two Associations' support as well as the library's, did the rest of the work.

Where will Battling's dreams vanish to or Dora's fragile silhouette go to? You will be able to find them on the Jacques Doucet Literary Library's shelves. Still fairly unknown to the public, it is a hidden gem that was born at the beginning of the XX century, out of a famous designer's passion, the collector and philanthropist Jacques Doucet. He was also a "Proustien" character who elegantly dressed the Duchesse of Guermantes in *La Recherche*... Between 1914 and 1929, together with the best literary advisors such as the writer André Suarès, the surrealists André Breton, Louis Aragon, Robert Desnos and Michel Leiris, the philanthropist put together one of the most beautiful collections of French literature in the world starting from the end of the XIX century. It was demised to the University of Paris in 1929 (today the university library) which is part of the National Heritage and used for research. It has under its roof literary manuscripts, correspondences, original editions and artists books written by fascinating authors from literary modernity: Verlaine, Rimbaud, Mallarmé, Gide, Claudel and Valéry are amongst the avant-gardes; Apollinaire, Reverdy or Max Jacob rub shoulders with the Dadaist Picabia or Tzara and the Surrealists such as Breton, Aragon and Eluard. One can also find incredible Art Deco bindings in the library, as well as invaluable artists books done as a duo by Mallarmé and Manet, Verlaine and Bonnard, Picasso and Reverdy, Eluard and Man Ray, Tzara and Miro...

This vibrant library is always being supplemented by new works from demanding and remarkable writers: how could Alexandre Vialatte not have his place in here? His short stories and letters are reminiscent of other works archived in the library such as Paulhan, Chardonne, Mac Orlan, Nimier or Queneau. His translations can be found next to the ones by Claudel and Mallarmé. His novel's manuscripts, his tales or short stories are a good indication of his excellent writing, from the editions' revised drafts to his novels. And there's his journal, his familiar letters that carry his voice, one of those unique literary voices, once you have heard it and it has become music to your ears, it will stay with you forever.

Isabelle DIU

Director of Jacques Doucet Literary Library
8, place du Panthéon, 75005 Paris



Éditions originales d'Alexandre Vialatte et livres de la bibliothèque de l'hôtel



Sur les traces de Vialatte en Auvergne

L'Hôtel Littéraire Alexandre Vialatte est situé sur la place Delille, toute proche du centre historique de Clermont-Ferrand.

À dix minutes à pied, on pourra se rendre à l'ancienne adresse de l'écrivain, au **5, rue Thomas**. Il y habita à partir de 1929, avec sa femme Hélène Gros-Coissy et c'est là que naquit leur fils Pierre en 1930. Une plaque signale aujourd'hui symboliquement le lieu.

C'est de cette maison qu'Alexandre découvrit vraiment Clermont. Il ne se lassait pas d'admirer la vue panoramique sur les flèches de la cathédrale. Il fréquentait aussi, à quelques pas de là, la **basilique Notre-Dame du Port**, joyau de l'art roman, aujourd'hui classée au patrimoine mondial de l'Unesco.

Le Jardin Lecoq était un de ses lieux de promenade de prédilection.

Etudiant, Vialatte était venu en 1919 s'inscrire en allemand à la faculté, dans le plus prestigieux hôtel particulier de la ville, l'**hôtel de Chazerat**, construit au XVIIIe siècle.

Les locaux du journal **La Montagne** où il se rendait régulièrement pour ses chroniques se situaient 28 rue Morel-Ladeuil.

Clermont-Ferrand est aussi un lieu de départ idéal pour d'autres visites en Auvergne. Après Notre-Dame du Port, on pourra suivre le circuit des quatre églises romanes majeures : l'abbatiale Saint-Austremoine à Issoire, Notre-Dame d'Orcival, Saint-Nectaire et Saint-Saturnin.

Pour suivre les pas de Vialatte en dehors de Clermont, il faudra se rendre à **Ambert** où le jeune Alexandre habita avec ses parents à partir de 1915. Il fréquenta le collège de la ville avec Paul Pourrat et son buste orne la place de la gare. Un circuit littéraire ambertois est organisé sur les traces des écrivains locaux : Jules Romains, Henri Pourrat et Alexandre Vialatte.

Tout près de là, se trouve le village de **Saint-Amant-Roche-Savine**, où Vialatte résida pendant l'été 1942 et écrivit en quarante jours *Le Fidèle Berger*.

Following Vialatte's steps in Auvergne

Literary Hotel Alexandre Vialatte is located on the Place Delille, close to Clermont-Ferrand's historical centre.

Ten minutes walk away you can pay a visit to the writer's old address at **5 rue Thomas**. He lived there from 1929 with his wife Hélène Gros-Coissy and this is where their son Pierre was born in 1930. Today there is a sign outside the house to symbolise it.

It is when Alexandre was living in this house that he really got to know Clermont. He never got bored of admiring the panoramic view on the Cathedral's arrows. He also used to go to the **Notre-Dame du Port Basilica** which is not far way, it is considered a Roman Art gem and is listed as a Unesco World Heritage monument.

The **Lecoq Gardens** were one of his favourite places to go for a walk.

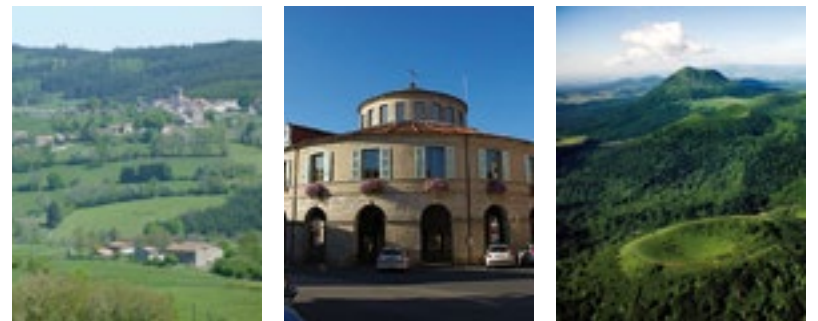
In 1919, Vialatte started studying at the German faculty which is in the town's most prestigious building, the **Hotel de Chazerat**, built in the XVIII century.

The newspaper **La Montagne's** offices where he used to regularly go to write his short stories were at 28 rue Morel-Ladeuil.

Clermont-Ferrand is also an ideal starting point to visit other sites in Auvergne. After Notre-Dame du Port, you can go on a tour that takes you to the 4 major Roman churches: the abbey church Saint-Austremoine in Issoire, Notre-Dame d'Orcival, Saint-Nectaire and Saint-Saturnin.

To follow Vialatte's steps outside of Clermont, you will have to go to **Ambert** where he lived as a young boy with his parents from 1915. He attended the town's school with Paul Pourrat and there is a bust of him on the train station's square. A literary "Ambertois" tour is organised following the local writers: Jules Romains, Henri Pourrat and Alexandre Vialatte.

Nearby, there's the village **Saint-Amant-Roche-Savine** where Vialatte stayed during the summer 1942 and where he wrote *Le Fidèle Berger* in forty days.



Photos de l'Auvergne (Saint Amant-Roche-Savine, Ambert et le Puy de Dôme)



Vialatte en scène

Les chroniques de Vialatte sont des petits chefs-d'œuvre d'humour et de réflexions insolites. Aussi se prêtent-elles à merveille à des lectures à haute-voix et des mises en scènes.

André Dussollier, dont Vialatte est un des écrivains favoris, s'est essayé à l'exercice avec la *Chronique des retours amoindris* et la *Chronique du déplacement*.

On compte aussi Philippe Meyer sur France Culture ou François Béal, auteur de *Vialatte que j'aime*, *Panorama de l'étrange échassier* (éd. Coralli, 1995) et de spectacles-lectures de talent.

Denis Wetterwald, auteur de l'excellent *Alexandre Vialatte* (Le Castor Astral, 1996), a établi la *Correspondance Jean Paulhan-Alexandre Vialatte 1921-1968* (Julliard, 1997). Avec sa Compagnie du Grand Désherbage, il a notamment organisé le spectacle *L'homme n'est que poussière, c'est dire l'importance du plumeau*.

À l'occasion de l'entrée des archives et manuscrits d'Alexandre Vialatte dans ses fonds, la Bibliothèque littéraire Jacques Doucet et Doucet Littérature avaient organisé une soirée Vialatte le 12 mai 2016 à la Sorbonne. La rencontre, animée par Pierre Jourde accompagné de François Béal, Denis Wetterwald et Bernhard Engel, fut une réussite grâce aux extraits choisis et au talent des récitants.

Vialatte in stage productions

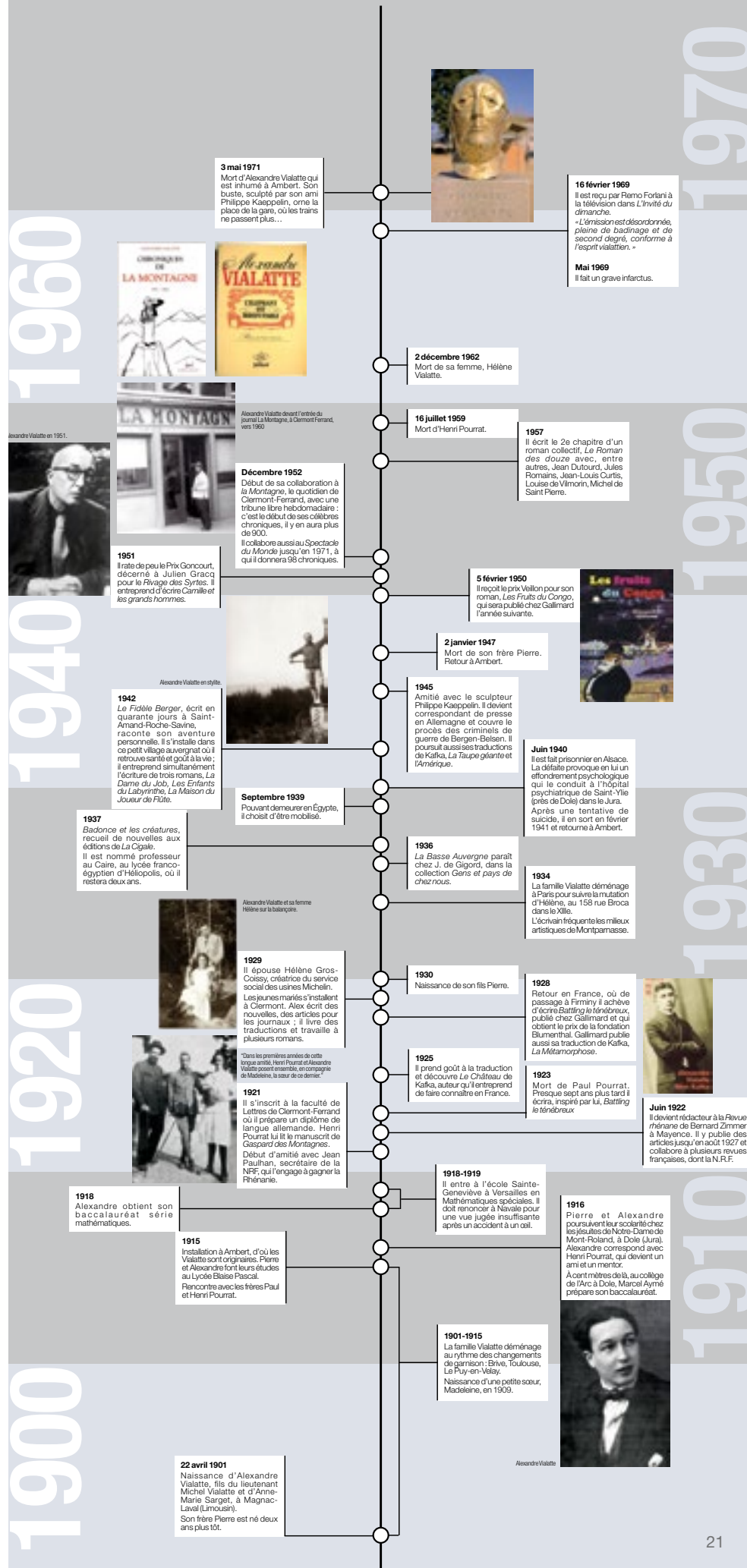
Vialatte's stories are short and funny masterpieces full of strange comments and therefore make brilliant readings and stage productions.

André Dussollier, who thought of Vialatte as being one of his favourite writers, tried doing that with *Chronique des retours amoindris* and *Chronique du déplacement*.

There's also Philippe Meyer who read his stories on the radio France Culture as well as François Béal, he is the author of *Vialatte que j'aime*, *Panorama de l'étrange échassier* (éd. Coralli, 1995) and the producer of successful staged live readings.

Denis Wetterwald, the author of the great *Alexandre Vialatte* (Le Castor Astral, 1996) established *Correspondance Jean Paulhan-Alexandre Vialatte 1921-1968* (Julliard, 1997). With his troupe "Compagnie du Grand Désherbage" he organised the show *L'homme n'est que poussière, c'est dire l'importance du plumeau*.

To celebrate Alexandre Vialatte's new additions of archives and manuscripts, the Jacques Doucet Literary Library together with "Doucet Littérature" organised a "Vialatte" party on the 12th of May 2016 at the Sorbonne. The event hosted by Pierre Jourde, François Béal, Denis Wetterwald and Bernhard Engel was a great success thanks to talented reciters.





Battling

« Notre amitié se mesure aux kilomètres que nous avons parcourus sur les routes, toujours contents. Qu'il y avait d'espoir, sur ces routes, et de tournants, et de grands signes, et d'appels, et de voix qui passaient ! (...) Vieux Paul, ne redescendras-tu jamais, un jour de vacances, avec ton grand chapeau, tes bas de laine et ton bâton de genévrier ? »

Alexandre Vialatte, *Battling le ténébreux*, Livre de Poche, préface p. 10-12.

Ces lignes remplies de tendresse sont écrites par Alexandre Vialatte à son ami d'enfance Paul Pourrat, petit frère de l'écrivain Henri Pourrat. Paul est mort à vingt ans de la tuberculose. Bouleversé, Alexandre décide de lui dédier son premier livre, « *Battling le ténébreux ou la mue périlleuse* ». Écrit en quinze jours, le roman est publié en 1928 et reçoit un accueil favorable.

Le livre raconte les rêves et les espoirs de jeunes adolescents dans une sous-préfecture de province pendant l'entre-deux-guerres. Fernand Larrache, dit Battling, son camarade Manuel Feracci et le narrateur sont épris de la mystérieuse Erna Schnorr. Cette célèbre artiste allemande s'installe dans la petite ville et, malgré sa beauté exigeante, va donner aux lycéens leurs premiers émois amoureux.

« Ô Erna, debout sur le mur de vigne vierge, à la récréation de quatre heures, pareille, dans le ciel limpide, à la figure de proue de notre espoir. » (p.33).

Ils connaissent aussi les délices de l'imagination de leur âge : « *C'était à l'auberge du Mexico que, fumant en silence nos premières cigarettes, nous nous inventions des pays et des bonheurs qui n'existent pas ; c'était là que, souverains taciturnes, nous régissions des empires sumaturels.* » (p.75).

Mais Battling prend la vie trop au sérieux. Son âme élevée et hypersensible se heurte durement aux vulgarités de la vie pour laquelle il semble inadapté. « *Il se débattait comme il pouvait parmi les contradictions de l'adolescence, honteux de ses grands sentiments, et fier de ses défauts acquis, possédant d'ailleurs de naissance une sorte de génie amer et taciturne qui le portait à aimer la souffrance que l'on reçoit ou que l'on cause, et capable d'actes singuliers.* » (p.41).

Vialatte nous fait voir la grandeur de l'adolescence et la difficulté de réussir « *sa mue périlleuse.* »

See the quote above

These words, full of tenderness, were written by Alexandre Vialatte to his childhood friend Paul Pourrat, youngest brother of the writer Henri Pourrat. Paul died at the age of twenty of tuberculosis, and distraught, Alexandre decided he would dedicate his first book to him « *Battling le ténébreux ou la mue périlleuse* ». Published in 1928, it took him fifteen days to write and was warmly welcomed.

The book recounts the dreams and hopes of young adolescents located in a country sub-prefecture in between the two wars. Fernand Larrache, nicknamed Battling, his friend Manuel Feracci and the narrator are besotted with the mysterious Erna Schnorr. She is a famous German artist who decided to live in their small town, and being ravishingly beautiful, caused a great stir amongst the school boys. « *Ô Erna, debout sur le mur de vigne vierge, à la récréation de quatre heures, pareille, dans le ciel limpide, à la figure de proue de notre espoir.* » (p.33).

They also start experimenting with the delights of the imagination typical of their age: « *C'était à l'auberge du Mexico que, fumant en silence nos premières cigarettes, nous nous inventions des pays et des bonheurs qui n'existent pas ; c'était là que, souverains taciturnes, nous régissions des empires sumaturels.* » (p.75).

However, Battling takes life too seriously. He is a sensitive soul and his personality clashes with life's vulgarities thus always making him feel inadequate. (p.41).

Vialatte gives us an account of the greatness of adolescence as well as the difficulties of successfully "moulting".

Vialatte romancier

Premier étage - First floor

« Il y a toujours en moi des trains prêts à partir pour le vieux pays de mes songes et la maison du grand tourment. Ils ont des rideaux bleus où filtre parfois une raie d'or sur le quai de la gare et ses jardins, ses petites barrières ripolinées, ses roses, son timbre, ses tilleuls. On entend triller une caille. »

Alexandre Vialatte, *La Maison du joueur de flûte*, Arléa 1986, p.26



Félix Badonce

Sur sa photo de classe, Félix Badonce est un « *petit homme un peu gourmé, haut comme trois pommes, qu'on a dû mettre au premier rang et jucher sur deux briques plates pour l'empêcher de disparaître dans la marée des grands dadais* »

(*Badonce et les créatures*, Julliard 1982, p.20).

Le jeune collégien aime le chocolat, la barre fixe, la France et l'aviation. « *Bref, il était charmant, frivole, ridicule et cérémonieux* » (p.23).

Ébloui par la sœur de son meilleur ami, la blonde Élise Fromaingnol, « *plaisante, ferme et ronde comme un baba sur une assiette* », (p.26)

il veut l'épouser sur le champ.

Il vient trouver le Père de Maillanes :

- « *Bonjour Félix, lui dit le Père ; qu'est-ce qui vous amène aujourd'hui ?*
- *Père, lui dit Badonce, j'aime trop les créatures*
- *Asseyez-vous, lui dit le Père sans broncher.*

Car il est fatiguant d'aimer les créatures. » (p.28).

Et Vialatte nous entraîne dans cette jolie nouvelle, écrite en 1933 et qui sera publiée un peu plus tard aux éditions de La Cigale avec deux autres récits. Une nouvelle édition chez Julliard en 1982 y joindra treize autres histoires, comme *Les tours de Monsieur Panado*, personnage vialattien mythique qu'on retrouvera dans *Les fruits du Congo*. Vialatte se délassait ainsi de son travail de traduction des œuvres de Franz Kafka, auteur pragois qu'il fit connaître en France, et d'autres auteurs de langue allemande comme Thomas Mann et Hugo Von Hofmannsthal. Ses souvenirs de pensionnaire au collège des jésuites Notre-Dame-de-Mont-Roland à Dole y sont peut-être un peu transposés.

L'air du Jura dût être propice à l'humour et au génie littéraire car à cent mètres de là, au collège de l'Arc, un autre écrivain en herbe achevait ses études, Marcel Aymé auquel la Société des Hôtels Littéraires va consacrer fin 2017 un Hôtel Littéraire rue Tholozé à Montmartre.

See the quote above

On his class photo, Felix Badonce can be described as being a « *petit homme un peu gourmé, haut comme trois pommes, qu'on a dû mettre au premier rang et jucher sur deux briques plates pour l'empêcher de disparaître dans la marée des grands dadais* » (*Badonce et les créatures*, Julliard 1982, p.20).

The young schoolboy likes eating chocolate, doing pull-ups, France and aviation. "*Bref, il était charmant, frivole, ridicule et cérémonieux*". Besotted with his best friend's sister, the blond Elise Fromaingnol, « *plaisante, ferme et ronde comme un baba sur une assiette* », he wishes he could marry her at once.

He went to find the priest of Maillanes (p.28).

Vialatte takes us on his beautiful story written in 1933 and published a few years later by the Editions *La Cigale* together with another two stories. A new edition published in 1982 by Julliard will see 13 stories added such as *Les tours de Monsieur Panado*, based on the famous "Vialatte" character later seen again in *Les fruits du Congo*.

Vialatte's story writing was his way of relaxing when he needed a break from translating Franz Kafka's work, an author from Prague that he introduced to France, as well as other German authors such as Thomas Mann and Hugo Hofmannsthal. We can also find a resemblance in his stories with his memories from his Jesuit boarding school at Notre-Dame-de-Mont-Roland in Dole.

It was also thought that the environment the region of Jura has to offer is conducive to extremely talented writing and great humor as 100 metres away from where Vialatte went to school, another great French writer, Marcel Aymé, attended the nearby College of Arc.



Le Brigadier Berger

« *On vint dire à Berger que sa femme était là, de l'autre côté, devant la baraque des sentinelles françaises. C'était si simple ! Il n'y avait pas pensé.*

Il se dit : - « C'est peut-être vrai ? ». Il prit le pas de course. Il passa le pont. Elle courait à sa rencontre. Ils s'embrassèrent. C'était exactement sur la ligne fictive qui délimitait les deux zones. On aurait dit une scène de cinéma. Elle voulait enfin lui parler. Il lui fit signe de se taire : le petit vieux trottait dans la neige comme un rat. »

Alexandre Vialatte, *Le fidèle Berger*, Folio 1942, p.210

Le fidèle Berger raconte la guerre d'Alexandre Vialatte, conjurée en un roman, « *le meilleur que la guerre ait inspiré* » selon son ami Jean Paulhan, directeur de la Nouvelle Revue Française (NRF). C'est l'histoire du brigadier Berger/Vialatte, incrédule à l'annonce de la défaite de la France en 1940 et stupéfait de se retrouver prisonnier, lui qui s'illusionnait encore sur la possibilité d'une victoire contre l'Allemagne.

Ses blessures, une marche forcée et le choc psychologique provoqué par les événements le conduisent à des hallucinations, à la folie. « *Il sentait sa raison le fuir. Il l'avait perdue sur la route, par petits morceaux, comme une lettre déchirée, comme les cailloux du petit Poucet.* » (p.86)

Vialatte est interné à l'hôpital psychiatrique de Saint-Ylie, près de Dole, en juillet 1941. Il garde l'idée fixe de s'évader et de cacher à tout prix sa connaissance de la langue allemande. Dans le roman, Berger s'accroche avec une absolue fidélité à une promesse qu'il fit naguère à son camarade Planier, sans pouvoir se rappeler laquelle. « *Ils me croient fou, pensa Berger. Je ne peux pourtant pas leur dire que quand la vérité devient folle il n'est pas plus fou d'obéir à la consigne extravagante d'un fantôme qu'à des événements illogiques !* »

Alexandre raconte avec pudeur sa tentative de suicide : « *Au bout de la souffrance, on meurt ou on devient fou.* » Brusquement, il est libéré en février 1942. Il se retire à Saint-Amant-Roche-Savine, un bourg aux alentours d'Ambert, où il écrit son roman en quarante jours. « *- Je reviens de la guerre, de la captivité, de la mort et de la folie...* » (p.209)

See the quote above

Le fidèle Berger is Alexandre Vialatte's version of the war summed up in a novel, "the best writing inspired by the war" according to his friend Jean Paulhan, director of the magazine Nouvelle Revue Française (NRF). It's the story of Brigadier Berger / Vialatte, who can't believe Germany beat France in 1940 and is even more dumbfounded to find himself imprisoned as he had always lived in the illusion of a possible victory against Germany.

His wounds, a long forced walk and the psychological shock caused by these incidents propelled him into having hallucinations and going mad. « *Il sentait sa raison le fuir. Il l'avait perdue sur la route, par petits morceaux, comme une lettre déchirée, comme les cailloux du petit Poucet.* » (p.86)

Vialatte was sectioned in a psychiatric hospital in Saint-Ylie near Dole in July 1941. During this time he never gave up the idea of escaping and made sure no-one found out he could speak German. In the novel, Berger is obsessed with a promise he made to his friend Planier, without really remembering what he said to him. « *Ils me croient fou, pensa Berger. Je ne peux pourtant pas leur dire que quand la vérité devient folle il n'est pas plus fou d'obéir à la consigne extravagante d'un fantôme qu'à des événements illogiques !* »

Alexandre recalls with modesty his suicide attempt: « *Au bout de la souffrance, on meurt ou on devient fou.* » He is suddenly released in 1942 and goes to Saint-Amant-Roche-Savine, a small village near Ambert, where he will write his novel in 40 days. « *- Je reviens de la guerre, de la captivité, de la mort et de la folie...* » (p.209)



Frédéric Lamourette

« À cette époque-là nous devons avoir seize ans, ou un peu plus ou un peu moins (...) et Frédéric fut roi des Îles, du Labyrinthe, et du Moulin à Vent, et vous saurez comment se fit la chose, et comment elle se défit. Je vous dirai pourquoi elle se chanta dans le grenier des Plaisirs de Corée et sur les places des villages, tantôt à la lueur des lampes, et tantôt au soleil d'été. » Alexandre Vialatte, *Les fruits du Congo*, Livre de Poche p. 9.

Les fruits du Congo est un récit poétique sur l'adolescence qui peut dérouter le lecteur par sa composition complexe, son rythme musical, son goût de l'absurde. Chez Vialatte, l'imagination est reine et nous sommes souvent plus proche du poème en prose que d'un roman classique. Lauréat du Prix Veillon, *Les fruits du Congo* manqua de peu le Prix Goncourt en 1951 face au *Rivage des Syrtes* de Julien Gracq, qui avait pourtant annoncé qu'il le refuserait.

Dans une petite ville de province vers 1920, Frédéric Lamourette a seize ans. Ce personnage n'est pas inconnu des fidèles de Vialatte car il traverse d'autres romans de l'écrivain, comme *La Dame du Job* et *La Maison du joueur de flûte*. Dans *Les fruits du Congo*, c'est un garçon plein d'idéal, admiré par ses camarades et le narrateur : « Ainsi m'apparaissait Frédéric, paré du prestige de Dora, de son accordéon et de ses aquarelles, auréolé de son melon. » (p.71)

Il aime les îles et le fleuve, le club des Plaisirs de Corée, l'affiche des *Fruits du Congo* et la mystérieuse Dora dont il est le fiancé. Mais il n'avait pas vu l'ombre de M. Panado, personnification vialattienne du mauvais génie, occupé à briser leur destin. « Tel est le sort des enfants obstinés ... »

See the quote above

« À cette époque-là nous devons avoir seize ans, ou un peu plus ou un peu moins (...) et Frédéric fut roi des Îles, du Labyrinthe, et du Moulin à Vent, et vous saurez comment se fit la chose, et comment elle se défit. Je vous dirai pourquoi elle se chanta dans le grenier des Plaisirs de Corée et sur les places des villages, tantôt à la lueur des lampes, et tantôt au soleil d'été. » Alexandre Vialatte, *Les fruits du Congo*, Livre de Poche p. 9.

Les fruits du Congo is a poetic story about adolescence that can seem misleading to the reader because of its complex composition, its musical rhythm and a tendency for the absurd. In Vialatte writing one can sample his wild imagination that is closer at times to prose poetry than classical novel writing. Vialatte won the Veillon prize with *Les fruits du Congo* but narrowly missed the Goncourt prize in 1951, that was given to Julien Gracq for *Rivage des Syrtes* even though he had previously said he wouldn't accept it.

In a small country town in 1920, Frédéric Lamourette is sixteen-years-old. His character is no stranger to Vialatte's loyal readers as he also features in some of his other novels such as *La Dame du Job* and *La Maison du joueur de flûte*. In *Les fruits du Congo*, he is a young man full of dreams, admired by his fellow classmates and by the narrator: « Ainsi m'apparaissait Frédéric, paré du prestige de Dora, de son accordéon et de ses aquarelles, auréolé de son melon. » (p.71)

He likes the islands and the river, the Plaisirs de Corée club, the *Fruits du Congo* poster and the mysterious Dora to whom he is engaged. However, he had not predicted Mr Panado's dark side, a "Vialatte" personification of evil, who dedicated all his time in trying to break their destiny apart. « Tel est le sort des enfants obstinés ... »



Dora

« Elle ne m'est jamais apparue que comme la reine des Choses Liquides, celles qui coulent et qui s'enfuient. – mais qui reflètent les châteaux et les villes. – la reine des brumes, des eaux, des algues. Et son rire, au milieu de cet océan vert, était comme une île de corail. »

Alexandre Vialatte, *Les fruits du Congo*, Livre de Poche p. 90.

Qui est Dora, la mystérieuse jeune fille qui illumine *Les fruits du Congo* ? L'héroïne de ce roman poétique d'Alexandre Vialatte publié en 1951 veut bien le confier à Frédéric : « Elle lui dit, sans qu'on pût bien savoir si c'était l'ironie d'une jeune fille taquine ou le secret d'un enfant solennel, qu'elle était, elle, la reine des Îles, du Labyrinthe, des Maisons Roses, des Maisons Mortes et du Moulin à Vent. » (p.50). Habillée en princesse orientale, elle reçoit avec sérieux les hommages de ses sujets, les galopins de la ville venus lui chanter les rites et le ballet des Génies du fleuve.

Frédéric Lamourette et le narrateur, du haut de leurs seize ans, sont sous le charme de ces jeux magiques et des rêves de Dora qui se voit plus tard cantatrice, aviatrice ou comédienne. Elle est pour eux la déesse de l'Amour et des Eaux, du Reflet et du Songe. Notre Loreley est plus simplement Marthe Perrin-Darlin, dont le destin tragique apprend à ces enfants que « le jeu ne se passe pas entre les hommes, mais entre leurs divinités. On croit raconter les amours d'Énée et de la reine de Carthage, mais il s'agit de la querelle de Vénus et de Junon. » (p.122)

« Dora, te souviens-tu de ces choses ? Te souviens-tu des soirs dorés comme des icônes qui figeaient le ciel autour des clochers des églises et faisaient clapotter sur l'eau l'ombre chinoise de toute la ville dans une laque de gelée de coing ? de ces crépuscules déchirants du faubourg qui pouvaient promettre tant de choses ? C'était le royaume du bonheur qu'on attend et qui ne viendra pas. Et le secret génie des Îles n'était jamais plus fort ni plus aigu qu'au crépuscule, quand le soleil s'en allait comme un dernier espoir. » (p.21-22)

See the quote above

Who is Dora, the mysterious young girl who lights up the novel *Fruits du Congo* ? The heroine in Alexandre Vialatte's poetic novel published in 1951 ends up telling Frederic: « Elle lui dit, sans qu'on pût bien savoir si c'était l'ironie d'une jeune fille taquine ou le secret d'un enfant solennel, qu'elle était, elle, la reine des Îles, du Labyrinthe, des Maisons Roses, des Maisons Mortes et du Moulin à Vent. » (p.50). Dressed like an Oriental princess, she takes seriously the homages paid to her by the men in town who have come to sing the rituals and the ballet of *Génies du fleuve*.

Frederic Lamourette and the sixteen-year-old narrator are spellbound by these magic games and Dora's dreams of becoming an opera singer, an aviator or a comedian. For them, she represents the goddess of love, water, reflection and dreams. Our Loreley is no other than Marthe Perrin-Darlin, whose tragic destiny will teach these children that « le jeu ne se passe pas entre les hommes, mais entre leurs divinités. On croit raconter les amours d'Énée et de la reine de Carthage, mais il s'agit de la querelle de Vénus et de Junon. » (p.122)

« Dora, te souviens-tu de ces choses ? Te souviens-tu des soirs dorés comme des icônes qui figeaient le ciel autour des clochers des églises et faisaient clapotter sur l'eau l'ombre chinoise de toute la ville dans une laque de gelée de coing ? de ces crépuscules déchirants du faubourg qui pouvaient promettre tant de choses ? C'était le royaume du bonheur qu'on attend et qui ne viendra pas. Et le secret génie des Îles n'était jamais plus fort ni plus aigu qu'au crépuscule, quand le soleil s'en allait comme un dernier espoir. » (p.21-22)



Monsieur Panado

Tous les lecteurs de Vialatte connaissent l'inquiétant Monsieur Panado et le rituel magique qu'il faut prononcer en même temps que son nom : « *Heureusement que nous avons vu Monsieur Panado... et que de ce côté-là nous pouvons être tranquilles.* » (p.23)

Le personnage est créé sous nos yeux dans le roman *Les fruits du Congo* publié en 1951 mais on en trouve trace auparavant dans l'œuvre de Vialatte grâce à la nouvelle « *Les tours de Monsieur Panado* », qui sera éditée de façon posthume dans *Badonce et les créatures* en 1982.

L'écrivain Blaise Cendrars, à qui la Société des Hôtels Littéraires va consacrer un Hôtel Littéraire rue Gustave Goublier à Paris (10e) en 2018, dans une lettre à Alexandre Vialatte, relève que M. Panado est né dans un vers d'Apollinaire (« *À travers l'Europe* », *Calligrammes*) : « *Heureusement que nous avons vu M. Panado Et nous sommes tranquilles de ce côté-là.* »

« *Monsieur Panado était un personnage incroyable et hallucinant, une sorte d'obèse léger, qui poussait trois sortes de cris dans les roseaux des marécages, en guêtres et melon gris perle, et qui synthétisait vaguement le génie absurde du monde, un contre-Dieu, l'angoisse de la planète, je ne sais quoi de cosmique et d'affreux, cruel, stupide comme un dessin d'enfant.* »

Alexandre Vialatte, « *Les tours de Monsieur Panado* » p. 162, in *Badonce et les créatures*, Julliard 1982

Qui ne connaît ses yeux globuleux, le cri fondamental qu'il pousse dans l'étang des Viornes en laissant la trace de ses pieds palmés dans les roseaux ou sa manie d'écailler le poisson ? Mais « résumons-nous », comme Vialatte aime à le dire : « *Monsieur Panado était l'orang-outang et la grenouille-bœuf, le frisson froid, le Fatum aux pieds palmés, l'absurde génie de ce monde.* » (p.122)

Il occupe toute la dernière partie des *Fruits du Congo*, rendu responsable du destin tragique de Frédéric et Dora, les fiancés des Iles. « *On n'échappe pas à Monsieur Panado...* »

All of Vialatte's readers know the disturbing Mr Panado and the magic ritual that one has to say whilst saying his name: « *Heureusement que nous avons vu Monsieur Panado... et que de ce côté-là nous pouvons être tranquilles.* » (p.23)

His character is unravelled before us in the novel *Les fruits du Congo* published in 1951, however we can already find traces of him in Vialatte's work in the story « *Les tours de Monsieur Panado* » that will be edited after his death in 1982 in *Badonce et les creatures*. We also learn from a letter written by the writer Blaise Cendrars to Alexandre Vialatte that Mr Panado was born in a verse by Apollinaire.

See the quote above

« *Monsieur Panado était un personnage incroyable et hallucinant, une sorte d'obèse léger, qui poussait trois sortes de cris dans les roseaux des marécages, en guêtres et melon gris perle, et qui synthétisait vaguement le génie absurde du monde, un contre-Dieu, l'angoisse de la planète, je ne sais quoi de cosmique et d'affreux, cruel, stupide comme un dessin d'enfant.* » Alexandre Vialatte, « *Les tours de Monsieur Panado* » p. 162, in *Badonce et les créatures*, Julliard 1982

Who doesn't know about his protruding eyes, the loud scream he makes by the Viornes pond when he leaves big marks with his palmed feet or his habit of always scaling fish? "In short" like Vialatte likes saying: « *Monsieur Panado était l'orang-outang et la grenouille-bœuf, le frisson froid, le Fatum aux pieds palmés, l'absurde génie de ce monde.* » (p.122)

He takes centre stage in the last part of *Fruits du Congo* and is responsible for the tragic destiny of Frederic and Dora, the Islands lovers. "No one escapes to Mr Panado..."



Monsieur Vingtrinier

« *Il montait sur l'arche le plus souvent qu'il pouvait. On l'y voyait seul, instructif, majestueux, automatique, au-dessus du monde, à la façon d'un saint dans un vitrail ou d'un guignol dans son théâtre. Il fallait lever les yeux. Il siégeait dans le ciel, machinal et de noir vêtu, énigmatique comme le destin. On aurait dit un signe du zodiaque.* » Alexandre Vialatte, *Les fruits du Congo*, Livre de Poche p. 209

L'importance de M. Vingtrinier ne cesse de s'amplifier au cours du roman, lui qu'on avait cru trop vite insignifiant, voire négligeable.

« *Il était l'ombre chinoise, l'énigme, le corbeau et le polichinelle* » (p.122) nous dit le narrateur en le plaçant parmi ces dieux qui influenceront le destin des enfants frivoles.

L'arche des David, sa fenêtre inutile sur le toit, est un « *remords d'architecte* » qui lui sert d'observatoire pour se divertir en regardant la vie de la petite ville. « *Quand il y montait en été, il se munissait de la règle plate à filets de fer et tuait des mouches, jusqu'à vingt-trois. Il en déposait les cadavres dans une boîte de pastilles Valda. Une fois qu'il avait les vingt-trois, il écrivait ce chiffre idéal sur une étiquette en carton, la glissait dans la boîte et passait à une autre. Il en remplit ainsi beaucoup au cours de sa vie.* » (p.209)

Cet éternel inoccupé vit pour remplir son Agenda d'obligations futiles ou de projets toujours reportés. Les pages décrivant par le menu les obligations que cet oisif s'imposait et transcrivait d'un jour et d'une année à l'autre sont un grand moment vialattien. Surtout quand le lecteur sait que l'écrivain s'inspire de sa propre manie. Mais Monsieur Vingtrinier n'est autre que le hibou de Monsieur Panado, ce mauvais génie universel inventé par Vialatte et figure mythique essentielle de ses romans. Le maniaque est devenu fou au cours du roman sans que personne n'ait pu le prédire... « *Nul personnage plus effacé ne devint en un instant plus curieusement célèbre. Son mouflon, sa plante brésilienne, ses complaintes, son chat, ses oreilles feuilletées, sa canne à bec d'argent et son col d'astrakan passionnèrent l'opinion publique. Ses boîtes de pastilles Valda où, couronnant une carrière d'attrape-mouches, il avait envoyé deux femmes, firent à ce mou, à cet affectueux feutré, une silhouette de vampire bureaucratique dont la caricature présenta l'ombre longue et le col frisé au pied d'un bec de gaz : sous le bras, il portait l'Agenda.* » (p.345)

See the quotes above

Mr Vingtrinier becomes more and more important throughout the novel, even though he started by being quite insignificant. « *Il était l'ombre chinoise, l'énigme, le corbeau et le polichinelle* » (p.122), these are the narrator's words placing him amongst the gods who influence frivolous children.

He uses David's ark, considered an unnecessary window on the roof, an "architect's remorse", as an observatory post to amuse himself and spy on the small town. « *Quand il y montait en été, il se munissait de la règle plate à filets de fer et tuait des mouches, jusqu'à vingt-trois. Il en déposait les cadavres dans une boîte de pastilles Valda. Une fois qu'il avait les vingt-trois, il écrivait ce chiffre idéal sur une étiquette en carton, la glissait dans la boîte et passait à une autre. Il en remplit ainsi beaucoup au cours de sa vie.* » (p.209)

He is never busy and has an agenda full of pointless obligations and projects he keeps postponing. The pages describing the list of obligations the idle man imposes on himself, moved from one day to another and from year to year are famous to Vialatte's fans. Especially, when they know that he inspired himself of his own strange habits.

However, Mr Vingtrinier is no other than Mr Panado's owl, the universally bad genius invented by Vialatte and often a key element in his novels. The maniac lost his head during the course of the novel without anyone predicting it...



La Dame du Job

- « - Alors, dit-il enfin, c'est une dame en papier ? C'est pas une dame en viande ?
 - Non, dit Robert. Elle est sur un calendrier. Elle est pendue à la fenêtre et on la voit quand on se réveille.
 - Ah ! Elle est jolie ?
 - Très jolie. Elle a une fleur rouge dans les cheveux. Et dessous il y a écrit « Job ».
 C'est du papier à cigarettes. Grand-père l'appelle la Dame du Job.
 - Ah ! dit Fred. Elle a une belle robe ? Comment qu'elle a une robe ? Elle a une robe rose ? Et une ceinture dorée ?
 - Non, dit Robert, elle a un petit boléro noir et des boucles d'oreille toutes rouges. »

La Dame du Job, Alexandre Vialatte, Arléa 1986, p.55.

Dans une petite ville de garnison, Frédéric Lamourette et le narrateur sont fascinés par la mystérieuse reine de l'auberge du Champ de Tir, la Dame du Job. Ils lui rendent un culte secret : l'école du vertige, qu'ils pratiquent sur les toits avec le frisson du danger. « *La Dame du Job était déesse et nous étions ses fidèles, ses prêtres et ses martyrs éblouis.* »

Mais ces enfants vont être brutalement confrontés à un drame d'adultes incompréhensible, dont la Dame du Job semble tenir tous les fils.

Dans la deuxième partie du roman, le sergent Frédéric Lamourette est à la guerre et découvre qu'il est revenu dans le pays de la Dame du Job. Le récit, que Vialatte ne termina jamais, se fait énigmatique et le lecteur s'interroge : la Dame du Job est-elle l'amour ou bien quelque chose de plus sombre ? « *La Dame du Job, fleur du Vertige, dansait au sommet du Champ de Tir.* »

- « - Alors, dit-il enfin, c'est une dame en papier ? C'est pas une dame en viande ?
 - Non, dit Robert. Elle est sur un calendrier. Elle est pendue à la fenêtre et on la voit quand on se réveille.
 - Ah ! Elle est jolie ?
 - Très jolie. Elle a une fleur rouge dans les cheveux. Et dessous il y a écrit « Job ».
 C'est du papier à cigarettes. Grand-père l'appelle la Dame du Job.
 - Ah ! dit Fred. Elle a une belle robe ? Comment qu'elle a une robe ? Elle a une robe rose ? Et une ceinture dorée ?
 - Non, dit Robert, elle a un petit boléro noir et des boucles d'oreille toutes rouges. »

La Dame du Job, Alexandre Vialatte, Arléa 1986, p.55.

In a small garrison town, Frederic Lamourette and the narrator are fascinated by the local Inn's beautiful queen "la Dame du Job". They secretly worship her: perched on the Inn's roof, they practice "vertigo's school" occasionally shivering with fear. « *La Dame du Job était déesse et nous étions ses fidèles, ses prêtres et ses martyrs éblouis.* ». However, these kids will be brutally confronted to an incomprehensible tragedy, masterminded by "la Dame du job".

In the novel's second part, Sergeant Frédéric Lamourette is at war when he realises he is back in "la Dame du Job's" country. Vialatte will never finish writing the narrative, leaving an open and enigmatic ending, thus making the readers ask themselves if "la Dame du Job" represents love or something more sombre? « *La Dame du Job, fleur du Vertige, dansait au sommet du Champ de Tir.* »



Luc de Capri

- « Ce qui me plaît, voyez-vous, dans la vie, c'est qu'elle s'envole comme un ballon. Elle est solennelle et frivole, majestueuse et à pois blancs. »

Alexandre Vialatte, *Camille et les grands hommes*, Les Belles Lettres, 1994, p.98

Luc de Capri fait partie de ces personnages mythiques inventés par Alexandre Vialatte, comme Monsieur Panado et le Vingtrinier des *Fruits du Congo*. Il occupe la place centrale du dernier roman de l'écrivain, commencé en 1950 et resté inachevé, *Camille et les grands hommes*.

- « - Vous êtes malade ? lui demandais-je.

- Oui, dit-il d'un air euphorique, j'ai très exactement quatorze maladies. Et demie, ajouta-t-il en comptant sur ses doigts, à cause du varou-varou qui est chronique mais sans importance... » (p.124)

L'épisode serait authentique. Vialatte met beaucoup de lui-même dans ce personnage qu'il évoque souvent dans sa correspondance avec Henri Pourrat. Il écrit une lettre à l'acteur Michel Simon pour lui expliquer son désir de lui voir jouer le rôle, dans un film qui ne vit finalement pas le jour.

Luc de Capri est un écrivain raté, une espèce de Neveu de Rameau qui « *donne le monde à une petite fille sur un balcon au clair de lune.* » Mais aussi un véritable artiste, qui connaît la porte de Bath-Rabbim, celle qui mène à la fantaisie et à la création : « *Vous m'avez fait un grand plaisir en sentant si bien ma musique, vous êtes entrée dans mes domaines, je vous ai accueillie sur les marches et nous sommes allés ensemble à Bath-Rabbim. Nous avons fait le pèlerinage d'Hesbron* » explique-t-il à la jeune Camille. Car « *Tout ce qui est beau vient de Bath-Rabbim.* » (p.170)

Mais Vialatte choisit à cette époque d'abandonner définitivement le genre du roman pour se consacrer à ses chroniques hebdomadaires pour le journal *La Montagne*. Son génie littéraire et son humour peuvent peut-être s'exprimer plus à leur aise sous cette forme.

« *J'ai besoin de nager comme un hippopotame dans une eau noire et transparente, lisse comme un marbre, au sommet d'une montagne, dans un cratère de volcan... Sans faire de rides, sans faire de bruit, au clair de lune, vous voyez ça ?... Et je m'accroche au bord du cratère, je passe ma tête, je regarde le monde qui dort, les océans, la Bretagne, l'Afrique. C'est tout petit, ça dort, c'est immense.* » (p.213).

See the quotes above

Luc de Capri is one of the legendary characters invented by Alexandre Vialatte, along with Mr Panado and Mr Vingtrinier in *Fruits du Congo*. He is the main character in his last novel which Vialatte started writing in 1950 but never finished, just like *Camille et les grands hommes*.

Apparently this episode is based on true facts, Vialatte fabricated his character using examples of himself and his life and talks frequently about his character in his correspondence with Henri Pourrat. He also wrote a letter to the actor Michel Simon explaining his wish to have him play his character in a film that was never produced in the end.

Luc de Capri is a failed writer, he can be compared to "Rameau's Nephew" who "gives birth to a little girl on his moonlit balcony". However, he is also a true artist, who knows the gate of Bath-Rabbim that leads to a world of fantasy and creativity : « *Vous m'avez fait un grand plaisir en sentant si bien ma musique, vous êtes entrée dans mes domaines, je vous ai accueillie sur les marches et nous sommes allés ensemble à Bath-Rabbim. Nous avons fait le pèlerinage d'Hesbron* » explique-t-il à la jeune Camille. Car « *Tout ce qui est beau vient de Bath-Rabbim.* » (p.170)

Nevertheless, at this time Vialatte decides to quit this genre permanently to devote himself entirely to writing his weekly chronicles for *La Montagne* and his literary genius and sense of humour are better expressed under this form.



Le principal Monsieur Vantre

« Notre principal s'appelait M. Vantre, et nous le surnommions Buffalo. Il portait toute sa barbe et des lunettes en or. Il nous conseillait fortement pendant la traduction de Virgile d'exécuter « des choses grandes et magnifiques ». Car il faisait sa classe tout de suite après avoir bu de la chartreuse et trois autres liqueurs moins connues. »
Alexandre Vialatte, *Les fruits du Congo*, Livre de Poche p.13.

Alexandre Vialatte transpose peut-être certains de ses souvenirs de collègue. Dans le personnage burlesque de Monsieur Vantre des *Fruits du Congo*, on retrouve le Karl Marx de la *Complainte des enfants frivoles* ou Monsieur Fougerat vu dans *Camille et les grands hommes*. Bref, monsieur Vantre est le modèle du principal, celui que le jeune Vialatte dut avoir au collège d'Ambert avec son ami Paul Pourrat.

Dans le roman, les élèves apprécient ce professeur qui aime comme eux les choses belles et incroyables. Celui qui est surnommé le « satrape » s'exalte en évoquant la chasse, les mystères de la Pythie ou les sérails d'Arabie. Une histoire biblique sur la barbe d'Aaron laisse les enfants rêveurs : « Nous trouvâmes la chose si belle que nous en fîmes un proverbe, et que l'écoulement de l'huile sur la barbe servit de mesure à toutes nos félicités. » (p.13)

Dans leur club des Plaisirs de Corée, les élèves laissent libre cours à leur imagination au cours de séances solennelles. Ils aiment échanger des slogans fantaisistes, mêlant librement les inspirations chinoises et bretonnes : « Il était convenu que M. Vantre était « un cheval qui faisait mille li en un jour », ce qui disait la promptitude de ses esprits ; qu'il « avait vu le cheval de bronze », c'est-à-dire qu'il valait un académicien ; qu'en un mot « c'était un grand Kong », autrement dit « un homme d'État du premier ordre ». » (p.32)

« Notre principal s'appelait M. Vantre, et nous le surnommions Buffalo. Il portait toute sa barbe et des lunettes en or. Il nous conseillait fortement pendant la traduction de Virgile d'exécuter « des choses grandes et magnifiques ». Car il faisait sa classe tout de suite après avoir bu de la chartreuse et trois autres liqueurs moins connues. »
Alexandre Vialatte, *Les fruits du Congo*, Livre de Poche p.13.

Maybe Alexandre Vialatte transposes some of his own school memories in his novel. Monsieur Vantre, the burlesque character in *Fruits du Congo* is reminiscent of Karl Marx in *Complainte des enfants frivoles* or Mr Fougerat in *Camille et les grands hommes*. Anyway, Mr Vantre is based on his school's head teacher, most certainly the one he had at Ambert College which he attended with his friend Paul Pourrat.

In the novel, the school children appreciate the head teacher as he likes beautiful and amazing things. They nickname him the "satrap" when he talks about hunting, the mysteries of Pythia or Saudi Arabia's Seraglio. A biblical story about Aaron's beard makes the children daydream: « Nous trouvâmes la chose si belle que nous en fîmes un proverbe, et que l'écoulement de l'huile sur la barbe servit de mesure à toutes nos félicités. » (p.13)

In the club they form in Plaisirs de Corée, the children let their imagination run wild during these formal readings. They like sharing fantasy-based catch lines, mixing all inspirations whether chinese or from Brittany: « Il était convenu que M. Vantre était « un cheval qui faisait mille li en un jour », ce qui disait la promptitude de ses esprits ; qu'il « avait vu le cheval de bronze », c'est-à-dire qu'il valait un académicien ; qu'en un mot « c'était un grand Kong », autrement dit « un homme d'État du premier ordre ». » (p.32)

Vialatte chroniqueur

Deuxième étage - Second floor

« J'adore l'hippopotame ; il est myope, il est triste, il a la peau trop longue et les dents mal plantées, il vit par couple, il sait marcher sous l'eau, il a l'air d'une grand-mère anglaise ; à quinze jours, à deux mois c'est une charmante bestiole, il dévore une prairie pour son petit déjeuner. Comme lui j'aime rêver dans les fleuves. Le découragement de l'hippopotame est une des choses les plus tristes qui soient. »

Alexandre Vialatte, *Chronique Découragement de l'hippopotame*,
La Montagne - 28 mars 1961



Au pays des proverbes

« Il n'est rien de plus grandiose que les proverbes arabes, rien de plus charmant que les proverbes tout court. On les trouve dans les agendas, entre une recette pour recourber les cils avec un bâton de citronnier, et le secret du riz cantonnais. Ils y gagnent en insolite, mais y perdent en majesté. Ils ne valent qu'isolés, comme les bijoux de grand prix. Ils exigent une vitrine, un socle. Pris à dose homéopathique, ils parfument la vie de l'homme sensé. (...) »

C'est par eux qu'existe l'homme sage. L'homme sage est né dans les Proverbes. C'est une fiction des maximes orientales. (...) « *À case vide point d'habitant* », déclare un proverbe bantou. Le cousin Gustave dit la même chose mais, dans sa bouche, c'est une constatation sénile. Exprimée en bantou, c'est un fruit de l'expérience, un avertissement solennel, une opinion qu'ont vérifiée les siècles. Elle a pour elle le bantou, le folklore, l'exotisme et la nuit des temps. (...) »

Je rêve souvent du pays des proverbes. J'eusse aimé en dresser une carte, un lexique, une géographie. Il sent le vieux parchemin, la miniature persane, le caravansérail, l'huile de sésame. (...) Résumons-nous : le sage aura l'oreille velue, il couchera avec son cure-dent, et mangera des raisins secs pour ne pas connaître la migraine.

Mais que dirais-je des proverbes bantous ?

Georges Allary les a recueillis, dans un ouvrage resté célèbre : *Mes Éléphants, suivit de cent proverbes bantous, et d'un Plan de la banlieue lyonnaise*, qui finira bien par voir le jour très prochainement. Le bon sens brille d'un vif éclat dans le moindre de leurs préceptes : « *Si tu ne digères pas la soutane, évite de manger le missionnaire* », disent-ils. C'est le résultat du raisonnement.

D'autres fois, l'expérience les dicte : « *il n'y a pas de bas morceaux dans le gros ethnographe* », assurent-ils sans hésitation.

C'est ce qu'on appelle l'autorité de la compétence.

On voit par là que le pays des Proverbes s'étend sur une grande étendue. Tout est proverbe en ce bas monde. La vie elle-même est un proverbe de Shakespeare et de Kafka. C'est ce qui la rend intraduisible et c'est pourquoi le bon sens la corrige par des préjugés corréziens et par des maximes lozériennes. « *Qui sème le casque bleu récolte la tempête* », dit un proverbe du Katanga. »

Alexandre Vialatte, Chronique du Spectacle du Monde
(*Dernières nouvelles de l'homme*, Julliard 1978)



Les kangourous sont arrivés

« Cette chronique ne traitant que des plus vastes sujets, je chanterai aujourd'hui le kangourou. »

Le kangourou date de la plus haute antiquité. Scientifiquement, il se compose, comme l'Auvergnat, de la tête, du tronc et des membres. Quand Dieu le créa, pour la beauté de la chose, il y prit un plaisir extrême. Il le regarda d'un air étonné et ravi. Se caressa la barbe avec perplexité.

Puis, le prenant entre le pouce et l'index, le laissa tomber sur l'Australie, patrie des animaux étranges. Le kangourou rebondit comme une balle de ping-pong, ricocha, puis se fixa dans le sable du désert. Il y crût et multiplia. Il y fraternisait avec l'ornithorynque, ce canard en forme de rat, paisible habitant des eaux calmes, qui a le caractère extrêmement doux, une queue de lapin, l'esprit rêveur et l'os qui correspond à la poche marsupiale. (Les Anglais, mis en sa présence, refusèrent le droit d'exister à ce mulot qui pond des œufs de poule, et que les savants appellent encore l'ornithorynque paradoxal. Ils affirmèrent qu'il n'était pas possible et en conclurent qu'il n'était pas.)

Le kangourou, lui, est un rongeur. On l'emploie à boxer dans les Jardins des Plantes. (...) Que serait l'homme sans le kangourou ? Sans le kangourou, l'homme n'aurait jamais su qu'il ne possède pas de poche marsupiale. Le kangourou et le jardinier sont seuls à se distinguer par une poche marsupiale. Le jardinier y met son raphia, la sarigue y loge ses enfants. « Où peut-on être mieux qu'au sein de sa famille ? » dit-elle en les mettant dans son sac comme du sucre dans le sucrier. La poche du jardinier s'ouvre en large, celle du kangourou s'ouvre en long. Mais jamais le fils du jardinier ne vient se loger dans la poche de son père. Le petit kangourou, au contraire, dès la période embryonnaire, s'évade du sein de sa mère, remonte le long de son ventre et va se loger dans celle de sa maman.

Ce sont des choses qui confondent l'esprit. (...) »

Et c'est ainsi qu'Allah est grand. »

Alexandre Vialatte
Chronique n°782, La Montagne, 6 octobre 1968



Chronique de l'oryctérope

« Cette chronique a toujours fait le plus grand cas de l'oryctérope et de son caractère rêveur. On peut nous reprocher bien des choses (je ne vois d'ailleurs pas lesquelles, mais la mauvaise foi trouve toujours), on ne nous accusera jamais d'avoir fait fi de l'oryctérope. Alors que tant de rubriques, dans toute la presse française, n'ont jamais eu pour lui un signe d'amitié, une mention honorable, ou une mention tout court, jamais ici nous ne sommes passés devant lui sans lui tirer l'oreille ou lui flatter le museau. L'oryctérope et le vrai premier homme se sont toujours trouvés au cœur de nos soucis. Pourquoi ? parce qu'ils sont admirables. Et scientifiques. Presque incroyables. Regardez l'homme changer de chaussettes ou faire la queue devant un cinéma de quartier. C'est un spectacle magnifique. Mais que dire de l'oryctérope.

« Il faut le prendre tel qu'il est », écrit M. Leloup dans un grand magazine. Il a raison : tel qu'il n'est pas l'oryctérope serait moins beau. Il a un groin de cochon et des pieds de kangourou, des oreilles d'âne et une mâchoire de crocodile. Sa chair sent la fourmi. Sa nature est timide, profondément méditative. Il mérite l'amitié de toutes les personnes sensées. Il vit sa vie dans des terriers profonds. Il s'y livre à des songes informes, des songes d'oryctérope. Il sort au crépuscule et sautille en Afrique du Sud. Dans la forêt. Parmi les ombres. De termitière en termitière. Elles sont dures comme la céramique. Il les déchire avec ses griffes, s'assied sur ses pattes de derrière et laisse traîner sa langue gluante et vermiforme, de trente centimètres de long, comme une espèce de spaghetti, dans le tas des fourmis affolées. Puis il la rentre subitement par un petit trou, couverte de bestioles comme un papier tue-mouches. Car il a les mâchoires soudées, mais avec un petit trou pour la laisser passer.

Tel est le seigneur des forêts. Rien de plus impressionnant, dans le *Velt*, que de voir ce rêveur machinal assassiner les fourmillières au clair de lune. Ses oreilles d'âne se détachent sur le ciel. (...) Tels sont les songeurs myopes qui tuent les fourmillières.

Mais le plus beau est l'oryctérope, parce que nul ne sait d'où il vient. Il a dû sortir d'un œuf d'ange. Inclassable. Tombé de la Lune. C'est la plus grande aventure de Dieu. Avec l'homme. Qui est le plus incroyable ; (...)
Et c'est ainsi qu'Allah est grand. »

Alexandre Vialatte, *Chronique de l'oryctérope*
Chronique n°490, La Montagne - 24 juillet 1962



Chronique du bonheur difficile

« L'homme, aux dernières nouvelles, semble chercher le bonheur. C'est du moins ce qu'il paraît ressortir de la plupart des journaux et des livres. Malheureusement, il n'y réussit pas. (...) Tel est l'homme aux dernières nouvelles. Et aux premières, il était le même : qu'on se rappelle l'histoire de l'Éden. Il semble donc bien que le bonheur n'existe pas. Depuis le temps, on l'aurait trouvé. (...)

On voit par là qu'il est naïf de chercher le bonheur dans une recette. Le bonheur est un sous-produit. Il vient généralement d'une digestion heureuse accompagnée d'une âme en paix. (...)

D'ailleurs, comme disait Jules Renard, il ne suffit pas d'être heureux, « il faut encore que ça empoisonne les autres ». Peut-on être sûr que les autres en seront empoisonnés ? D'autant plus que les avis diffèrent : personnellement j'aime mieux les bonheurs qu'on partage. Le bonheur est comme le saucisson, qui demande à être coupé en tranches et mangé à plusieurs autour d'une table épaisse, de préférence en merisier, dans une auberge de village, avec une bouteille au milieu.

De toute façon, il ne faut jamais le brusquer. Il faut le laisser venir à son heure et lui tolérer ses caprices. Le bonheur est comme une jolie femme, il ne faut pas avoir l'air de trop tenir à lui. Cherchez-le, il vous fuit ; fuyez-le, il vous cherche. Et encore ce n'est pas prouvé !... (...)

Résumons-nous : le bonheur ne cause que des ennuis. Le mieux est de ne pas s'en occuper. S'il vient tant mieux pour nous, s'il part tant pis pour lui. La pire erreur est de le chercher ou de vouloir le rattraper. Il va, il vient à son idée : le bonheur est un papillon, l'ombre de notre main l'effarouche.

S'il existait, on l'aurait su. Depuis qu'on le cherche on l'aurait trouvé. Ce n'est pas autre chose qu'une idée fixe.

Il est fait pour la plus grande part de la fin des petits ennuis de la vie. L'homme sage devrait les multiplier. D'ailleurs, s'il la trouve monotone, il a mille façons de s'en tirer. (...)

Et c'est ainsi qu'Allah est grand. »

Alexandre Vialatte, *Chronique du bonheur difficile*
Chronique n° 632, La Montagne - 18 mai 1965



L'oiseau de Novembre ou le cri du Bœuf

« L'oiseau de novembre, c'est le bœuf. (...) »

Le bœuf remonte à la plus haute antiquité. Il était barbu comme un pape, il avait des ailes comme Pégase, Lamartine et Victor Hugo. Tel apparaît-il, et pensif, sur les bas-reliefs assyriens, parmi des proverbes antiques gravés en caractères locaux. Sa grande barbe rectangulaire était divisée en cadenettes ; il portait diadème et turban. Il avait l'air d'un pharmacien aisé qui s'est déguisé en roi de pique ou de quelque enfant monstrueux de Landru et d'un sapeur de la garde impériale. Les Assyriens saluaient au passage ce dieu frivole et solennel. Il s'envolait de ses ailes puissantes, par groupes de mille, à travers le ciel asiatique et traversait les cumulus. Ses meuglements cunéiformes évoquaient le bruit d'une grande bataille. Les aigles s'écartaient de sa route. Les voyageurs étaient glacés d'effroi. Il atterrissait sur la plaine dans un fracas d'artillerie.

Depuis, le bœuf a perdu ses ailes. On peut s'en rendre compte dans le Morvan, où il se laisse approcher sans crainte, tapi dans l'herbe comme un perdreau. Sa couleur fauve le distingue nettement du grillon et de la pie voleuse. Il impressionne par sa haute taille, ses grosses jambes descendent jusqu'au sol. Une bave d'argent pend à sa bouche. Son front méditatif attire la sympathie. Son œil dit l'indulgence et la désolation. De loin en loin, il lève la tête et va chercher, au fond de ses gouffres intérieurs, on ne sait dans quel puits, dans quelle cave, dans quel passé de sa triste race, le meuglement même du désespoir. C'est un cri de condamné à mort qui retentit au loin comme sous des voûtes gothiques, un cri qui vient du créacé, des plus vieilles origines de la Conque germanique, un cri géologique, un cri moyenâgeux comme on entendaient les prisons du XIII^e siècle norvégien, un cri des ténèbres et de nostalgie. On ne sait pas ce qu'il regrette. Peut-être pleure-t-il ses ailes. Peut-être son éternel veuvage. C'est un cri de veuf. L'agriculteur cruel condamne le bœuf dès son jeune âge au célibat. Jamais le bœuf ne connaît les douces joies de la famille. Il est voué à un sort d'oncle, de beau-frère, de pièce rapportée. (...) »

Alexandre Vialatte, *L'oiseau de Novembre ou le cri du bœuf*
Chronique des Arts ménagers ; *L'oiseau du mois*, Le Dilettante 1995



Dernières nouvelles du bonheur

« Le bonheur date de la plus haute antiquité. (Il est quand même tout neuf, car il a peu servi.) Il se composait de pommes, de poires et de scoubidoues ; le lapin jouait avec le boa, le vison s'approchait d'Ève sans crainte, le tigre mangeait de la laitue ; un soleil neuf brillait à travers les palmiers qui se balançaient comme de lents éventails ; au premier plan, tout particulièrement soigné, de hautes rhubarbes élevaient leurs panicules au-dessus de vastes feuilles sinueuses ; bref, c'était le Paradis terrestre.

L'homme ne sut pas le garder. Il s'en lassa très vite. Il le perdit tout de suite par sa curiosité : il aime mieux savoir qu'être heureux. Depuis, il court après, en brouette, en auto, en fusée, autour de la Lune. Il ne le rattrapera pas (le bonheur court bien plus vite).

Il peut arriver, tout au plus, dans quelque square municipal, qu'un rayon de soleil, se posant sur le mouflon corse entre le cèdre et le marronnier, au milieu d'une pelouse parfaite, fasse vivre l'homme un bref instant dans un faux souvenir de l'Éden.

Le bonheur était l'apanage d'un jardinier qui n'avait pas de curiosité ; c'est une race complètement perdue. Je n'en connais que deux (ils ont des rides très compliquées, un peu de raphia qui sort de la poche du tablier, et une chopine cachée à l'ombre). Mais ce ne sont pas des gens heureux : quand il pleut ils veulent du soleil, quand il fait beau ils veulent la pluie. Ils savent très bien que le bonheur c'est ce qu'on n'a pas.

Une invention lucrative de gitane ; une superstition de midinette. Ou alors l'euphorie de la vie au grand air. Les pâtres de la Bible ont peut-être été heureux. Ils étaient habillés de peaux de chèvre et ils dormaient sous les étoiles ; comme ils ne mangeaient que du yaourt (c'est le vrai secret des centenaires bulgares), ils vivaient jusqu'à 300 ans. L'Éternel les récompensait en multipliant leurs olives, leurs brebis et leurs petits-enfants (...).

Il y a toujours du mouton dans le bonheur. C'est un souvenir de l'Âge d'Or, l'âge des bergers et des houlettes. Le bonheur est dans le mouton (et surtout dans le gigot). C'est pourquoi Marie-Antoinette en élevait tant au hameau de Trianon, de vrais moutons du XVIII^e siècle, pure laine, poilus jusqu'à la cheville, comme dans les tableaux de cette époque ; et des pattes comme des allumettes. (...)

Et c'est ainsi qu'Allah est grand. »

Alexandre Vialatte, *Dernières nouvelles du bonheur*
Chronique n° 688, La Montagne - 23 août 1966



Paradoxe de l'éléphant

« Ce qu'il y a de meilleur chez l'homme, disait un moraliste, c'est le chien. Et la chose paraît indiscutable. Mais ce qu'il y a de plus gros, c'est l'éléphant. (...) La méditation de l'éléphant est l'une des plus utiles à l'homme. L'éléphant est considérable.

« Ses larges pieds, dit M. Leloup, sont chaussés de pantouffles élastiques. » Il fait l'arbre fourchu, offre des fleurs aux dames et fut amoureux, dit Plutarque, de la bouquetière Glycéra. « Ses pattes s'articulent en tous sens ; sa rondeur lui permet de rouler. » Ajoutez-y qu'il sait si mal mettre ses bretelles que son pantalon retombe sur ses pieds en catastrophe, et vous aurez le parfait portrait de Fratellini (celui qui faisait de la barre fixe et qui jouait de la guitare). Il ressemble à un dieu par la trompe (très exactement à Siva), par l'œil au général de Gaulle, et par les bas à la folle de Chaillot. Par l'ensemble à Michel Simon : par la carrure, l'énigme, l'étrangeté, et je ne sais quelle force placide.

L'éléphant est mythologique. L'homme est plein d'éléphant. L'éléphant habite l'homme. Il a hanté tous les dessinateurs, tous les écrivains, tous les peintres. Certains, comme l'auteur de Babar ont bâti sur lui tout leur monde, toute leur carrière. (...)

L'éléphant date de la plus haute antiquité. Du moins sous forme de mammoth. Il pataugeait alors dans les glaciers d'Auvergne. Ou de Sibérie, pareil à un prophète biblique. On a retrouvé en Sibérie des œufs de mammoth fossilisés par des orages suivis de grands clairs de lune qui amenaient des abaissements de température affreux. De grands clairs de lune préhistoriques. D'une action chimique compliquée. Depuis, le mammoth a perdu ses poils. Il vit tout nu dans les forêts équatoriales, ou à Paris (au zoo de Vincennes, et dans le Ve arrondissement). Il est indispensable à l'homme physiquement, moralement et de toutes les façons. Comment vivrait sans lui l'éléphantologiste ? et le marchand de bagues porte-bonheur, qui sont faites en poils d'éléphant ? Comment l'homme saurait-il, sans lui, qu'il n'a pas de trompe ? (Et, sans le chameau, qu'il n'a pas de bosses ?) Telle est l'utilité des monstres. Ils indiquent à l'homme ses limites, ils lui permettent de se définir, de connaître son contour et son ombre chinoise. Sans eux l'homme serait flou : une vapeur, une fumée, un gaz toxique. C'est grâce à l'éléphant que l'homme a figure humaine.

L'éléphant se compose en gros d'une trompe, qui lui sert à se doucher, d'ivoire, dont on fait des statuettes, et de quatre pieds, dont on tire des porte-parapluie. Dieu l'a fait gris, dit Bernardin de Saint-Pierre, pour qu'on ne le confonde pas avec la fraise des bois. (...)

Et c'est ainsi qu'Allah est grand. »

Alexandre Vialatte, *Paradoxe de l'éléphant*
Chronique n°672, La Montagne – 29 mars 1966



Les loups (d'Henri Pourrat)

« On ne parle pas assez du loup. Rien n'est plus passionnant que le loup. Le loup est parfaitement hirsute. Le loup est important. La zoologie le réclame, l'hiver le veut, le frisson le suppose. C'est une des grandes nécessités de l'histoire, du folklore et de l'esprit humain. Que d'exploitations agricoles, gérée d'ailleurs avec un zèle heureux par des pères de famille modeste, ne seraient sans lui que des lieux-dits ! Un loup mangeant méthodiquement un sous-préfet en uniforme, ou avalant à la sauvette un petit fonctionnaire rural, dans un site nettement bocager, coupé de ruisseaux et d'ombrages, est une des choses les plus décoratives qu'un graveur puisse imaginer. Surtout quand il les mange en large. Il ne reste bientôt plus sur la neige qu'une casquette de cantonnier, une épée d'académicien.

« Quand le gendarme arrive, dit un devoir d'écolier, le loup s'en va en laissant par terre les habits et les os qui restent, mais il en garde un dans la bouche ; il le finit dans sa petite maisonnette. » Telle est la vie ardente du loup.

Du moins dans la littérature. (...)

En face de ces réalités, le loup des légendes représente une réaction inévitable du bon sens, une exigence du paysage, un postulat de la sensibilité. Le loup peut très bien se passer des hommes, l'homme ne peut pas se passer du loup. Où serait le plaisir ? (...)

On voit par là combien les hommes ont cherché à orner et enrichir le loup. C'est parce qu'ils l'ont inventé pour se faire peur, afin d'en être plus rassurés. Aussi veulent-ils des loups vraiment hirsutes pour avoir de grandes émotions qui accroissent ensuite leur sensation de confort, le bonheur étant surtout fait de la fin des petites inquiétudes. Et c'est pourquoi le loup contribue par sa férocité touchante au bonheur de l'humanité.

Tout le monde n'a pas le vrai sens du loup. Henri Pourrat l'avait au plus haut point. C'est ce qui rend ses contes excellents. On y frémit et on s'y rassure. (...) On voit dans quelle ambiance sut travailler Pourrat. Car il avait compris que les hommes ont besoin de loup... »

Alexandre Vialatte, *Chronique du Spectacle du monde*
(*Dernières nouvelles de l'homme*, Julliard 1978)



Chronique des choses plus grandes que l'homme

« La gravité est le plaisir des sots. » Il ne faut jamais se prendre au sérieux. En revanche il faut prendre au sérieux ce qu'on dit, ce qu'on fait, ce qui compte vraiment, ce qui est plus grand que l'homme. L'autobus par exemple (il en contient bien cent ; sans compter les places de plate-forme ; et le coin où il y a la petite fille qu'on ne voit pas parce qu'elle est dans l'ombre d'un ventre ; ou le nain qui est sous le sac du boy-scout) ; bref, l'autobus est nettement plus grand que l'homme.

Aussi l'homme lui doit-il une sorte de respect : le respect de ce qui est petit pour ce qui est très grand. Il doit l'honorer au passage. C'est d'ailleurs bien ce qu'il fait, groupé sous le lampadaire du AR ou du 46, un peu soucieux, le sourcil froncé, un peu sévère, tantôt sur un pied, tantôt sur l'autre, comme s'il avait besoin de faire pipi, tantôt tourné, comme vers l'espoir, du côté d'où doit venir le bus, tantôt, découragé, du côté d'où ne vient rien, avec un air de lassitude ou même d'indifférence, et parfois de défi, parfois même de désinvolture, comme ça lui était bien égal ; n'en croyez rien, c'est pour se donner des airs ; surprenez-le deux secondes après, le dos voûté, la tête basse, la serviette sous le bras droit, le genou mou, soupirant de lassitude ; on sent bien qu'il se sent peu de chose en face du bus.

Disons franchement qu'il ne se sent rien. (...)

Ainsi l'homme devant l'autobus. À moins d'être prioritaire. Parce qu'alors il se prépare déjà, il se hérissé, il mobilise son agressivité. Surtout si sa priorité n'est pas réellement justifiée (ce sont les seules qui fassent vraiment plaisir). (...)

Et c'est ainsi qu'Allah est grand. »

Alexandre Vialatte, *Chronique des choses plus grandes que l'homme*
Chronique n° 423, La Montagne - 11 avril 1961



L'oiseau de Juin ou la chaisière des ténèbres

« C'est en juin que naît l'été sur la campagne verte accablée de silence et de lumière. Le soleil entre dans le Cancer. Le facteur boit. Le gendarme transpire. C'est l'été, ainsi dénommé à cause de son ardente chaleur. (...)

(...) La chaisière de jardin sautille autour du kiosque, parmi les chaises, au milieu du public.

Tout au contraire, la chaisière à tête grise, comme le spéléologue, recherche la fraîcheur. Elle se plaît sous les voûtes gothiques, dans les ténèbres des chapelles. Elle aime la lueur pâle des cierges et l'or éteint des Chemins de Croix, quand la voix de l'harmonium s'élève pour soutenir un cantique hésitant. Elle sort alors d'on ne sait quelle nuit ecclésiastique où elle se confond avec l'ombre. Son œil est rond, sa patte griffue et sa pantoufle charentaise, sa parole chuchotante et son air offusqué. Rien n'est plus sévère et plus sombre que la chaisière de cathédrale. Ses yeux sont noirs comme ses pantoufles et son fichu. Sa tête est jaune, un peu ligneuse comme un œuf à repriser les bas. Elle glisse sans bruit. Ses yeux convoitent comme ceux de la pie l'éclat des piécettes en métal, elle les ramasse et les met dans son nid. Elle refuse les boutons de culotte. Elle foudroie du regard les tricheurs. Elle remplit la grande poche de son tablier noir et disparaît d'un pas feutré dans les ténèbres latérales où elle s'évanouit comme une apparition.

Son nid s'accroche aux contreforts de l'église. On l'y voit par une vitre glauque qui lui fait un profil verdâtre sous une espèce de turban noir, un véritable profil de veuve (c'est la « Veuve à turban » de Buffon). Nulle n'est plus veuve que la chaisière. Inclivée sur son petit fourneau, elle y tourmente un oignon dans de l'eau tiède.

La chaisière de jardin, moins noire, a le pas beaucoup plus trotinant. Elle s'affaire sous les marronniers comme une souris dans une armoire. Son apparition dans les squares annonce l'été aux enfants des villes. Ce qui a donné naissance au proverbe : « La chaisière ne fait pas le printemps. »

Qui n'a souhaité voir la chaisière s'envoler au sommet de l'église pour saluer le lever du soleil ? »

Alexandre Vialatte, *Chronique des Arts Ménagers*
(parue avec onze autres chroniques de janvier 1968 à janvier 1969)
Réunies dans le recueil *L'oiseau du mois*, Le Dilettante, 1995



Où va l'homme ? Chronique bien utile de la nécessité des bancs

« Il faut faire le point de temps en temps.

Où va l'homme ? De plus en plus loin.

Mais il n'y va pas d'un seul coup. Il y va parfois même à regret. Disons qu'il y va par paliers, et de temps à autre par saccades. Avec des pauses, des reculs, des regrets, et des temps morts. Il prend le loisir d'examiner ; surtout dans le Sud, où la température s'y prête. C'est là qu'est née la civilisation. Et on se demande d'ailleurs ce que peut bien faire l'homme loin de ces mers tièdes où le marbre chaud permet de s'asseoir et de réfléchir.

Son souci essentiel, dans ces climats parfaits qui sont à sa température, est de prolonger la conversation. Le décor s'ordonne autour de lui magnifiquement, sur plusieurs plans, comme au théâtre. (...) Si bien qu'on a comme un tableau à quatre étages qui montre tout ce que l'homme peut faire : régner, vaguer, jouer aux boules, et aussi partir pour la Corse. C'est un panorama de toutes ces activités. Et les hommes qui ne font rien de tout cela s'installent paisiblement au milieu de toutes ces choses et prolongent la conversation. (...)

L'homme, ici, va lentement. Où va-t-il ? on ne sait pas. De toute façon il y va lentement, comme les gens qui veulent aller loin ou ceux qui ont beaucoup de choses à faire : le paysan et le colporteur. (...) Une fois pourtant je l'ai vu arriver à fin de course. J'ai compris ce que fait l'homme qui marche : il va s'asseoir, il a trouvé un banc.

Aussi apprécie-t-il beaucoup l'homme qui se dérange. Il célèbre ses frénésies. Il lui dresse des statues. Il les orne de fleurs, de sabres, de palmiers, d'inscriptions et d'ancres marines pour glorifier ses déplacements. Quand il meurt à la guerre, il lui élève dans le roc ou au bord de la mer, de grandioses monuments qui commémorent son geste. Il y prodigue le marbre et les vastes espaces, les promenoirs, les dalles blanches et les cyprès pointus.

C'est parce qu'il sait que toute majesté, tout luxe est dans l'horizontale, dans le recul et dans l'espace vide. Peut-être est-ce la leçon de la mer. Les architectes d'autrefois le savaient très bien : il n'y a qu'à voir Versailles ou l'École militaire. (...)

Où va l'homme ? Il va sur un banc. (...)

Et c'est ainsi qu'Allah est grand. »

Alexandre Vialatte,

Où va l'homme ? Chronique bien utile de la nécessité des bancs
Chronique n°567, La Montagne – 14 janvier 1964



Chronique des plaines et de leur horizontalité

« Ayant chanté les océans, la viande de cheval et les larges trottoirs des avenues fréquentées, et décidé à ne plus chanter que les choses les plus vastes du monde, je chanterai aujourd'hui les plaines et leur horizontalité.

Les plaines remontent à la plus haute antiquité. Les principales sont la Hollande, la plaine Monceau et le désert égyptien. Elles sont nées de l'absence de montagnes et se distinguent, suivant les spécialistes, par leur horizontalité. Aussi la vue y porte-t-elle très loin, jusqu'à l'endroit où l'horizon n'a plus de couleur, où se confondent le ciel et la terre. (...)

La Hollande est parmi les plaines les plus célèbres. Elle se situe dix mètres au-dessous du niveau de la mer, si bien que les épaves qui, partout, viennent d'en bas à la marée haute, tombent ici sur la plage de dix mètres de haut, menaçant la vie des promeneurs. (...)

Le désert d'Égypte est traversé par des gerboises. Les autos les écrasent la nuit. Les bateaux qui vont sur le Nil, par un simple effet de perspective, ont l'air de marcher sur le sable, à l'horizon, comme des canards. (...)

On attendait mieux de la steppe russe. Malheureusement on ne peut jamais la voir. L'été elle est cachée par une poussière épaisse qui forme des nuages opaques, l'hiver par des tempêtes de neige. Le vent la partage avec le loup. Le voyageur en est réduit pour s'orienter à se guider sur le cri des fauves. Quand les loups attaquent le traîneau, il faut recommander son âme à Dieu, fouetter les chevaux vigoureusement et jeter le cocher en bas de son siège. Plus il est gras, plus on a de chances d'en réchapper.

On voit par là combien les plaines du globe sont diverses et passionnantes et contribuent par leurs caractères aux majestés de la Géographie. Les plaines du globe sont tellement vastes que, si on les mettait bout à bout, et s'il n'y avait pas les montagnes, elles couvriraient toutes les terres émergées. (...)

Que serait la Suisse sans la montagne ? Une plaine aride. Qui pourrait y faire du rocher ? Que serait la Hollande sans ses plaines ? Un affreux massif montagneux. À quoi pourraient servir ses digues ? Qui s'y consacrerait à lutter contre l'eau ?

Mais la nature a tout prévu : elle fit la Hollande plate et la Suisse montagneuse. Elle créa le 14 Juillet qui permet de fêter tous les ans le jour de la fête nationale.

Et c'est ainsi qu'Allah est grand. »

Alexandre Vialatte, *Chronique des plaines et de leur horizontalité*,
Chronique n° 775, La Montagne - 14 juillet 1968



Conseils du Mois

« Chacun sait combien une grosse tête procure de considération. J'aimerais bien (comme tout le monde) avoir une très grosse tête, et qu'on me regarde dans la rue avec envie. C'est un bonheur qui a failli m'arriver. En me trompant de chapeau au vestiaire. À la piscine, naturellement. J'ai pris celui d'un homme remarquable. Il est plus grand que le mien et il me va mieux quand même. C'est une chose extrêmement flatteuse. Hélas ! il a bien fallu le rendre. (Mais je ferai mieux la prochaine fois.)

(...) Je resonge souvent à cet homme *dont le tour de tête est plus exact que le mien*. Tels sont les plaisirs du mois d'août, l'un des mois les plus nécessaires à la géoponie française (géoponie est dans le dictionnaire, vous n'avez qu'à le chercher vous-même) parce que sa chaleur étouffante procure au moissonneur les grosses transpirations qui lui sont tellement nécessaires pour éliminer rapidement les immenses quantités de boisson que la température l'oblige à absorber dans cette période de gros travaux. Les Romains le célébraient en faisant mille folies, fêtaient Bacchus et tuaient des chiens pour les punir de n'avoir pas aboyé quand les Gaulois avaient assiégé le Capitole. (...)

On voit par là combien le mois d'août est rempli des progrès de la science et de l'industrie. *Mais le vrai souci, durant cette période difficile, c'est l'engraissement du porc normand*. Ses oreilles lui cachent sa pâtée. Elles sont trop grandes, comme le nez de Cléopâtre. (L'oreille du porc normand et le nez de Cléopâtre sont d'une conséquence infinie.) Où est le plaisir de manger quand on ne voit pas ce qu'on mange ? Le porc normand gémit et pleure, se prend dans ses propres oreilles comme dans des spaghettis ou des lacets de soulier, se nourrit mal et engraisse lentement. (...)

Ces détails aideront l'homme à se conduire au mois d'août. Du moins je l'espère. Ajoutons-y quelques conseils. (...) Faites la sieste. Mangez des prunes. Visitez l'île Saint-Louis. (...) Apprenez le pluriel des noms à trait d'union. (...) Si vous prenez du ventre, rejetez la tête en arrière ; l'équilibre sera rétabli. (...) Le paysage est immense et torride. (...) Le grillon court dans les graviers, les fontaines ont tari, les peupliers scintillent.

Et c'est ainsi qu'Allah est grand. »

Alexandre Vialatte

Chronique n°442, La Montagne - 22 août 1961

Vialatte chroniqueur

Troisième étage - Third floor

« *L'oiseau le plus rare, l'échassier le plus étrange, avec son grand bec d'accipitre, son cou de vautour, ses ailes rognées, son chapeau mou et son porte-documents, c'est peut-être l'homme. Mais mille détails prouvent qu'il existe. Des géographes l'ont trouvé fréquemment au coin du boulevard*

Arago, sur le trottoir de la rue Glacière. Il y attend l'autobus 28.

Il se reconnaît à son parapluie noir, son pardessus de couleur foncée, sa longue patience. On sent bien qu'il regrette ses ailes. »

Alexandre Vialatte, , *Chronique de l'oiseau qui n'existe pas*,
La Montagne - 12 novembre 1963



La leçon de Larbaud

« Larbaud est mort. C'était un grand cru et on ne le remplacera pas ; quand il n'y a plus de chanturgue, on ne peut plus faire de chanturgue. On peut en chercher de vieilles bouteilles, et, comme tous les grands vins, Larbaud vieillira bien. Il a connu profondément toutes les choses dont il a traité. Quand il parle littérature, on l'écoute comme un menuisier qui se met à parler du bois, et il n'y a pas de plus grand plaisir que de parler du bois avec un menuisier. Ou, mieux encore, du vin avec un vigneron ; car, dans le vin, comme dans les arts, il entre une part de magie. Cette magie de son art, Larbaud la connaissait ; il savait la part du soleil, des rosées, de la pente, du vent, que sais-je ? le rôle de la comète dans l'élaboration d'un texte ; il était comme le vigneron qui nomme le goût des sept éthers que le bordeaux exhale sur une langue avertie.

Parce qu'il faisait lui-même œuvre de créateur. Et créateur de quelles créatures ! *Fermina Marquez ; Barnabooth ; Beauté, mon beau souci ; Amants, heureux amants ; Enfantines* ; autant de perfections ; autant de chefs-d'œuvre en bois blond, en bois de rose, en bois d'ébène. Fermina c'était l'acajou. En même temps son savoir et son esprit critique draguaient le présent, le passé, l'avenir même (c'est là le grand signe) des pays les plus différents. Il connaissait tout de première main. Il parlait une douzaine de langues. Il avait voyagé partout. Il comprenait, devinait et expliquait. Il sentait et il pressentait. Il a trouvé, prophétisé, traduit et présenté Butler, Joyce, Whitman. Il a été avec Apollinaire, avec Morand, à l'origine d'une nouvelle façon de sentir l'étranger, d'un nouveau cosmopolitisme, d'une nouvelle poésie, d'un nouveau style de l'exotisme, d'une nouvelle manière d'en enrichir l'esprit. Il est au seuil d'une ère nouvelle avec Morand, Giraudoux et Claudel, comme un habitant du lendemain. En même temps, quel continuateur ! quelle tradition ! quel classicisme ! On ne saurait être à la fois plus nuancé et plus solide. Larbaud, c'est la grand race des grands civilisés. (...)

Larbaud nous dit, et il nous prouve, une fois de plus, que la notion de désintéressement est à la base de toute culture et de toute civilisation. Nous n'avons besoin que de l'« inutile ». (...)

« *C'est se conduire en rékéké*, dit un proverbe congolais, *que d'étouffer le roukoulou dans sa coquille.* »

Voilà qui exprime nettement la chose.

Et c'est ainsi qu'Allah est grand. »

Alexandre Vialatte

Chronique n° 212, La Montagne - 12 février 1957



Chronique des collections et des collectionneurs

« L'homme sage doit conserver un vice pour ses vieux jours. Il en mène une vie plus ardente. Beaucoup de vieilles dames se passionnent pour le jeu. Elles ont de grands nez crochus, les joues creuses, les bras maigres, les doigts griffus et des toilettes extravagantes. Des bijoux, de la poudre de riz et un maquillage excessif. Déconseillons cette aventure. Elles finissent en folles de Chaillot.

L'avarice est beaucoup plus sage. Elle n'absorbe pas moins que le jeu, elle dévore son homme tout autant. Elle lui impose un régime très sobre qui le fait vivre jusqu'à cent ans. Elle multiplie son ingéniosité, elle aiguise son intelligence. Elle l'enrichit considérablement. Elle le rend cher longtemps à ses neveux, à ses nièces, à tous ses futurs héritiers. Elle lui impose des rites qui l'occupent, des privations qui le fanatisent, des férociétés passionnantes qui l'entretiennent dans l'allégresse. Elle le rend vif, mordant, coriace, impressionnant et même typique. Elle tire de lui le plus vrai et le plus sec de lui-même. Elle confère à sa silhouette un caractère extrêmement accusé : les grands avares ont la tête de Voltaire sur un corps de lapin écorché. Rien n'est plus beau que de les voir dans leur cave compter des sous à la lueur d'une chandelle entre un nid de chauves-souris et une toile d'araignée. L'avarice est un sport total. On ne saurait trop conseiller l'avarice. Elle n'est d'ailleurs qu'un des aspects d'une passion bien plus générale : la passion du collectionneur.

La passion du collectionneur dépasse toutes les autres en violence. Les spécialistes assurent qu'un homme, sous son empire, peut tuer pour une assiette à fleurs dont un profane ne donnerait pas deux sous ou pour un timbre de trois centimes. De couleur jaune. Représentant une tête de bœuf. Ou même de lapin domestique. Il paraît qu'il est effrayant d'assister aux fureurs d'un vrai collectionneur. Sa patience attend des années. Sa colère est brutale, ses effets meurtriers. On a vu des collectionneurs empoisonner à l'arsenic toute une famille de personnes respectables, amies des lois et très utiles à la société, pour un sous-bock ou un piège à puces qui manquaient à leur collection. (...)

Et c'est ainsi qu'Allah est grand. »

Alexandre Vialatte

Chronique n°721, La Montagne - 16 avril 1967



La pipe et l'oiseau de Mac Orlan

« Pierre Mac Orlan aura quatre-vingts ans le 26 février. Aussi ses amis s'apprêtent-ils à se réunir autour de lui pour lui offrir un oiseau mécanique et une pipe d'une grande beauté. Ils ont raison. Ils ne peuvent en effet lui offrir un cigare mécanique et un poisson d'une grande élégance : le cigare est éphémère et le poisson ne vole pas. (...) »

Pierre Mac Orlan est né le même jour que Victor Hugo. Dans le signe des Poissons (...). Les astrologues assurent que les Poissons ont les pieds larges et fragiles, qu'ils se passionnent pour les boissons et les chaussures, le gaz, le tabac, les substances « rares et particulières », qu'ils sont paresseux et gourmands, et qu'ils « ne comprennent pas le Taureau ». Disons la vérité : Mac Orlan aime le bœuf, qui est un taureau célibataire ; il adore même le gigot de mouton ; il a souvent usé du feu de camp, mais se sert du gaz comme tout le monde ; il fume du tabac (que fumerait-il ?) et ne refuse pas la boisson ; il a du goût pour les chaussures (...). Quant à la mer, aux ports, aux constructions navales, il les adore : une vignette gravée sur son papier à lettre l'a longtemps représenté en costume de pirate, descendant sur une baleinière les rapides du Grand Morin.

(...) Et c'est ainsi que Pierre Mac Orlan s'explique tout entier par l'astrologie. Sauf le génie.

Et là, je voudrais avoir le temps. Car il a un génie charmant, d'une singularité parfaite, qui demanderait mille commentaires accompagnés de l'accordéon, du vent de la mer, du vent de la Butte et du ronron de l'eau qui bout pour le thé au centre des veillées nordiques. Il n'a rien peint, il a tout inventé. Il s'est inventé mille patries, aussi fausses les unes que les autres, aussi vraies, aussi désirables, aussi belles à feuilleter que des albums en couleur. (...) Il a tout mis dans sa soupière, et rien n'en sort qui n'ait le goût de sa soupe chinoise, de ses herbes à lui et de ses aromates : la brume anglaise, l'adjectif introuvable, l'objectivité déroutante, quelques noms propres tirés de la guerre, le parti pris du décoratif, mille tics contagieux dont on ne se défait plus. Il établit une connivence. On sort de chez lui comme de chez l'épicier chinois, imprégné de l'odeur de sa boutique.

Mais je dirai quelque jour tout ce qu'on peut y trouver, car j'y ai couru comme un chat dans les combles, dans les tiroirs entre les sacs et dans la cave, toujours ravi ; et grisé par l'odeur.

Il a salué mes premiers pas dans la carrière. Je lui ai dédié mon plus gros roman. Puisse l'amitié, dans mon grand âge, m'offrir à moi aussi une pipe et un oiseau.

Rien n'est plus nécessaire à l'homme.

Et c'est ainsi qu'Allah est grand. »

Alexandre Vialatte

Chronique n° 467, La Montagne - 13 février 1962



Célébration annuelle de l'Almanach Vermot

« Le Chinois lettré ne saurait terminer un poème sans avoir parlé d'un oiseau, le Français ne peut commencer l'année sans chanter l'almanach Vermot. Son titre est en spirale, son plumage vermillon, sa vente est assurée d'avance. Il fait partie de la civilisation française, sa possession classe un foyer. C'est le seul ouvrage qui contienne à la fois le portrait de nos sept cents représentants, tous ces Lebrun, Leblond, Leroux, qu'il révèle d'un seul coup à l'opinion publique, avec la photo de sainte Ursule, la vraie façon d'enlever les taches de rouille, le secret du soleil levant, et même celui de la pierre de Lune qui est propre à raffermir les seins. Trempée dans le « bain floral », elle opère des merveilles. On la demande de Madagascar. Les postières d'Indre-et-Loire en proclament les mérites. Un brigadier de gendarmerie en exige deux douzaines à Salis-d'Entremont.

Qui connaîtrait, sans l'almanach Vermot, la vraie vitesse de la morue ? La vraie recette du gâteau sans lait, sans œuf, sans beurre, sans sucre et sans farine ? Sans compter le « capteur-émetteur de force cosmo-magnétique » qu'un spécialiste brabançon envoie « contre six timbres-poste », méthode et emballage compris, pour assurer la chance au jeu, les « retours d'affection » et le « succès en toute chose », grâce à « sept réglages différents » ?

L'almanach de M. Vermot est le pilier de la culture, l'ami du laboureur, le conseiller du père de famille et le réservoir du bel-esprit. Le vrai conservatoire de la plaisanterie saine. Le silo profond des farces et attrapes. L'encyclopédie du savoir. La science en sort en poussière fine. Il badine, il instruit, il orme la mémoire. « *Castigat ridendo mores.* »

Préparé dix ans à l'avance par une équipe de spécialistes, il épouse à petits pas les progrès de l'industrie. Audacieux sans témérité, il utilise déjà le procédé de Daguerre, il connaît tout de la bicyclette, il va bientôt découvrir l'aviation.

(...) L'almanach Vermot, dont le pouvoir fascinant résiste à l'analyse avec le *Palais des Merveilles* du facteur Ferdinand Cheval, est un phare sur une citadelle, dernier bastion de l'esprit français. L'événement passe, il reste là, éclairant la nuit de son œil rouge. Les guerres déferlent, il leur survit. C'est un tout, c'est un bloc, un roc inébranlable, c'est une des statues de l'île de Pâques. Non sans roulettes imperceptibles. Un délire en ciment armé qui avance en jaquette noire à la tête du progrès sur un tricycle à rétropédalage.

Grâce à lui la France continue, nous savons faire des montgolfières, passer le bol à l'eau froide avant de fouetter le blanc d'œuf, injecter de l'eau dans les citrouilles avec la seringue hypodermique, et capturer les vers de terre de Sumatra. Nous savons vivre.

Et c'est ainsi qu'Allah est grand. »

Alexandre Vialatte

Chronique n° 662, La Montagne - 18 janvier 1966



Chronique des enfants du mois d'avril

« Les enfants qui naissent en avril voient généralement le jour, disent les astrologues, sur de hauts plateaux pluvieux et froids où les routes sont extrêmement rares et la population dispersée. (À peine voit-on parfois passer au crépuscule, détachés en ombre chinoise, le lieutenant de gendarmerie ou quelque long abbé sur un vélo de jeune fille, qui se battent contre la pluie).

On les envoie faire leurs études dans de noirs collèges de montagnes où ils font des collections de timbres et s'intéressent parfois à la géographie. Aux vacances, ils attrapent des truites dans les ruisseaux et des vipères qu'ils mettent dans des tubes de métal et gardent longtemps dans leur poche.

Dans leur âge mûr, ils vendent aux cirques et aux zoos toute sorte de serpents et de singes qu'ils vont capturer en Afrique, en Amérique et en Asie. Ils savent guérir les éléphants et soigner les alligators, et faire entrer dans un « sabot » un lion ou un tigre royal. Il n'est pas rare qu'ils se voient obligés de traverser un fleuve tropical plein de caïmans et d'hippopotames pour échapper à une armée de cynocéphales dont ils ont capturé les enfants dans leurs rets. Ils courent alors très rapidement en retenant leur chapeau de la main droite et se jettent dans l'eau jaune en faisant beaucoup de bruit. Ils tapent dessus avec le plat de la main.

On voit par là combien ces métiers sont dangereux. C'est parce que les enfants d'avril sont nés dans le signe du Bélier qui expose les hommes à beaucoup d'accidents. Ils ont à redouter, en effet, l'homme, le chien de garde et les moustiques. Le zèbre leur mord le mollet droit, la girafe leur donne des coups de pied. Toujours au même endroit. Si bien que la jambe s'infecte. Il faut l'amputer à Marseille. Mais on hésite longtemps. C'est pourquoi l'homme d'avril reste des mois à l'hôpital où il mène une vie monotone ; il va s'asseoir sur un banc vert à côté d'un petit palmier chauve, il lit le journal, il chasse les mouches, il écrit parfois à sa belle-sœur. Finalement, on lui coupe la jambe. (...)

Ainsi finissent les enfants du mois d'avril. Ainsi parlent les astrologues ; et on se demande où ils prennent toutes ces choses. Mais tout est inscrit dans les astres. Et c'est ainsi qu'Allah est grand. »

Alexandre Vialatte
Chronique n° 719, La Montagne - 2 avril 1967



La lune et les étoiles (Chronique des grands micmacs)

« Cette chronique ayant pour but de chanter les plus vastes choses, je dirai aujourd'hui la Lune et les étoiles.

La Lune remonte à la plus haute antiquité. Elle change de forme tous les jours. De couleur aussi. Elle est tantôt rouge, tantôt verdâtre, tantôt énorme et orangée. Parfois elle a l'air d'un coquillage. Un coquillage nacré, tout usé sur les bords. (...) La Lune a beaucoup plus d'importance que le Soleil qui n'éclaire les hommes que le jour. Elle les éclaire la nuit, ce qui est beaucoup plus utile. C'est grâce à elle qu'on peut retrouver au fond des bois les épingles-trombones et les pièces de 10 francs qu'on perd dans les forêts profondes. Et aussi les pièces de vingt francs. Et les épingles de nourrice. Que ferait l'homme sans la Lune ? Il chercherait son chemin et la mer n'aurait plus de marée. Il ne pourrait plus pêcher les moules à marée basse. Il n'y aurait plus d'assassins de la pleine lune. Une bonne moitié des poèmes élégiaques disparaîtrait de la littérature, et le tiers des proverbes bantous. Ce serait une grande désolation. L'ivrogne ne saurait plus comment rentrer chez lui. Le chien n'aboierait plus à la lune.

C'est à Meudon qu'on la voit le mieux. Les meilleures cartes de la Lune ont été dressées à Meudon. Peut-être à Meudon a-t-on des greniers plus élevés, qui rapprochent les observateurs, peut-être l'air est-il plus pur, peut-être aussi les astronomes ont-ils plus de chaises ou plus de jardins pour y monter sur des chaises de jardin ? Peut-être aussi y a-t-il plus de vocations ? Certaines provinces font des marins, d'autres des mineurs, d'autres des horlogers. Meudon fait des regardeurs de Lune.

(...) Que ferait l'homme s'il n'y avait pas de lune ? Il la chercherait vainement au ciel. (...)

Il lui resterait les étoiles. Qui sont également importantes et remontent à la plus haute antiquité. Elles ont les plus beaux noms du monde, tels que le Bouclier d'Orion, la Chevelure de Bérénice, la Baleine, le Chien, le Cocher ou l'Atelier du Typographe, et obéissent à des mouvements très compliqués. (...) C'est un micmac inimaginable qui dépasse l'entendement humain. On se demande comment les astronomes s'y retrouvent.

Et c'est ainsi qu'Allah est grand. »

Alexandre Vialatte
Chronique n°780, La Montagne - 22 septembre 1968



Chronique du dernier ronchonnement

« Ma dernière chronique ronchonait. Elle s'était vouée aux ronchonnements. Malheureusement ces ronchonnements se sont trouvés interrompus par le plaisir d'annoncer que Jean Anglade vient d'avoir le prix des Libraires, car Jean Anglade a un immense talent. Il m'en est resté dans le gosier les ronchonnements qui n'étaient pas sortis. Et aussi dans les fosses nasales. Le ronchonnement parle du nez, le ronchonnement est rhino-pharyngien (il n'y a qu'à voir le canard Donald).

Bon. Mouchons-nous. C'était à cause de la grammaire. Qui est la mère de la civilisation. Ou tout au moins sa fille aînée. Ou alors sa cousine à la mode de Bretagne. Et je ne dis pas que ce soit passionnant, mais enfin c'est une cause très juste qu'on n'a pas le droit d'abandonner. La Grammaire est une belle personne, un peu sèche, un peu tatillonne, autoritaire, et chichiteuse, un peu osseuse, un peu chameau, mais enfin, pour un jeune homme pauvre et qui n'a pas trop d'ambition, c'est un parti qui mérite un coup d'œil. Il y a trois sortes de femmes, disait Apollinaire : les em...bêtantes, les embêteuses et les embêteuses ; la Grammaire est une embêteuse. Elle distille l'ennui distingué. Après tout elle a le profil grec, et des endroits moins secs que d'autres ; ceux qui la connaissent bien disent que c'est une fausse maigre. Bref, il y aurait plaisir à rompre en son honneur quelques lances dans les tournois. Tout au moins si on ne savait pas les graves dangers de l'équitation. Surtout avec des chevaux de tournoi, qui se prendraient les pieds dans leurs jupons tant ils sont couverts de dentelles, de volants et de colifichets. La Grammaire veut quelques égards et même un peu d'hypocrisie.

Or que vois-je ? Dans un grand journal, le grammairien officiel, en pleine leçon de grammaire, écrit « préférer boire *que* préférer dormir »¹ et considère comme un conseil bizarre de consulter l'un des ouvrages qui sont l'ABC du métier. Il n'en avait jamais entendu le nom. C'est pourtant lui qui est le professeur de grammaire d'un de nos journaux les plus sérieux.

Mais il y a pire. Me flétrissant moi-même, je disais ici il y a quinze jours que jusqu'à l'âge que j'ai aujourd'hui, et qui est tout de même d'un an plus vieux que celui de l'année dernière, je n'avais pas su que le mot *ébène* est féminin. Dans la même phrase je le faisais masculin. Je ne l'ai pas vu, l'imprimeur ne l'a pas vu, le correcteur ne l'a pas vu, le rédacteur en chef ne l'a pas vu, aucun lecteur ne s'en est aperçu. J'en suis ravi mais j'en ai honte.

C'est ce qui prouve bien ce que j'affirmais alors. Premièrement, que l'homme se moque du prix auquel on peut le taxer. Deuxièmement, qu'on ne saurait jamais corriger une faute de français sans en faire une ou deux soi-même.

Ce qui me permet d'avoir raison lorsque j'ai tort. Et m'autorise à avoir tort quand j'ai raison. On voit par là combien l'homme n'est que poussière. (...)

Et c'est ainsi qu'Allah est grand. »

Alexandre Vialatte
chronique n° 471, La Montagne - 13 mars 1962



Chronique bien utile de l'orthographe et même du 14 juillet

« Le ciel est gris ; l'été va et vient ; les jours sont mous, espérons dans le 14-Juillet. J'aimerais pourtant faire remarquer, en attendant, qu'il ne faut pas d'h à Natalie. Je l'avais déjà dit cent fois, j'avais même menacé de ne plus le répéter. Autant en importe l'insouciance. Personne n'a voulu en tenir compte. Les journaux, les livres, tout le monde continue à écrire Nathalie (je dis bien Nathalie : t, h) avec une espèce d'impudeur que je finis par trouver blessante. Sauf le *Larousse*. M. Larousse, tout de même, n'ose pas. Mais les autres !... Et pourquoi ? Par analogie ? Parce qu'il faut un h à naphthaline ! Aucun rapport. À Athalie ? C'est du délire : Athalie était une vieille dame qui faisait massacrer ses petits-fils, et Natalie était une sainte, la femme d'un saint (de saint Adrien), morte à Byzance ; ou alors la reine de Serbie, la femme du prince Milan et la mère d'Alexandre, la fille du colonel Kechko, qui était un Russe, et de la princesse Pulchérie, qui était roumaine ; et elle finit sa vie, séparée de son mari, en s'occupant de cent œuvres charitables et non de massacrer ses petits-fils. Ce qui fait d'elle à peu près le contraire de l'abominable Athalie. Et ni en grec, ni en roumain, ni en russe, ni en rien du tout, Natalie ne s'écrit avec h. Natalie vient de natalis, de la même racine que « natal », « natif », « Noël », « Nativité ». On n'écrit pas : « Je suis nathif de Dijon », avec un h, surtout si on est né à Rome ; ou même à Naples. C'est le bon sens même. Mais comment le faire comprendre à des gens qui ne veulent pas ? Ils le font certainement exprès. S'ils continuent j'écrirai *ébhéniste* ; avec un h ; mais personne ne le remarquera.

Tant pis. Souffrons. Il n'en est pas moins vrai que si on écrivait Natalie comme il faut, on en aurait la conscience plus paisible, du moins du côté de l'orthographe, pour aller faire du sabot-flotteur. (...)

Et c'est ainsi qu'Allah est grand. »

Alexandre Vialatte
Chronique n°588, La Montagne - 14 juillet 1964

1. On dit « aimer mieux...que... », on dit « préférer...à... ». Je suppose que mes lecteurs le savent. De toute façon ils l'apprendraient s'ils faisaient métier de l'enseigner.



Le « Questionnaire Marcel Proust »

« Voici l'automne, le plus beau depuis cent ans, du moins c'est ce que disent les journaux. Le soleil brille, la santé prospère, les pharmaciens sont malheureux. Ils attendent sur le pas de leur porte quelque accident d'automobile qui les dédommagera un peu.

Les enfants jouent au Luxembourg. Autrefois ils jouaient aussi dans une allée des Champs-Élysées, le long de l'Alcazar peint en vert. On y tournait sur les chevaux de bois et on y achetait des ballons rouges. Marcel Proust n'était pas le dernier. Destiné à devenir, comme son nom l'indiquait, le plus grand romancier du siècle, ses parents ne le laissent jouer qu'avec la fille du président de la République (ou tout au moins du futur président), la petite Antoinette Félix-Faure. Les grandes personnes s'amusaient alors dans les salons à faire répondre par leurs invités à tout un questionnaire inscrit dans un album. C'était une mode qui venait de Londres. Marcel Proust avait alors quatorze ans. Antoinette Faure lui fit remplir le questionnaire et on le soumit au même test autour de sa vingtième année. Certaines des réponses diffèrent. André Maurois, dans *À la recherche de Marcel Proust*, les cita les unes et les autres, d'après le texte original. Proust y disait que pour lui le comble de la misère était d'« être séparé de sa maman » ; que les fautes pour lesquelles il avait le plus d'indulgence étaient « la vie privée des génies » (à quatorze ans !...), et, à vingt, que le fait militaire pour lequel il éprouvait le plus d'admiration était son propre volontariat.

Le texte comportait quelque cinquante questions. (« Quel est pour vous le comble de la misère ? », « Quels sont vos héros préférés ? », « Votre principal défaut ? », « Qui auriez-vous aimé être ? », etc., etc.) que Léonce Peillard a posées dans sa vie à plus de cent écrivains français. Plusieurs se sont excusés : « Strip-tease moral inadmissible », ont-ils dit à l'interviewer, ou « Questionnaire sans intérêt ». Cent autres ont répondu. Il publie leurs réponses.¹

Elles mériteraient d'être étudiées sous bien des angles. Il en est de captieuses. Blondin s'en tire très bien : « Mon principal défaut ? C'est de perdre mes cheveux. Mon rêve de bonheur ? Qu'ils repoussent. Ma devise ? Remettez-nous ça. » Son oiseau préféré, dit-il, serait « l'hirondelle du faubourg » (pour Claudel c'était le perdreau froid). Le héros le plus admirable serait, pour Anglade, le piéton. Voilà des choses compréhensibles. Mais je demande par quelle aberration d'esprit ou pour quelle raison mystérieuse tant d'écrivains voudraient être Pline l'Ancien. Je comprends fort bien Michel Butor. « Que voudriez-vous être ? » lui demande-t-on. « Mieux logé. » C'est le bon sens même. Quant à leur principal défaut, il me semble que trop d'écrivains s'accusent d'être trop bons ou trop francs.

Je les soupçonne de tricher un peu. On n'aime pas dire ses faiblesses sordides ou ridicules. En revanche, je ne vois pas d'orgueil ou de vanité dans le fait que la plupart sont contents d'être eux-mêmes (ou s'en contentent). « Qui auriez-vous aimé être ? – Personne », répondent certains, mais la plupart : « Moi », « mais en mieux », ajoutent beaucoup. « Ce que je suis » tout court, dit Jouhandeau. « Pas un autre », dit Ionesco. De même Léautaud et Lanoux. C'est qu'on est habitué à être soi. On se porte comme un vieux veston. Les plis sont faits. On y est à l'aise. On ne sait même pas qu'on l'a sur le dos. On ne voit pas bien ce qu'on irait faire dans la peau d'un autre. On y perdrait, et c'est mourir, son identité. Mais on ne refuserait pas d'être soi en plus reluisant. (...)

Et c'est ainsi qu'Allah est grand. »

Alexandre Vialatte

Chronique n° 826, La Montagne - 19 octobre 1969

1. Cent écrivains répondent au « Questionnaire de Marcel Proust », préface de Léonce Peillard (aux Éditions Albin Michel).



Paris l'été

« En vingt jours nous perdons Colette et l'Indochine. Si on avait dit à Colette en 1890 que sa mort, pendant quelques jours, tiendrait plus de place dans la presse que la perte de l'Indochine, elle aurait ouvert des yeux ronds. Tels sont pourtant le prestige du style et la lassitude d'une nation. Il faut croire que le style est une bien grande magie.

Le sien était insurpassable. Il lui a permis de faire un sort glorieux à tout ce qui se voit, se sent, se lèche, se hume, se renifle ou se tripote. Elle a les doigts de l'aveugle et le flair du setter. Elle entre de plain-pied dans le mystère animal ; il n'y a eu, parmi tant, qu'un portrait de Landru : celui qu'elle a fait aux assises ; et c'était un portrait d'oiseau.

C'est d'elle que datent les dames mûres, les boules de verre (qui « mouillent la bouche »), le paon, le serpent, les traces du chat, la première ride, l'odeur du chocolat et le parfum de la chair fraîche. C'est d'elle encore que datent sa mère et toutes les fleurs. C'est d'elle ou de Chardin que datent les pêches. Elle a peint le chat, le python et la femme de façon à rester pour toujours notre plus grand animalier. (...)

Et c'est ainsi qu'Allah est grand. »

Alexandre Vialatte

Chronique n° 87, La Montagne - 10 août 1954



Chronique du nécessaire Gibus

« La douleur embellit, paraît-il, l'écrevisse ». C'est du moins un proverbe russe. Est-il exact ? Je ne saurais l'affirmer. Je ne connais en effet que l'écrevisse française, dont l'expression m'a toujours paru très mystérieuse. (...) Si donc elle embellit sous l'effet de la douleur (comme l'homme grandit, selon le poète), ce n'est pas du fait du pathétique de l'expression, qui demeure, jusque dans la mort, assez secrète et énigmatique, mais du fait des splendides couleurs dont elle se vêt dans l'eau bouillante. Elle y entre grise, elle en sort drapée de pourpre. On la prendrait pour le cardinal de Richelieu. Surtout avec son air sévère. À moins qu'elle n'appartienne à l'espèce plutôt rare qui ne rougit pas à la cuisson. (...)

M. Gibus, l'inventeur de son célèbre chapeau, vient de fermer sa porte. (...) L'homme est donc en deuil d'une grande chose. On a vite fait de tomber du gibus dans le melon, et du melon dans le chapeau mou, tant la décadence est rapide. Quand M. Gibus ferme sa porte, l'homme est en deuil d'une civilisation. Le gibus contribuait à la dignité de l'homme, à sa différence essentielle avec le lapin domestique et même le tigre du Bengale ; le gibus faisait de l'homme le roi des mammifères. (...) Depuis qu'on ne met plus le gibus, l'enterrement est moins triste, le mariage se fait moins joyeux ; le fêtard a moins l'air de faire la fête, il tombe moins gaiement dans l'eau sale. Tous les plaisirs sont émoussés. (...)

Le départ de M. Gibus atteint la civilisation d'une façon bien plus générale. La civilisation tient à des choses fragiles. Tout ce qui est extrême particularité la renforce et lui donne du prix. Surtout quand c'est inexplicable. Comme le gibus. Et encore plus quand c'est gênant ou ridicule. Tel est le pouvoir de l'irrationnel. Quand l'homme accepte de se gêner ou de paraître ridicule sans aucune espèce de raison, sa civilisation est forte ; elle a toutes les chances de durer. L'homme a besoin de choses qui durent plus que lui. Des choses magiques comme le gibus. (...)

Rien ne sert la vie si bien que l'absurde.

Et c'est ainsi qu'Allah est grand. »

Alexandre Vialatte,

Chronique n° 457, La Montagne - 5 décembre 1961

Vialatte traducteur

Quatrième étage - Fourth floor

« On songe à Proust, à Pascal et à Joyce ; on pense aussi très souvent à Charlot. Entre tous ces esprits un lien commun : l'humain. C'est l'homme qui bout dans la marmite de Kafka. Il y mijote minutieusement dans le bouillon ténébreux de l'angoisse, mais l'humour fait sauter le couvercle en sifflant et trace dans l'air, en lettres bleues, des formules cabalistiques. »

Alexandre Vialatte, Prière d'insérer pour *Le Procès*, 1933



Pétersbourg

« J'ai été pris de rage en face de Pétersbourg. Je l'ai saisi à bras le corps, je l'ai frappé au bas ventre, et, en employant mille coups illégitimes, je lui ai fait mordre la poussière en 12 jours (447 pages). Il ne reste plus qu'à relire. Morte la bête, mort le venin. »

Lettre d'Alexandre Vialatte à Henri Pourrat, 15 juillet 1932.

C'est avec son humour habituel que Vialatte raconte à son ami Pourrat les difficultés qu'il rencontrait parfois dans son travail. Infatigable, il écrivait ses romans tout en réalisant des traductions allemandes, et poursuivait ses activités de journaliste dans plusieurs journaux. Cela lui assurait les revenus réguliers dont il avait besoin et l'art difficile de la traduction lui permettait de brider sa propre écriture qu'il jugeait parfois trop fantaisiste.

Pétersbourg est une œuvre du romancier polonais yiddish Schalom Asch (1880-1957), qui parut chez Grasset en 1933. La préface de son ami Stefan Zweig est élogieuse : « *Schalom Asch peint – et c'est en cela que consiste, à côté de sa valeur littéraire, la valeur documentaire de son œuvre – l'époque russe de 1910 à 1920, avec une objectivité à laquelle l'écrivain n'atteint ordinairement que dans l'œuvre historique.* » Il ajoute un peu plus loin : « *C'est véritablement Schalom Asch qui le premier installa le yiddish au sein de la littérature universelle.* »

Le livre est le premier tome d'une trilogie, *Pétersbourg, Varsovie et Moscou*, qui conte le destin de deux grandes familles juives dans la Russie tsariste, puis sous la révolution. « *À mon avis la Russie n'est pas un Empire, un État ou une nation, la Russie est plus que cela, elle est quelque chose de plus grand. C'est un concept philosophique, c'est une forme de la vie. On peut être russe, même sans vivre en Russie, même sans l'avoir jamais vue de ses yeux. (...) Être russe signifie : porter en soi la claire conscience qui exige constamment des comptes de nos actions. Cette claire conscience, nulle nation au monde ne la possède sinon nous. Être russe signifie sacrifier constamment son bonheur au bien de ses frères. Être russe, c'est vivre en fièvre perpétuelle.* » Schalom Asch, *Pétersbourg* (Mémoires du livre, 2000, p. 48)

See the quotes above

Letter by Alexandre Vialatte to Henri Pourrat, 15 July 1932.

It's with his usual funny tone that Vialatte talks to his friend Pourrat about the difficulties he often had to face in his work. He would tirelessly write his novels as well as doing translations in German and working as a journalist for various newspapers. This would guarantee he earned sufficient money to live but he also found that doing translations helped him tone down his writing that he judged sometimes too fanciful.

Pétersbourg is a novel by the Yiddish Polish writer Schalom Asch (1880-1957) published by Grasset in 1933. His friend Stefan Zweig wrote very kind words in the preface: « *Schalom Asch peint – et c'est en cela que consiste, à côté de sa valeur littéraire, la valeur documentaire de son œuvre – l'époque russe de 1910 à 1920, avec une objectivité à laquelle l'écrivain n'atteint ordinairement que dans l'œuvre historique.* » And he said a little later : « *C'est véritablement Schalom Asch qui le premier installa le yiddish au sein de la littérature universelle.* »

The book is the first of a trilogy of three tomes, *Pétersbourg, Varsovie and Moscou*, which tells the story of two big Jewish families during tsarist Russia and then during the revolution.

Schalom Asch, *Pétersbourg* (Mémoires du livre, 2000, p. 48)



La Métamorphose

« Un matin, au sortir d'un rêve agité, Grégoire Samsa, s'éveilla transformé dans son lit en une véritable vermine. Il était couché sur le dos, un dos dur comme une cuirasse, et, en levant un peu la tête, il s'aperçut qu'il avait un ventre brun en forme de voûte divisé par des nervures arquées. La couverture, à peine retenue par le sommet de cet édifice, était près de tomber complètement, et les pattes de Grégoire, pitoyablement minces pour son gros corps, papillotaient devant ses yeux. »

Franz Kafka, *La Métamorphose*, traduction d'Alexandre Vialatte, Livre de Poche p. 7.

La Métamorphose, nouvelle écrite en 1912 par Franz Kafka, surprend d'emblée le lecteur.

Comme dans un cauchemar, un jeune homme se réveille transformé en insecte gigantesque, une sorte de cafard ou de cancrelat. Le héros semble accepter sa métamorphose sans s'inquiéter de l'absurde ou du fantastique de sa situation. Mais ce qu'on pourrait presque prendre pour une plaisanterie fait place à une situation de plus en plus angoissante.

Le lecteur peut se sentir dérouter par le ton de cette histoire et plusieurs interprétations ont été proposées pour en éclairer le sens. Kafka glisse des situations au comique grotesque, comme les détails de l'adaptation du jeune homme à son corps d'insecte. Dans des articles regroupés dans « *Mon Kafka* » (Les Belles Lettres, 2010), Vialatte explique la dimension comique de l'écrivain pragois, trop souvent réduit à un auteur bizarre décrivant des situations cauchemardesques. « *Kafka ne pouvait lire ses écrits (peut-être pas tous !) sans rire et faire rire aux larmes.* »

« Un matin, au sortir d'un rêve agité, Grégoire Samsa, s'éveilla transformé dans son lit en une véritable vermine. Il était couché sur le dos, un dos dur comme une cuirasse, et, en levant un peu la tête, il s'aperçut qu'il avait un ventre brun en forme de voûte divisé par des nervures arquées. La couverture, à peine retenue par le sommet de cet édifice, était près de tomber complètement, et les pattes de Grégoire, pitoyablement minces pour son gros corps, papillotaient devant ses yeux. »

Franz Kafka, *La Métamorphose*, translation by Alexandre Vialatte, Livre de Poche p.7.

La Métamorphose, a short story written by Franz Kafka in 1912, instantly surprises the reader. Similarly to a nightmare, a young man wakes up to find himself transformed into a giant insect resembling a cockroach. The hero seems to accept his metamorphosis without worrying about his incredible yet absurd situation. However, what starts off as something that could be misinterpreted as a joke, gradually turns into a more frightening situation.

The reader might feel confused by the tone used to tell this story and different interpretations have been put forward to help the reader grasp the true meaning. Kafka puts side by side comical and grotesque situations, like when he is describing the various details of the young man's body transformation into an insect. In the articles that have been assembled in « *Mon Kafka* » (Les Belles Lettres, 2010), Vialatte gives an explanation about the writer's comical dimension, also saying he is too often described as being a bizarre author who writes about nightmarish situations. « *Kafka ne pouvait lire ses écrits (peut-être pas tous !) sans rire et faire rire aux larmes.* »



Le Château

« La neige tombait. Le facteur ouvrit la porte. Il ressemblait à l'arbre de Noël. C'était le vrai facteur allemand. (...) Sa tête était au-dessus, féroce, majestueuse. Et même joviale. On aurait dit d'un bureau de poste surmonté du portrait de l'Empereur. Il ressemblait à Bismarck, il riait comme un ogre, il avait l'air d'avoir fondé lui-même l'Empire allemand. (...) Il posa sur ma table, avec une main poilue, un paquet de la taille et de l'épaisseur d'une brique. Quel monument voulait-il bâtir ? Que signifiait cette première pierre ? J'ouvris. C'était *Le Château de Kafka*. »

Alexandre Vialatte, *Mon Kafka*, Les Belles Lettres 2010, p. 23

La rencontre était d'importance car Vialatte passa plus de trente ans à traduire l'œuvre de Kafka encore inconnue en France, qu'il découvrit dans les années 1920 en Allemagne.

Le Château est un roman qui laisse abasourdi. Le début paraît simple : un homme, K., arrive dans un village et se présente comme l'arpenteur recruté par le Château. Le lecteur, et Vialatte, est tout de suite embarqué dans cette histoire où le héros tente par tous les moyens d'accéder à ce Château, sans jamais y parvenir, comme s'il était situé hors de l'espace et du temps, protégé par des fonctionnaires inaccessibles et tatillons.

Commencé en 1922 et laissé inachevé, ce roman peut être compris de plusieurs façons. Mais comme l'explique Vialatte, « *M. K. et son histoire piétinaient dans la neige pendant trois cent quatre pages. On sortait de cette lecture furieux et fasciné, confident sinon d'un secret, du moins de l'existence immense d'un secret qui devait se cacher dans ce château de mirage et constituer une récompense si merveilleuse qu'on préférerait mille fois sa peine et sa révolte aux faciles plaisirs de quelque autre lecture.* » (*Mon Kafka*, p. 25)

« La neige tombait. Le facteur ouvrit la porte. Il ressemblait à l'arbre de Noël. C'était le vrai facteur allemand. (...) Sa tête était au-dessus, féroce, majestueuse. Et même joviale. On aurait dit d'un bureau de poste surmonté du portrait de l'Empereur. Il ressemblait à Bismarck, il riait comme un ogre, il avait l'air d'avoir fondé lui-même l'Empire allemand. (...) Il posa sur ma table, avec une main poilue, un paquet de la taille et de l'épaisseur d'une brique. Quel monument voulait-il bâtir ? Que signifiait cette première pierre ? J'ouvris. C'était *Le Château de Kafka*. »

Alexandre Vialatte, *Mon Kafka*, Les Belles Lettres 2010, p. 23

This was an important encounter as Vialatte spent more than thirty years of his life translating the Czech writer's novel that he discovered whilst in Germany in the 1920's, then unknown in France.

Le Château is a novel that has a huge impact on anyone reading it. The beginning seems quite ordinary: a man named K arrives in a village and introduces himself as being a land surveyor employed by the chateau. The reader and Vialatte embark immediately on this story where the hero deploys all means to get into the chateau, without ever being successful, giving the impression he is almost out of space and out of time, protected by unattainable and fussy civil servants.

This novel started being written in 1922 but was never finished and can be interpreted in various ways. Vialatte's explains this: « *M. K. et son histoire piétinaient dans la neige pendant trois cent quatre pages. On sortait de cette lecture furieux et fasciné, confident sinon d'un secret, du moins de l'existence immense d'un secret qui devait se cacher dans ce château de mirage et constituer une récompense si merveilleuse qu'on préférerait mille fois sa peine et sa révolte aux faciles plaisirs de quelque autre lecture.* » (*Mon Kafka*, p. 25)



Le Procès

Alexandre Vialatte découvrit Franz Kafka (1883-1924) quand il travaillait à la Revue Rhénane à Mayence. Convaincu du génie littéraire de l'écrivain pragois, il s'occupa de traduire son œuvre pendant une trentaine d'années, le faisant connaître en France : « *Kafka était un dieu, mais un dieu inconnu, je me fis son prophète étonné.* » Alexandre Vialatte, *Mon Kafka*, Les Belles Lettres 2010, p. 33.

Le héros du *Procès*, roman publié en 1925, s'appelle K. Il est arrêté dans son lit un matin et apprend qu'il est accusé mais on ne veut pas lui dire de quoi il s'agit. Dès lors, prévenu libre, il continue à vivre et travailler. Mais ce procès qu'il ne voulait pas prendre au sérieux envahit peu à peu sa vie, faisant grandir son impatience et un étrange sentiment de culpabilité.

On pourra voir avec profit le film d'Orson Welles, avec Anthony Perkins, Romy Schneider et Jeanne Moreau ; réalisé en 1962, il sait rendre l'atmosphère à la fois oppressante et comique du roman.

« *Non content d'avoir été le créateur d'un nouveau malaise, d'une nouvelle langue, d'un nouvel univers et d'un nouveau genre littéraire, Kafka a renouvelé la parabole, inventé l'humour religieux et failli créer une cabale et une nouvelle métaphysique.* » (*Mon Kafka*, p. 54).

Alexandre Vialatte discovered Franz Kafka (1883-1924) whilst he was working at the "Revue Rhénane" in Mayence. Convinced the writer from Prague was a genius, he translated all of his work for thirty years, thus introducing him to the French market: « *Kafka était un dieu, mais un dieu inconnu, je me fis son prophète étonné.* » Alexandre Vialatte, *Mon Kafka*, Les Belles Lettres 2010, p. 33.

In the novel *Procès* published in 1925, the hero is called K. One morning he is arrested whilst he is still in bed and is taken without being told the reason of his arrest. Once released, he carries on living and working, however, the trial that he didn't want to take seriously at first, gradually invades his life, making him grow impatient as well as making him feel strangely guilty.

One can watch Orson Welles' film with Anthony Perkins, Romy Schneider and Jeanne Moreau, it was made in 1962 and brilliantly conveys the oppressing yet comical atmosphere of the novel.

« *Non content d'avoir été le créateur d'un nouveau malaise, d'une nouvelle langue, d'un nouvel univers et d'un nouveau genre littéraire, Kafka a renouvelé la parabole, inventé l'humour religieux et failli créer une cabale et une nouvelle métaphysique.* » (*Mon Kafka*, p. 54).



Lettres à Milena

« Un chaudron du sabbat, une mixture de tourments, de persécutions, de mea culpa, de crainte, de poisons infernaux, de félicité, d'adoration et de panique. L'humour d'ailleurs n'en est pas absent, ni l'enjouement. »

Alexandre Vialatte, *Mon Kafka*, Les Belles Lettres 2010, p. 139.

C'est ainsi qu'Alexandre Vialatte, à la suite de Willy Haas, le présentateur en allemand des *Lettres à Milena*, décrit la correspondance entre Franz Kafka et Milena Jesenská.

La jeune fille fut la traductrice de l'écrivain en tchèque et un des grands amours de sa vie. Elle habitait Vienne et lui Prague ce qui nous vaut une correspondance passionnée qui dura plus de deux ans. Ils ne se virent au total que deux ou trois fois.

« J'étais un animal des bois qui, en ce temps-là, ne vivait presque jamais dans la forêt, mais terré n'importe où dans un sale fossé (...), lorsque je vis au grand soleil la chose la plus merveilleuse que j'eusse jamais aperçue ; je ne songeai plus à rien, je m'oubliai totalement ; je me suis levé, je me suis approché, craintif, au sein de cette liberté nouvelle qui me rappelait pourtant l'air natal, je me suis approché malgré ma peur, et je suis arrivé jusqu'à toi. »

Franz Kafka, cité par A. Vialatte dans *Mon Kafka*, p. 140.

« Un chaudron du sabbat, une mixture de tourments, de persécutions, de mea culpa, de crainte, de poisons infernaux, de félicité, d'adoration et de panique. L'humour d'ailleurs n'en est pas absent, ni l'enjouement. »

Alexandre Vialatte, *Mon Kafka*, Les Belles Lettres 2010, p. 139.

This is how Alexandre Vialatte, following in the steps of Willy Haas who is the German presenter in *Lettres à Milena*, describes the correspondence between Franz Kafka and Milena Jesenská.

The young woman was the Czech writer's translator and also one of the women he loved the most in his life. She lived in Vienna and he was in Prague but they wrote each other passionate letters for more than two years even if they did not see each other more than two or three times in total.

« J'étais un animal des bois qui, en ce temps-là, ne vivait presque jamais dans la forêt, mais terré n'importe où dans un sale fossé (...), lorsque je vis au grand soleil la chose la plus merveilleuse que j'eusse jamais aperçue ; je ne songeai plus à rien, je m'oubliai totalement ; je me suis levé, je me suis approché, craintif, au sein de cette liberté nouvelle qui me rappelait pourtant l'air natal, je me suis approché malgré ma peur, et je suis arrivé jusqu'à toi. »

Franz Kafka, mentioned by A. Vialatte dans *Mon Kafka*, p. 140.



Le Terrier

« Il y a longtemps que je me suis fait de Kafka l'idée fausse qui m'est nécessaire. »

Alexandre Vialatte

Au cours des trente années où il traduisit Franz Kafka de l'allemand, Vialatte précisa dans des articles le regard qu'il portait sur l'œuvre de cet écrivain qu'il fit connaître en France.

Réunis dans « *Mon Kafka* » (Les Belles Lettres, 2010), ces écrits insistent entre autres sur la dimension comique de Kafka et le problème de la culpabilité de l'homme :

« Ses plus grandes œuvres sont des cauchemars de scrupuleux rédigés par un ironiste et par un roi de la parabole sur un ton de procès-verbal. C'est la plus singulière plainte du sort humain qu'on ait écrite. » (*Mon Kafka*, p. 81)

Dans la nouvelle intitulée « *Le Terrier* », écrite en 1923, Kafka nous entraîne au fond d'un terrier occupé par une sorte de blaireau ou de taupe, un narrateur aux réflexions très humaines. Le lecteur découvre ses inquiétudes et ses joies à travers sa préoccupation constante de se construire le meilleur terrier possible, à l'abri d'ennemis invisibles. L'amusement éprouvé par le lecteur se change peu à peu en appréhension, à mesure que le doute et l'affolement gagnent l'étrange animal. Au lecteur de trouver son interprétation du récit, par exemple une allégorie de la création littéraire ou une allusion à la tuberculose de Kafka, maladie qui l'emporta en 1924.

« Mais le plus beau, dans ce terrier, c'est son silence. Évidemment, il est trompeur. Il peut se trouver soudain rompu et alors ce sera la fin de tout. Mais en attendant j'en jouis. Je peux passer des heures à ramper dans mes couloirs sans entendre autre chose que le froufrou de quelque petit animal que je fais taire immédiatement entre mes dents, ou le crissement de la terre qui m'indique la nécessité d'une réparation à faire ; à part cela, calme complet. »

Franz Kafka, *Le Terrier*, traduction d'Alexandre Vialatte, Livre de Poche p. 118.

« Il y a longtemps que je me suis fait de Kafka l'idée fausse qui m'est nécessaire. »

Alexandre Vialatte

During the thirty years he translated Franz Kafka work from German into French, Vialatte made it clear in his articles what his views were on this novel that he introduced to the French market.

Gathered together in « *Mon Kafka* » (Les Belles Lettres, 2010), these papers insist, amongst other things, on Kafka's comical dimension and his issues about man's guilt:

« Ses plus grandes œuvres sont des cauchemars de scrupuleux rédigés par un ironiste et par un roi de la parabole sur un ton de procès-verbal. C'est la plus singulière plainte du sort humain qu'on ait écrite. » (*Mon Kafka*, p. 81)

In his paper named « *Le Terrier* », written in 1923, Kafka takes us inside a den that belongs to a badger or a mole, who turns out to be a narrator with very human thoughts. The reader discovers what he worries about and what makes him happy through his main concern of building the best den possible, that would also keep him away from his invisible enemies. At first, what might amuse the reader turns into apprehension, as doubt and madness start invading this strange animal. It is up to the reader on how to interpret the story, for example one can think it is an allegory of the creative process or an allusion to tuberculosis, a disease that Kafka suffered from and that would kill him in 1924.

See the quote above



Verdi, roman de l'opéra

Alexandre Vialatte ne se limita pas aux traductions de Kafka.

Sa parfaite connaissance de l'allemand le conduisit à traduire d'autres écrivains encore peu connus en France, comme Franz Werfel (1890-1945), écrivain autrichien ami de Kafka.

Vialatte traduisit deux de ses romans, *La Mort du Petit Bourgeois* (Attinger, 1930) et *Verdi, roman de l'opéra* (Attinger, 1933).

Verdi, roman de l'opéra est une biographie romancée du compositeur italien (1813-1901) à laquelle Werfel travailla douze ans avec passion.

Le récit se déroule à Venise dans les années 1880. Le prestige grandissant de Richard Wagner inquiète un Giuseppe Verdi vieillissant qui n'a rien créé depuis dix ans. Il porte en lui son projet du *Roi Lear* et il s'installe dans cette ville qu'il aime pour se mettre au travail. Une rivalité s'installe entre les deux hommes et leurs conceptions de la musique s'opposent. Pour Verdi et les Italiens, « nous avons inventé la mélodie, l'air chantant, l'opéra, l'accompagnement systématiquement musical, la basse réduite à un rythme et c'est le grand exploit de notre histoire, la grande victoire que nous avons remportée sur les tendances du Nord. » (p.200).

Nabucco, *Rigoletto*, *la Traviata* et *Aïda* semblent déjà loin et Verdi doute un moment de son génie. Il décide de rendre visite à Wagner au Palazzo Vendramin lorsqu'il apprend la mort soudaine de celui-ci.

Vialatte semble partager l'avis de Werfel sur la musique : « Il peut tenir autant de peinture dans six pêches de Chardin que dans un tableau de bataille. Autant de ciel dans une miniature que dans une toile de dix mètres carrés. Et j'entends bien que le grand maître, c'est celui qui fait retentir l'orchestre ; mais la flûte d'un berger berbère peut résonner aussi longtemps dans la mémoire et ouvrir les portes du rêve aussi grandes qu'un morceau de Wagner. Le chef-d'œuvre, a dit André Gide, c'est la chose en face de laquelle on ne songe plus à comparer. »

Alexandre Vialatte, *Un anniversaire littéraire, Paul-Jean Toulet et ses Contrerimes*, La Montagne – 27 septembre 1970.

Alexandre Vialatte didn't only do translations for Kafka. His perfect knowledge of the German language allowed him to translate for other writers too who were also unknown at the time in France such as Franz Werfel (1890-1945) who was an Austrian writer and a friend of Kafka's.

Vialatte translated two of his novels *La Mort du Petit Bourgeois* (Attinger, 1930) and *Verdi, roman de l'opéra* (Attinger, 1933).

Verdi, roman de l'opéra is a romanticised biography of the Italian composer (1813-1901) that Werfel passionately dedicated twelve years of his life to.

The story takes place in Venice during the 1880's. Richard Wagner who was gaining more and more prestige was worrying Giuseppe Verdi who was getting old and had not produced anything for ten years. As a result, he decides to launch his project *Roi Lear* and settles in this town that he loves to focus on his new project. Rivalry is rife between the two men whose conception of music differs immensely. For Verdi and the Italians « nous avons inventé la mélodie, l'air chantant, l'opéra, l'accompagnement systématiquement musical, la basse réduite à un rythme et c'est le grand exploit de notre histoire, la grande victoire que nous avons remportée sur les tendances du Nord. » (p.200).

Nabucco, *Rigoletto*, *la Traviata* and *Aïda* seem far away now and Verdi is having doubts about his talent. He decides to pay a visit to Wagner at the Vendramin Palace when he hears of his sudden death.

Vialatte seems to share Werfel's view on music. See the quote above

Alexandre Vialatte, *Un anniversaire littéraire, Paul-Jean Toulet et ses Contrerimes*, La Montagne – 27 September 1970.



Double Vie

Gottfried Benn (1886-1956) est un célèbre auteur allemand que Vialatte évoque dans ses chroniques comme un « grand poète, écrivain rare et dernier défenseur de l'expressionnisme allemand » (*Lettres d'automne*, La Montagne – 20 octobre 1953) et même « l'artiste de la forme pure » (*Le Roman de quatre sous*, La Montagne - 2 juin 1953).

Vialatte l'avait découvert sur les conseils de son ami Jean Paulhan et le plaçait au même rang que Nietzsche et Kafka. Il traduit son roman, *Double vie*, en 1954. Plus qu'une simple autobiographie, Benn y trace deux portraits de lui-même. Il y a d'abord le parcours de l'intellectuel et l'élaboration de son œuvre poétique. En parallèle, l'auteur aborde le problème politique et livre une tentative d'autojustification de son attitude initiale sous le IIIe Reich.

« Résumons-nous », comme dirait Vialatte : Gottfried Benn est « le plus grand des lyriques allemands de notre époque probablement. » (*Chronique des lectures et des plages*, La Montagne, 4 août 1959).

Gottfried Benn (1886-1956) is a famous German writer that Vialatte describes in his chronicles as being "a brilliant poet, a rare writer and the last advocate of German Expressionism" (*Lettres d'automne*, La Montagne – 20 October 1953), he also describes him as being "an artist in its purest form" (*Le Roman de quatre sous*, La Montagne - 2 June 1953).

He was recommended to Vialatte by his friend Jean Paulhan and thought of him as highly as Nietzsche and Kafka. He translated his novel, *Double vie*, in 1954. More than a simple autobiography, Benn depicts two portraits of himself. The first one is about his intellectual journey and the making of his poetic novel and in the second one, the author tackles the political problem and attempts to justify himself about his initial attitude under the III Reich.

As would say Vialatte « Résumons-nous »: Gottfried Benn is « le plus grand des lyriques allemands de notre époque probablement. » (*Chronique des lectures et des plages*, La Montagne, 4 August 1959).



Le Gai Savoir

« La femme, disait Nietzsche sobrement, a les cheveux longs et les idées courtes. »
Aujourd'hui, tout comme l'homme, elle porte les cheveux courts. »
Alexandre Vialatte, *Madame sans masque* par Ferny Besson, La Montagne -
13 avril 1969

Ce trait d'humour de Vialatte illustre sa complicité avec le philosophe allemand Nietzsche (1884-1900) dont il traduisit trois ouvrages : *Ecce Homo* (Stock 1931), *Lettres choisies* (Stock 1931) et *Le Gai Savoir* (Gallimard 1939).

Ce dernier livre, écrit en 1882, explique la pensée de Nietzsche qu'il continuera à développer dans *Ainsi parlait Zarathoustra*. « C'est un esprit de danse et de musique qui le porte, et même qui l'emporte, comme celui qui emportait Nietzsche quand il écrivait *Le Gai Savoir*. » explique Vialatte en évoquant Franz Hellens (*Cet âge que l'on dit grand* par Franz Hellens, La Montagne - 7 février 1971).

Le Gay Sçavoir est aussi le titre du « journal régionaliste et humoristique » des étudiants clermontois auquel Vialatte collabora pour aiguïser sa plume en 1921-1922, sous le pseudonyme de Colas-Morton-Roule.

Le comédien Fabrice Luchini, qui récite – entre autres – des extraits de Nietzsche dans ses spectacles, célèbre la « traduction lumineuse d'Alexandre Vialatte ».

« La femme, disait Nietzsche sobrement, a les cheveux longs et les idées courtes. »
Aujourd'hui, tout comme l'homme, elle porte les cheveux courts. »
Alexandre Vialatte, *Madame sans masque* par Ferny Besson, La Montagne -
13 April 1969

This funny comment by Vialatte illustrates his complicity with the German philosopher Nietzsche (1884-1900) for whom he translated three of his works: *Ecce Homo* (Stock 1931), *Lettres choisies* (Stock 1931) and *Le Gai Savoir* (Gallimard 1939).

The latter book, written in 1882, explains Nietzsche's beliefs, furthered again in *Ainsi parlait Zarathoustra*. « C'est un esprit de danse et de musique qui le porte, et même qui l'emporte, comme celui qui emportait Nietzsche quand il écrivait *Le Gai Savoir*. » explains Vialatte whilst talking about Franz Hellens (*Cet âge que l'on dit grand* by Franz Hellens, La Montagne - 7 February 1971).

Le Gay Sçavoir is also the title of a "regional and comical newspaper" published by students based in Clermont-Ferrand and to which Vialatte contributed to sharpen his writing in 1922-1923 under the pen name Colas-Morton-Roule.

The French comedian Fabrice Luchini, who recites (amongst other things) extracts from Nietzsche in his shows, celebrates "Alexandre Vialatte's luminous translation".



La Femme sans ombre

« Il y a des femmes qui chantent « La Marseillaise », drapées dans le drapeau tricolore, d'autres qui attendent l'autobus 27 au coin du boulevard Arago ; il y en a qui rappellent leur chien ; il y en a qui jouent du tambour dans l'Orchestre des Hirondelles, d'autres qui sont « parents d'élèves », et d'autres qui volent des lapins. On voit par là leur infinie diversité. »

Alexandre Vialatte, *Histoire des femmes*, Le Spectacle du Monde, juin 1968.

Hugo von Hofmannsthal a écrit l'histoire de *La Femme sans ombre*. C'est une version en prose d'un livret d'opéra qu'il réalisa en 1919 pour le compositeur Richard Strauss, avec lequel il collaborait régulièrement. Il écrivit aussi les livrets des deux plus grands opéras de Strauss, *Elektra* et le *Chevalier à la rose*. Le poète et auteur dramatique autrichien (1874-1929) est aussi un des fondateurs du festival de Salzbourg.

Vialatte appréciait beaucoup son talent et entreprit de traduire *La Femme sans ombre* en 1930 aux éditions Stock. C'est l'histoire d'une fée qui épouse un simple mortel et doit trouver une ombre afin de devenir humaine et mère, aussi essaie-t-elle d'acheter la sienne à la femme d'un pauvre teinturier. Avec ces quatre personnages et leur parcours initiatique, l'auteur affiche son désir de marcher sur les traces de *La flûte enchantée* de Mozart.

« Il y a des femmes qui chantent « La Marseillaise », drapées dans le drapeau tricolore, d'autres qui attendent l'autobus 27 au coin du boulevard Arago ; il y en a qui rappellent leur chien ; il y en a qui jouent du tambour dans l'Orchestre des Hirondelles, d'autres qui sont « parents d'élèves », et d'autres qui volent des lapins. On voit par là leur infinie diversité. »

Alexandre Vialatte, *Histoire des femmes*, Le Spectacle du Monde, June 1968.

Hugo von Hofmannsthal wrote the story of *La Femme sans ombre*. It's a version written in prose of a small opera booklet that he completed in 1919 for the composer Richard Strauss, with whom he collaborated regularly. The poet and the Austrian playwright (1874-1929) is also one of the founders of the Salzburg festival.

Vialatte very much appreciated his talent and started translating *La Femme sans ombre* in 1930 published by Stock editions. It is the story of a fairy who marries a simple mortal and must find a shadow in the hope of becoming a human and a mother, thus she tries to buy hers from a poor dyer's wife. Through these four characters and their initiatory journey, the author demonstrates his desire to follow in the steps of Mozart and *La flûte enchantée*.



Goethe et Tolstoï

« Mann est un auteur remarquable ; tu ne peux rien perdre à sa lecture, même si tu ne l'aimes pas. Il est de bon ton d'avoir lu Mann (Sa Montagne Enchantée, 1200 pages, est un chef-d'œuvre). »

Lettre d'Alexandre Vialatte à Henri Pourrat, novembre 1926.

Vialatte se montrait bon critique car la Montagne magique venait juste de paraître, en 1924. Plus tard, il traduit pour nous l'essai de Thomas Mann, « *Goethe et Tolstoï* », écrit en 1922. L'auteur établit un parallèle entre Goethe l'écrivain allemand et Tolstoï l'écrivain russe. Il célèbre leurs génies et les oppose à leurs alter ego contemporain, Schiller et Dostoïevski.

Pour Vialatte, Tolstoï qu'il appelle « *le patricien, l'humaniste* », est un des plus grands écrivains de son temps.

« Thomas Mann montre Tolstoï vieillard, à son entrée dans un salon, sautant à cheval sur les épaules de son beau-père. Il était d'une force incroyable. (...) Bref, il aimait les sports violents. Et n'était pas impressionnable. (...) Au fond, il rêvait d'un âge d'or. Comme tout les révolutionnaires. Il allait le chercher chez les Bachkirs. On y faisait des cures de lait de jument. L'herbe s'étendait sur des milliards d'hectares. On y voyait les étoiles par le trou de la yourte. Les outardes se rassemblaient pour les grandes migrations d'automne. C'était déjà la saison des foires. Tolstoï aimait les fréquenter. Les marchands déplaient devant lui des tapis aux riches dessins. On égorgait le mouton. Il buvait, il mangeait, il offrait des cadeaux et recevait des chevaux en échange. Les caravanes qui venaient des steppes kirghizes se dirigeaient sur Astrakhan. Elles se guidaient sur les étoiles, que ne recouvre jamais la neige. »

Alexandre Vialatte, La Montagne, Chronique n°835, 21 décembre 1969.

« Mann est un auteur remarquable ; tu ne peux rien perdre à sa lecture, même si tu ne l'aimes pas. Il est de bon ton d'avoir lu Mann (Sa Montagne Enchantée, 1200 pages, est un chef-d'œuvre). »

Letter by Alexandre Vialatte to Henri Pourrat, November 1926.

Vialatte gave a good review as Montagne magique had just been published in 1924. Later on, he translated Thomas Mann's essay « *Goethe et Tolstoï* », written in 1922. The author draws a parallel between the German writer and Tolstoï the Russian writer by praising their genius minds as well as opposing them to their contemporary alter ego Schiller and Dostoïevski.

According to Vialatte, the man he describes as being a “*patrician and humanist*” is one of the greatest writers of his time.

« Thomas Mann montre Tolstoï vieillard, à son entrée dans un salon, sautant à cheval sur les épaules de son beau-père. Il était d'une force incroyable. (...) Bref, il aimait les sports violents. Et n'était pas impressionnable. (...) Au fond, il rêvait d'un âge d'or. Comme tout les révolutionnaires. Il allait le chercher chez les Bachkirs. On y faisait des cures de lait de jument. L'herbe s'étendait sur des milliards d'hectares. On y voyait les étoiles par le trou de la yourte. Les outardes se rassemblaient pour les grandes migrations d'automne. C'était déjà la saison des foires. Tolstoï aimait les fréquenter. Les marchands déplaient devant lui des tapis aux riches dessins. On égorgait le mouton. Il buvait, il mangeait, il offrait des cadeaux et recevait des chevaux en échange. Les caravanes qui venaient des steppes kirghizes se dirigeaient sur Astrakhan. Elles se guidaient sur les étoiles, que ne recouvre jamais la neige. »

Alexandre Vialatte, La Montagne, Chronique n°835, 21 December 1969.



Cléopâtre

« Les hommes à grand nez sont célèbres. Ils font des choses monumentales. Cyrano, le général de Gaulle. Celui de Bosc contredit la loi. Si le nez de Cléopâtre avait été plus court, nous dit Pascal, l'histoire du monde en eût été changée. Si celui de l'homme de Bosc n'était pas aussi long son histoire n'existerait pas. Elle prouve qu'il suffit de tirer suffisamment sur le nez de l'homme pour rendre son histoire passionnante. »

Alexandre Vialatte, *Exposition de Bosc et condition nasale de l'homme*, La Montagne – 6 décembre 1970

Vialatte a pu le vérifier dans sa traduction de Cléopâtre. *Histoire d'une reine*, publiée chez Plon en 1949. C'est une œuvre d'Emil Ludwig (1881-1948), écrivain allemand célèbre pour ses biographies historiques. Vialatte avait déjà traduit son *Goethe. Histoire d'un homme*, chez Attinger, en 3 tomes, en 1929-1930. Les deux écrivains se connaissent bien et Ludwig corrigeait lui-même le travail de Vialatte.

Dans ses essais, Ludwig attache une grande importance à l'analyse psychologique de ses personnages, comme le fait son ami Stefan Zweig. Ainsi, il admire Cléopâtre qui sut à la fois être « *amante, mère, guerrière et reine* » : « *Car – et c'était bien là un triomphe de la reine – César, au bout de vingt ans, s'accordait des loisirs ; elle trouvait, par instinct ou par intelligence, le moyen d'animer le repos de cet esprit toujours en travail, de telle façon que, même si loin de ses habitudes, de ses souvenirs, de ses intérêts, il pût supporter son famiente. En même temps, elle nourrissait cette intelligence si mobile, s'accompagnant de lettrés, de savants, ou les faisant monter à bord quand on passait devant leurs villes, dans le haut Nil, afin de lui expliquer l'Égypte.* » (p.43)

« Les hommes à grand nez sont célèbres. Ils font des choses monumentales. Cyrano, le général de Gaulle. Celui de Bosc contredit la loi. Si le nez de Cléopâtre avait été plus court, nous dit Pascal, l'histoire du monde en eût été changée. Si celui de l'homme de Bosc n'était pas aussi long son histoire n'existerait pas. Elle prouve qu'il suffit de tirer suffisamment sur le nez de l'homme pour rendre son histoire passionnante. »

Alexandre Vialatte, *Exposition de Bosc and Condition nasale de l'homme*, La Montagne – 6th of December 1970

Vialatte was able to verify this in his translation of *Cléopâtre. Histoire d'une reine* published by Plon in 1949. It is a novel by Emil Ludwig (1881-1948) who is a German writer and famous for his historical biographies. Vialatte had previously translated another one of his novel *Goethe. Histoire d'un homme*, published by Attinger, in 3 tomes, in 1929 and 1930. Both writers knew each other well as Vialatte translated Ludwig's work and Ludwig in turn, corrected Vialatte's work.

In his essays, Ludwig attaches great importance to the psychological analysis of his characters, just like his friend Stefan Zweig. In this way, he shows Cleopatra great admiration for being “*a lover, a mother, a warrior and a queen*” all at the same time: « *Car – et c'était bien là un triomphe de la reine – César, au bout de vingt ans, s'accordait des loisirs ; elle trouvait, par instinct ou par intelligence, le moyen d'animer le repos de cet esprit toujours en travail, de telle façon que, même si loin de ses habitudes, de ses souvenirs, de ses intérêts, il pût supporter son famiente. En même temps, elle nourrissait cette intelligence si mobile, s'accompagnant de lettrés, de savants, ou les faisant monter à bord quand on passait devant leurs villes, dans le haut Nil, afin de lui expliquer l'Égypte.* » (p.43)



Jean Dutourd

« Rien ne nous empêche de donner le prix Goncourt. Puisque ce n'est plus celui de cette année, ce sera celui de l'année prochaine. Le geste est d'autant plus facile que ce prix ne nous appartient pas. Et nous couronnerons Jean Dutourd. D'abord il est un peu du Cantal ; ensuite, il a écrit *Au bon beurre*. Il avait même récidivé d'avance en écrivant *Une tête de chien*, sans compter *Le Déjeuner du lundi*, *L'Arbre*, et un manuel du parfait séducteur. »

Alexandre Vialatte, *Au bon beurre*, roman à tête de chien. La Montagne, chronique n°1 – 9 décembre 1952

La première des 900 chroniques de Vialatte rédigées pour La Montagne est dédiée à son ami Jean Dutourd (1920-2011). Tout un symbole. Vialatte consacrait des chroniques régulières à évoquer les livres de son ami et en donner une brillante analyse, sans avoir l'air d'y toucher. Parfois, il en faisait juste une mention affectueuse : « *Chez Gallimard, on trouve Jean Dutourd, premier prix du génie à oreilles d'épagneul.* » Ou encore : « *Ce qui prouve que Dutourd est très intelligent, c'est que pour mettre le point final à sa période d'apprentissage il est allé au Télégramme Chanté manger de l'andouillette au vin blanc. On ne saurait faire un choix plus sage.* » Alexandre Vialatte, *Le demi-solde par Jean Dutourd* ; La Montagne - 16 février 1965.

Ils collaborèrent au *Roman des Douze* (1957) pour leur éditeur René Julliard, avec entre autres, Jules Romains et Louise de Vilmorin. Chaque écrivain devait rédiger un chapitre, Vialatte obtint le chapitre II.

Quant à Jean Dutourd, rien ne lui fit plus plaisir que l'envoi écrit par Vialatte dans son exemplaire des *Fruits du Congo* : « *À Jean Dutourd qui a une tête de chien, un corps d'homme, un talent d'enfer, une santé d'Auvergnat, un avenir d'homme célèbre et qui sait rire !* ».

Il aime rappeler que Vialatte aborde les sujets les plus variés sous un angle que nul n'avait imaginé avant lui. « *Dans une trentaine d'années, prophétisait Jean Dutourd aux obsèques de son ami, en 1971, l'humble, l'obscur Vialatte, sera mis à sa place, qui est immense, et divers grands hommes d'à présent paraîtront bien incroyables.* »

See the quotes above

The first of the 900 chronicles that Vialatte wrote for La Montagne is dedicated to his friend Jean Dutourd (1920 – 2011). This is symbolic. Vialatte regularly devoted his chronicles to his friend's books, always giving a brilliant review, without ever giving the impression he had been trying to do that. Sometimes, it was just an affectionate mention: « *Chez Gallimard, on trouve Jean Dutourd, premier prix du génie à oreilles d'épagneul.* » but also : « *Ce qui prouve que Dutourd est très intelligent, c'est que pour mettre le point final à sa période d'apprentissage il est allé au Télégramme Chanté manger de l'andouillette au vin blanc. On ne saurait faire un choix plus sage.* » Alexandre Vialatte, *Le demi-solde par Jean Dutourd* ; La Montagne - 16 February 1965.

They collaborated on *Roman des Douze* (1957) for their editor René Julliard, with amongst others, Jules Romains and Louise de Vilmorin. Each writer was given a chapter to write, Vialatte got chapter II.

For Jean Dutourd, nothing gave him more pleasure than when Vialatte sent him a written note in his copy of *Fruits du Congo* : « *À Jean Dutourd qui a une tête de chien, un corps d'homme, un talent d'enfer, une santé d'Auvergnat, un avenir d'homme célèbre et qui sait rire !* ».

He likes to remind us that Vialatte tackles the most varied subjects from an angle that no-one had imagined before him.

L'entourage de Vialatte

Cinquième étage - Fifth floor

« *L'Auvergne n'a pas de grands fleuves, mais elle n'est que ruissellement, cascades, bouillons, lacs de cratères. J'y vis nu dans l'eau du torrent en compagnie d'Henri Pourrat. Il m'attend sur le bord, et une fois que je suis sec nous reprenons la conversation juste à l'endroit où nous l'avions laissée.* »

Alexandre Vialatte, *L'Auvergne absolue*, Julliard 1983, p.179



Georges Allary

Georges Allary (1919-2001) fut un brillant caricaturiste qui collabora à différents journaux, comme *Match* et le *Crapouillot*. Il illustra beaucoup de chroniques de Vialatte dont il était l'ami et l'admirateur et dessina pour le Livre de Poche la couverture de son roman *Les fruits du Congo*. Il lui servit souvent de chauffeur et de compagnon lorsque l'écrivain était à Paris, et celui-ci encourageait et guidait son jeune ami dans sa carrière.

« Vialatte est sur la lisière qui sépare l'écrivain accessible de l'écrivain rare, son style un peu recherché, son humour personnel fatiguent les lourdauds. »

Georges Allary dans *Le Crapouillot* en 1961, cité par Denis Wetterwald dans *Alexandre Vialatte*, Le Castor Astral, 1996.

Vialatte lui rendait son admiration, lui qui appréciait tant l'humour des dessinateurs de son époque et leur vision de l'homme : Sempé, Chaval, Cami, Copi, Bosc.

« Je rappellerai à ce propos qu'Allary est l'auteur d'un ouvrage trop peu lu : « Mes éléphants ; suivi de Cent Proverbes bantous et d'un plan de la banlieue lyonnaise », qui permet de se faire en même temps des idées plus précises du centre de l'Afrique et des environs de Villeurbanne. Il vient surtout de créer un nouveau personnage qui devrait logiquement faire partie de la mythologie de l'époque, comme Nimbus ou l'homme de Chaval : un monsieur sans thorax, tout en tête et en jambes, parfois en calvitie (avec les cheveux trop longs ; les chauves ont toujours les cheveux trop longs), plutôt petit et corpulent, ramassé et intermédiaire entre l'homme et le mammifère (ou le rongeur) des régions glaciaires ; tantôt distribué sur des plages, tantôt réparti sur des pics, à des distances très différentes, comme sur des piédestaux, avec chacun son pic, ce qui suppose des chaînes de montagne et de perspectives infinies (...) »

Alexandre Vialatte, *La Montagne*, Chronique du 3 octobre 1961.

Georges Allary (1919-2001) was a brilliant cartoonist who collaborated with different newspapers such as *Match* and *Crapouillot*. He illustrated his friend Vialatte's chronicles whom he greatly admired and did the drawings for the cover of his book *Les fruits du Congo*. He also acted as his driver and companion when the writer was in Paris and in return, Vialatte encouraged and guided him in his career.

« Vialatte est sur la lisière qui sépare l'écrivain accessible de l'écrivain rare, son style un peu recherché, son humour personnel fatiguent les lourdauds. »

Georges Allary in *Le Crapouillot* in 1961, mentioned by Denis Wetterwald in *Alexandre Vialatte*, Le Castor Astral, 1996.

Vialatte also admired him and generally thought that all of the cartoonist's of his time (Sempé, Chaval, Cami, Copi, Bosc) had a great sense of humor and shared their vision of the world.

« Je rappellerai à ce propos qu'Allary est l'auteur d'un ouvrage trop peu lu : « Mes éléphants ; suivi de Cent Proverbes bantous et d'un plan de la banlieue lyonnaise », qui permet de se faire en même temps des idées plus précises du centre de l'Afrique et des environs de Villeurbanne. Il vient surtout de créer un nouveau personnage qui devrait logiquement faire partie de la mythologie de l'époque, comme Nimbus ou l'homme de Chaval : un monsieur sans thorax, tout en tête et en jambes, parfois en calvitie (avec les cheveux trop longs ; les chauves ont toujours les cheveux trop longs), plutôt petit et corpulent, ramassé et intermédiaire entre l'homme et le mammifère (ou le rongeur) des régions glaciaires ; tantôt distribué sur des plages, tantôt réparti sur des pics, à des distances très différentes, comme sur des piédestaux, avec chacun son pic, ce qui suppose des chaînes de montagne et de perspectives infinies (...) »

Alexandre Vialatte, *La Montagne*, Chronicle, 3 October 1961.



Henri Pourrat

« La vraie Auvergne ne date guère que de Pourrat. Avant lui Vercingétorix avait eu une idée confuse de cette province, mais il n'avait eu le temps que de mourir pour elle. Pourrat lui a consacré sa vie. Pourrat, c'est le « chef-lieu du Puy-de-Dôme », comme l'écrivait une écolière. Voilà ce que dit le sens naturel quand nulle géographie ne l'embrouille. Car l'Auvergne a deux capitales : Clermont-Ferrand aux yeux de l'histoire, Henri Pourrat aux yeux de la poésie. Et c'est justice : Pourrat a fait l'Auvergne. Il l'a trouvée comme un vieux sou romain oublié là par les Gaulois, dans un sillon, toute couverte de vert-de-gris ; il l'a frottée, il l'a polie, il en fait revivre la tête, il en a fait briller le profil. Bref, après l'avoir découverte, il l'a créée, il l'a même retouchée, au besoin il l'a inventée. »
Alexandre Vialatte, *L'Auvergne absolue*, Julliard, p. 26.

L'écrivain Henri Pourrat (1887-1959) fut à la fois un ami et un mentor pour Alexandre Vialatte. Ils se rencontrèrent dès 1916 et leur amitié est illustrée par une correspondance de plus de mille lettres, qui prit fin avec la mort de l'auteur ambertois en 1959. Elle est en train d'être éditée aux Presses Universitaires Blaise Pascal et comprend pour l'instant sept volumes : *Lettres de collège* (1916-1921), *Lettres de Rhénanie* 1 et 2 (1922-1927), *Les Grandes Espérances* (1928-1934), *De Paris à Héliopolis* (1935-1939), *Les Temps noirs* 1 et 2 (1939-1946).

Atteint de la tuberculose et contraint de résider loin de Paris, Pourrat choisit la vallée de la Dore et les monts du Livradois et du Forez. Dès lors, il recueille la littérature orale de l'Auvergne au cours d'innombrables randonnées pédestres et donnera plus d'une centaine d'ouvrages sur sa région, sous forme de contes, de poèmes ou de romans. Il recevra le Prix Goncourt en 1941 pour *Vent de Mars*. Il est aussi connu pour le très distrayant *Gaspard des Montagnes* et les treize volumes du *Trésor des Contes*.

Vialatte le célèbre comme le Virgile de l'Auvergne et lui a consacré une de ses plus belles chroniques, quelques jours après sa mort, le 24 juillet 1959 : « Il reste en mon souvenir comme un roi des jardins. Il savait le nom de toutes les plantes. Il s'asseyait dans le foin en mâchonnant une herbe, et il écrivait sur ses genoux des choses comme les *Jardins sauvages* qui sont parmi les plus belles qu'on puisse lire. Qu'on relise *La Veillée de novembre*. C'est dans ses souvenirs qu'il s'est montré le plus grand. »

Chronique des grands jardins, *La Montagne*.

See the quotes above

The writer Henri Pourrat (1887-1959) was a friend and a mentor to Alexandre Vialatte. They met in 1916 and wrote over one thousand letters to each other which they only stopped doing when the writer from Ambert died in 1959. Their correspondence is being edited by the "Presse Universitaires Blaise Pascal" and, so far, includes seven volumes: *Lettres de collège* (1916-1921), *Lettres de Rhénanie* 1 et 2 (1922-1927), *Les Grandes Espérances* (1928-1934), *De Paris à Héliopolis* (1935-1939), *Les Temps noirs* 1 et 2 (1939-1946).

Pourrat got tuberculosis and had to leave Paris, he chose to live in the valley of "Dore" and the mountains of "Livradois and Forez". There, he talked a lot about local literature when meeting fellow hikers on his numerous walks and gathered enough information to produce over one hundred works on his region, under the form of short stories, poems and novels. He won the Goncourt Prize in 1941 for *Vent de Mars*. He is also known for the very entertaining *Gaspard des Montagnes* and the volumes of *Trésor des Contes*.

Vialatte refers to him as the "Virgil of Auvergne" and, a few days after his death on the 24th of July 1959, dedicated one of his most beautiful chronicles to him.



Paul Pourrat

« L'Auvergne est un vieux pays fait pour le songe et les collégiens chimériques ; la patrie des amis d'enfance. C'est là qu'on doit les fabriquer. L'ami d'enfance est un produit d'Auvergne, comme l'améthyste et le caoutchouc. »

Alexandre Vialatte, *L'Auvergne absolue*, Julliard p. 32

Paul Pourrat (1901-1923), petit-frère de l'écrivain Henri Pourrat, fut l'ami d'enfance d'Alexandre Vialatte. Ils se côtoyèrent sur les bancs du collège d'Ambert avant que la mort ne l'emporte prématurément en 1923. Bouleversé, Vialatte lui dédiera son premier roman, *Battling le ténébreux ou la mue périlleuse*, inspiré par lui et achevé en décembre 1927.

Dans le prologue, il évoque cette grande amitié, qu'il reportera ensuite sur Henri Pourrat :

« Comme alors, quand tu venais pour les permissions dans la montagne, et notre amitié se mesure aux kilomètres que nous avons parcourus sur les routes, toujours contents. Qu'il y avait d'espoir sur ces routes, et de grands signes, et d'appels, et de voix qui passaient ! (...) Souviens-toi des jeudis obscurs dans ce magasin plein de merveilles où nous nous inventions des bonheurs. (...) Vieux Paul, ne redescendras-tu jamais, un jour de vacances, avec ton grand chapeau, tes bas de laine et ton bâton de genévrier ? (...)

Vieux Paul je veux te revoir, un jeudi, au moment où la première étoile s'allume, s'il existe, dans les domaines surnaturels où ton ombre rôde, une auberge de campagne au bord d'une route kilométrée, en marge d'une prairie verte devant un bois de sapins noirs. »

Alexandre Vialatte, *Battling le ténébreux*, Livre de Poche, p. 10-12.

« L'Auvergne est un vieux pays fait pour le songe et les collégiens chimériques ; la patrie des amis d'enfance. C'est là qu'on doit les fabriquer. L'ami d'enfance est un produit d'Auvergne, comme l'améthyste et le caoutchouc. »

Alexandre Vialatte, *L'Auvergne absolue*, Julliard p. 32

Paul Pourrat (1901-1923), Henri Pourrat's youngest brother, was Alexandre Vialatte's childhood friend. They were both at the college in Ambert before he died prematurely in 1923. Devastated, Vialatte dedicated his first novel to him *Battling le ténébreux ou la mue périlleuse*, inspired by him and finished in December 1927.

In the prologue, he talks about their great friendship, that he then carries over to Henri Pourrat: « Comme alors, quand tu venais pour les permissions dans la montagne, et notre amitié se mesure aux kilomètres que nous avons parcourus sur les routes, toujours contents. Qu'il y avait d'espoir sur ces routes, et de grands signes, et d'appels, et de voix qui passaient ! (...) Souviens-toi des jeudis obscurs dans ce magasin plein de merveilles où nous nous inventions des bonheurs. (...) Vieux Paul, ne redescendras-tu jamais, un jour de vacances, avec ton grand chapeau, tes bas de laine et ton bâton de genévrier ? (...)

Vieux Paul je veux te revoir, un jeudi, au moment où la première étoile s'allume, s'il existe, dans les domaines surnaturels où ton ombre rôde, une auberge de campagne au bord d'une route kilométrée, en marge d'une prairie verte devant un bois de sapins noirs. »

Alexandre Vialatte, *Battling le ténébreux*, Livre de Poche, p. 10-12.



Hélène Vialatte

« Il lui apprend l'Auvergne, ses lacs, ses vallées, ses volcans, ses hameaux. Hélène, montagnarde de souche, éprise de son Dauphiné ancestral, préfère bientôt les paysages du Puy-de-Dôme à ceux des Alpes. » Ferny Besson, *Alexandre Vialatte ou la complainte d'un enfant frivole*, JC Lattès 1999, p.77.

Alexandre Vialatte épouse Hélène Gros-Coissy en 1929. Ils se sont rencontrés à Clermont où elle a créé les services sociaux de Michelin. En 1930 l'écrivain devient père : « Je vous annonce la naissance – 28 mars – de Pierre-Daniel Vialatte, un jeune gentleman qui pèse ses huit livres et me rend bouffi d'orgueil. La maman va très bien. Je vous fais grâce des perfections de ce rejeton. Vous vous doutez bien, en effet, qu'il ne fait rien comme les autres, qu'il a de l'intelligence jusque dans son sommeil, de la dignité jusque dans ses selles, de la grâce jusque dans ses orteils. (...) Que vous dirais-je d'autre ? Il n'y a que ça à Paris pour le moment. » Lettre d'Alexandre Vialatte à Joseph Desaynard.

Après quelques années à Clermont, la famille déménage à Paris en 1934 où Hélène va diriger l'École des surintendantes d'usines et de services sociaux. Les Vialatte s'installent dans le XIIIe, 158 rue Broca, dans un appartement dont les fenêtres donnent sur la prison de la Santé. Hélène sait tout de suite rendre leur logis agréable et accueillant. Ils fréquentent les milieux artistiques de Montparnasse où ils rencontrent Brancusi, Dubuffet, Kiki de Montparnasse, Chaval et bien d'autres.

Après la guerre, leur vie commune prendra plutôt la forme d'un foyer épistolaire, comme s'intitule joliment leur correspondance, éditée en 2011 par l'Association des Amis d'Alexandre Vialatte et le CRDP de Clermont-Ferrand. Ils échangeront plus de 2400 lettres entre 1928 et 1962, date de la mort d'Hélène.

See the quote above

Alexandre Vialatte married Hélène Gros-Coissy in 1929. They met in Clermont where she founded Michelin's social services. In 1930, the writer became a father: « Je vous annonce la naissance – 28 mars – de Pierre-Daniel Vialatte, un jeune gentleman qui pèse ses huit livres et me rend bouffi d'orgueil. La maman va très bien. Je vous fais grâce des perfections de ce rejeton. Vous vous doutez bien, en effet, qu'il ne fait rien comme les autres, qu'il a de l'intelligence jusque dans son sommeil, de la dignité jusque dans ses selles, de la grâce jusque dans ses orteils. (...) Que vous dirais-je d'autre ? Il n'y a que ça à Paris pour le moment. » Letter by Alexandre Vialatte to Joseph Desaynard.

After spending a couple of years in Clermont, they moved to Paris in 1934 where Hélène became the director of "l'Ecole des surintendantes d'usines et de services sociaux" (a school to become a social service superintendent). The Vialatte lived in the 13th arrondissement at 158 rue Broca, in a flat with big windows giving on a prison "la prison de la Santé". Hélène was a homemaker and knew how to make their flat cosy and welcoming. They made friends within the artistic circles of Montparnasse where they met Brancusi, Dubuffet, Kiki de Montparnasse and Chaval, amongst others.

After the war, their marriage was mainly spent writing letters to each other and the title for all their correspondence "foyer épistolaire" refers to this period in their lives. Their letters were edited in 2011 by the Friends of Alexandre Vialatte's Association and Clermont Ferrand's CRDP. They wrote over 2400 letters to each other between 1928 and 1962, which is the year Hélène died.



Jean Paulhan

« On entre chez Jean Paulhan par une grille, on monte un escalier, on laisse à droite une pièce fraîche et obscure où des toiles pendent comme les femmes de Barbe-Bleue : des Chirico, des Dubuffet, des Fautrier ; un citron de Braque, quelques pêches de Chardin, un hareng saur de Raphaël. C'est le frigidaire. Au premier, parmi les couloirs, de vraies portes qui ont l'air de fausses, et de fausses portes qui ont l'air de vraies, on en voit une fermée à clef. On frappe, on pousse, elle s'ouvre et quelqu'un crie : « Entrez » ; on s'aperçoit qu'il n'y a personne. On dit « Bonjour », quelqu'un répond : « Bonjour ». Avec la voix même de Paulhan. On le cherche. On ne le trouve pas. Il est derrière ses livres. Assis à son bureau. Dans une tour de livres. Pour parler il y fait un trou. Il enlève le lexique chinois. C'est par là que passent ses manuscrits et ses épreuves. Il vit dans un abri à l'intérieur de sa chambre. C'est une habitude des tranchées. Outre le jeu de boules, en effet, il pratique la littérature. M. Gallimard, dont il est le conseiller, n'est-il pas, à tout prendre, éditeur de livres ? »

Alexandre Vialatte, Chronique *Le Clair et l'Obscur*, La Montagne, 16 septembre 1958.

Jean Paulhan, « pape de nos Lettres » selon Vialatte, est le Directeur de la Nouvelle Revue française (NRF) de 1925 jusqu'à sa mort en 1968, où Marcel Arland lui succèdera. Ami d'Henri Pourrat, il s'intéresse au jeune Vialatte et l'introduit à la Revue rhénane de Bernard Zimmer à Mayence.

Vialatte lui consacre nombre de ses chroniques : « Je ne fus pas déçu, par la suite, quand je retrouvai Paulhan derrière son grand bureau, dans cette espèce de sacristie de la Nouvelle Revue française où il a décidé pendant quarante années du sort de la littérature. (...) On partait étonné, inquiet, comme mystifié. On avait tort. L'amitié de Paulhan était très sûre. Il fit publier mon premier roman. Ce fut grâce à lui que je pus donner l'œuvre de Kafka chez Gallimard (qui l'eût acceptée à l'époque ?). Ce fut encore lui qui essaya (avec Pourrat et avec ma femme) de me faire libérer quand j'étais prisonnier. Pourtant, ce n'était pas un intime. (...) Nous n'irons plus manger de l'estomac de requin chez les Chinois du Panthéon, nous ne le verrons plus jouer aux boules, le dimanche, aux Arènes de Lutèce. »

Alexandre Vialatte, Chronique *Jean Paulhan*, La Montagne, 20 octobre 1968.

Leur correspondance, qui s'étend de 1921 à 1968 a été établie par Denis Wetterwald et publiée chez Julliard en 1999.

See the quote above

Jean Paulhan, who was « pape de nos Lettres » according to Vialatte, is the director of Nouvelle Revue Française (NRF) from 1925 until his death in 1968, then replaced by Marcel Arland. He is a friend of Henri Pourrat and starts taking an interest in the young Vialatte, he introduces him to Revue rhénane by Bernard Zimmer in Mayence.

Vialatte dedicated a number of his chronicles to him: « Je ne fus pas déçu, par la suite, quand je retrouvai Paulhan derrière son grand bureau, dans cette espèce de sacristie de la Nouvelle Revue française où il a décidé pendant quarante années du sort de la littérature. (...) On partait étonné, inquiet, comme mystifié. On avait tort. L'amitié de Paulhan était très sûre. Il fit publier mon premier roman. Ce fut grâce à lui que je pus donner l'œuvre de Kafka chez Gallimard (qui l'eût acceptée à l'époque ?). Ce fut encore lui qui essaya (avec Pourrat et avec ma femme) de me faire libérer quand j'étais prisonnier. Pourtant, ce n'était pas un intime. (...) Nous n'irons plus manger de l'estomac de requin chez les Chinois du Panthéon, nous ne le verrons plus jouer aux boules, le dimanche, aux Arènes de Lutèce. »

Alexandre Vialatte, Chronicle *Jean Paulhan*, La Montagne, 20 October 1968. Their correspondence that stretches from 1921 to 1968 was drawn up by Denis Wetterwald and published by Julliard in 1999.



Philippe Kaepelin

« Une locomotive à tête de bœuf et à cuisses de poulet, qui actionne elle-même ses roues au moyen de bras si grêles qu'on songe à des pattes d'araignée. Des bras de faucheur. Et la queue en l'air. Une queue de bœuf finie en pompon, comme un accessoire de tapisserie, une embrasse de rideau, ou quelque bonnet grec sorti d'une comédie de Labiche. En tirant dessus on amène un tiroir où se trouve une lampe à alcool. On allume, ça chauffe une chaudière. Le bœuf tousse et part droit devant lui. Une fumée noire lui sort de la cervelle. Par la cheminée. Elle se répand sur le public. Le bœuf s'affole et part en arrière. Puis à droite, puis à gauche. Dans toutes les directions. Il agite ses petits bras qui font tourner les roues. » Alexandre Vialatte, « *Le Bestiaire de Philippe Kaepelin* », *Dernières nouvelles de l'homme* (Julliard, 1978)

« C'est un sculpteur considérable » déclare Alexandre Vialatte à propos de son ami Philippe Kaepelin (1918-2011) dans l'émission L'invité du dimanche du 16 février 1969. Leur amitié commence en 1945, faite d'admiration mutuelle et de collaborations artistiques. Comme ce *Bestiaire*, où Vialatte joue à nommer les animaux de bronze ou de laiton sortis de l'imagination de Kaepelin : le sergent, la houppette royale, le tambour major, le papillon rongeur d'Afrique, le hareng buffle et même le Maire de Pologne.

« Et pourtant Kaepelin est un cas. La tétatologie en sait peu d'aussi beau. Ses dents pointues, dures comme le tungstène, ses griffes, outils splendides mais effrayants à voir, lui permettent d'arracher le bois par lambeaux de soixante centimètres. Il faut le voir dépecer une bille de samba pour en extraire un dieu ou un prophète. Il élimine au corps à corps tout ce qui dépasse. Il défonce avec ses défenses, il extrait l'homme avec ses griffes, il sort le dieu avec ses dents. C'est le combat de Jacob avec l'Ange. Il boxe des évêques, il a battu un pape, il a « tombé » à la savate une déesse de la Démocratie. Il se jette sur le bois, il le roule sur le sol, on ne voit plus qu'un nuage de poussière comme quand le canard Donald se bat avec Satan, il se relève et il ramène par la cravate un Moïse au complet, un Jean-Sébastien Bach, ou même, suivant la commande, un conseiller municipal en chapeau mou. Des copeaux sortent de sa bouche, des échardes de sa crinière, la sciure vole, les fillettes se cachent, sa femme attrape le rhume des foins. Il mâche toujours quelque reste de chêne qui lui est resté entre les dents. »

Alexandre Vialatte, Chronique de *L'Atelier de Philippe Kaepelin*, La Montagne, 4 juin 1957.

Pour un dernier hommage, Philippe Kaepelin réalisera le buste de son ami qui orne la place de la gare d'Ambert où les trains ne passent plus.

See the quotes above

“He is a remarkable sculptor”, said Alexandre Vialatte when talking about his friend Philippe Kaepelin (1918-2011) on the TV show L'invité du Dimanche on the 16th of February 1969. They became friends in 1945 and shared a mutual respect for each other as well as artistic collaborations. For example, they worked together on *Bestiaire*, where Vialatte amuses himself by naming the bronze and brass animals that Kaepelin had imagined: the snake, the royal houppette, the major drum, the African nibbling butterfly, the buffalo herring and even the Polish mayor.

As a last tribute to his friend, Philippe Kaepelin had a bust made of him that is now on the square by the old train station in Ambert where trains no longer pass by.



Ferny Besson

« Mme Ferny Besson est ce brimborion bleu, cette bulle d'or, ce rien irisé, ce colibri de la littérature dont les articles figurent sous globe au Sahara, au musée de la Rose des sables. (...) Nourrie de jets d'eau et de croissants de lune, de rahat-loukoum et de fleurs de jasmin, cette reine de Saba, en matière littéraire, n'admet pourtant que Racine et la cuisine française. »

Alexandre Vialatte, *Chronique L'échelle noire*, Ferny Besson, La Montagne - 21 septembre 1954.

La romancière Ferny Besson (1906-1999), objet de plusieurs chroniques de Vialatte, entretint avec lui une tendre amitié et une correspondance assidue (*Correspondance avec Alexandre Vialatte*, 1949-1971, Plon 1999).

Après la mort de l'écrivain en 1971, elle crée l'association des amis d'Alexandre Vialatte et entreprend de publier chaque année chez Julliard un recueil d'articles et de chroniques au titre désopilant : « *Dernières nouvelles de l'homme* », « *Et c'est ainsi qu'Allah est grand* », « *L'éléphant est irréfutable* », « *Almanach des quatre saisons* », « *Antiquité du grand chosier* », « *Bananes de Königsberg* », « *La porte de Bath-Rabbim* », « *Éloge du homard et autres insectes inutiles* », « *Les champignons du détroit de Behring* », « *Chronique des grands Micmacs* », « *Profitons de l'ornithorynque* », « *Chronique des immenses possibilités* », « *Pas de H pour Natalie* ».

C'est grâce à elle que l'écrivain « *notoirement méconnu* » fit quelques pas de plus vers la célébrité, hors d'un petit cercle d'initiés. Elle devint aussi son premier biographe avec « *Alexandre Vialatte ou la complainte d'un enfant frivole* » (JC Lattès, 1981).

« Mme Ferny Besson est une blonde vaporeuse, et même pas vaporeuse du tout, car l'or fluide de sa courte crinière est après tout aussi métallique qu'aérien. Elle a l'air d'un bleuet coiffé d'un bouton d'or. Son plaisir est de vagabonder au massif du Pays de la Soif sur des dromadaires pétulants. »

Alexandre Vialatte, *La boîteuse du Lac Vättern*, par Ferny Besson, La Montagne - 16 octobre 1956.

See the quote above

The novelist Ferny Besson (1906-1999) features many times in Vialatte's chronicles as they were close friends and regularly wrote to each other. (*Correspondence with Alexandre Vialatte*, 1949-1971, Plon 1999).

When the writer passed away in 1971, she founded an association for Alexandre Vialatte's friends and published once a year at Julliard a collection of articles and chronicles with funny titles: « *Dernières nouvelles de l'homme* », « *Et c'est ainsi qu'Allah est grand* », « *L'éléphant est irréfutable* », « *Almanach des quatre saisons* », « *Antiquité du grand chosier* », « *Bananes de Königsberg* », « *La porte de Bath-Rabbim* », « *Éloge du homard et autres insectes inutiles* », « *Les champignons du détroit de Behring* », « *Chronique des grands Micmacs* », « *Profitons de l'ornithorynque* », « *Chronique des immenses possibilités* », « *Pas de H pour Natalie* ».

It is thanks to her that the writer « *notoirement méconnu* » gained in notoriety outside of a small circle of people. She also wrote his first biography « *Alexandre Vialatte ou la complainte d'un enfant frivole* » (JC Lattès, 1981).

« Mme Ferny Besson est une blonde vaporeuse, et même pas vaporeuse du tout, car l'or fluide de sa courte crinière est après tout aussi métallique qu'aérien. Elle a l'air d'un bleuet coiffé d'un bouton d'or. Son plaisir est de vagabonder au massif du Pays de la Soif sur des dromadaires pétulants. »

Alexandre Vialatte, *La boîteuse du Lac Vättern*, par Ferny Besson, La Montagne - 16 October 1956.



Roland Cailleux

« Cailleux est un grand écrivain. Je le dis en pesant mes termes. Il a écrit *Une lecture*, histoire de l'influence de Proust sur un marchand de verrerie. L'ampleur de son clavier étonne. Il mêle sa prose de vers, ses vers de contes de fées, ses contes de fées de jongleries étourdissantes. (...) Ses dons de comique et d'invention verbale, son jaillissement, le rapprochent de Céline. Avec cela, le plus haut souci, et une immense probité intellectuelle, une religion - quasi - de la littérature qui le classent dans la famille des Proust. Cet éloquent, ce prodigue verbal, a préparé pendant dix ans le plan d'*Une lecture* ! (...) Il y a fait tenir tout Proust, comme un grand pardessus dans une petite valise. »

Alexandre Vialatte, préface d'*Une lecture de Roland Cailleux* (Le Rocher, Motifs 2007).

Roland Cailleux (1908-1980) était médecin à Châtel-Guyon et écrivain dans sa propriété de Saint-Genès-la-Tourette (près d'Issoire) en Auvergne. Il fut l'ami de Jean Paulhan, d'Antoine Blondin, d'André Gide, de Marcel Aymé et d'Alexandre Vialatte. Ce dernier raconte dans ses chroniques de La Montagne de mémorables parties de pétanque avec l'équipe de la Nouvelle Revue Française, René Drouin et Jean Dubuffet. Il ne manque pas une occasion de célébrer « *l'un de nos meilleurs écrivains avec Arland et André Gide* » (*Jean Paulhan en deux morceaux*, La Montagne - 10 février 1953).

« On voit par là que, comme dit l'*Écriture*, « *une parole vraiment opportune ressemble à des pommes d'or sur des ciselures d'argent* ». Tel est également le style de Roland Cailleux. C'est ce qui lui a valu l'an dernier le prix François-de-Neufchâteau, destiné à récompenser le meilleur médecin-écrivain de France. Il se donnait alors pour la première fois. Son coup d'essai fut un coup de maître. Le docteur Roland Cailleux, médecin de Châtel-Guyon, en même temps qu'un critique étonnant, un peintre de mœurs, un psychologue, un satirique et un poète, est en effet un virtuose étourdissant. »

Alexandre Vialatte, *Requins et tables solunaires*, La Montagne - 21 avril 1953.

L'Hôtel Littéraire Le Swann**** (8-15, rue de Constantinople à Paris) entièrement consacré à Marcel Proust, possède dans sa bibliothèque le tirage de tête de l'édition originale d'*Une Lecture*.

Les autres chefs-d'œuvre de Cailleux sont *Saint-Genès ou la vie brève* (1943), *Esprits animaux* (1955), *À moi-même inconnu* (1978) et un recueil d'hommages et d'inédits, *Avec Roland Cailleux* (Mercure de France, 1985).

See the quotes above

Roland Cailleux (1908-1980) was a doctor in Châtel-Guyon and a writer in his property in Saint-Genès-la-Tourette (near Issoire) in the region of Auvergne. His friends were Jean Paulhan, Antoine Blondin, André Gide, Marcel Aymé and Alexandre Vialatte. The latter recounts in his chronicles written for La Montagne the memorable games of pétanque played with the team from Nouvelle Revue Française, René Drouin and Jean Dubuffet. He never missed an occasion to celebrate "one of our best writers along with Arland and André Gide" (*Jean Paulhan en deux morceaux*, La Montagne - 10 February 1953).

Literary Hotel Le Swann**** (8-15 rue de Constantinople, Paris) is entirely dedicated to Marcel Proust and owns the first draft of the original edition of *Une Lecture* that one can find in the library.

Cailleux's other masterpieces are *Saint-Genès ou la vie brève* (1943), *Esprits animaux* (1955), *À moi-même inconnu* (1978) and a collection of tributes and unreleased texts, *Avec Roland Cailleux* (Mercure de France, 1985).



Jean Dubuffet

On me demande pourquoi j'aime Dubuffet. J'aime Dubuffet parce qu'il est charmant ! D'abord il a des petits cheveux tondus ras, bien frottés à la toile émeri, qui lui font un crâne de légionnaire, des yeux bleus en toile de Vichy, bien lavés de frais, qui se souviennent d'on ne sait quels fjords ; (...) C'est un lyrique, un humoriste, un grand poète et un écrivain de première force. Il a le goût, la mesure, le bon sens. Pas dans ses toiles, ses toiles sont poétiques ; la poésie n'a rien à voir avec le goût, elle n'a à voir qu'avec l'abîme. On me dit qu'il est scandaleux. Pourquoi ? Parce qu'il peint des vaches vertes. Mais d'abord toutes les vaches sont vertes, ensuite si elles ne l'étaient pas, il faudrait les inventer telles, et c'est précisément parce qu'elles ne le sont pas qu'il est beau de les peindre vertes. (...) J'aime Dubuffet parce qu'il a peint quatorze vaches qui ne sont pas les vaches de tout le monde. Ce ne sont pas plus des vaches, ce sont des vachissimes, avec des pieds en fourchette. Mieux : des minauderies et des grâces printanières.

« *Que peut-on penser de Monsieur Dubuffet ?* », Chronique parue dans Arts, 27 octobre 1954 ; préface de « *Jean Dubuffet et le grand magma* », Arléa 1988.

C'est une véritable amitié et une admiration réciproque qui unit Alexandre Vialatte et Jean Dubuffet. Celui-ci avait pourtant commencé par refuser d'illustrer sa traduction du Procès de Kafka en 1947. Mais cela n'empêcha pas Vialatte de lui consacrer pas moins de treize chroniques et de venir à Vence le regarder travailler plusieurs étés. Tous deux ont la passion de l'insolite et de l'incongru, le goût du paradoxe et de ce qu'ils appellent « la nouveauté du banal ». Dubuffet précise : « *La chronique cocasse de mes travaux d'Alexandre Vialatte en restitue peut-être le lieu propre de manière plus frappante que tous les écrits d'autres commentateurs. J'ai toujours eu la cocasserie en haute estime ; il m'a toujours semblé qu'il y a une parenté entre les plus hauts moments de l'art et les raccourcis saugrenus qui déclenchent le rire.* »

On pourra lire avec profit leur *Correspondance(s) : Jean Dubuffet-Alexandre Vialatte, Lettres, dessins et autres cocasseries 1947-1975 (Le signe de la Licorne, 2004)*, qui illustre leur amitié facétieuse. L'Hôtel Littéraire Alexandre Vialatte en possède dans sa bibliothèque le tirage de tête de l'édition originale.

See the quotes above

Alexandre Vialatte and Jean Dubuffet were close friends and admired each other even though, when they first met, Dubuffet refused to illustrate his translation of Kafka's Procès in 1947. However, this did not stop Vialatte from dedicating no less than thirteen of his chronicles to him and go to Vence to watch him work during the summer. Both were passionate about strange and incongruous things, had a taste for paradox and what they called « the novelty of the trivial ». Dubuffet stipulated that : « *La chronique cocasse de mes travaux d'Alexandre Vialatte en restitue peut-être le lieu propre de manière plus frappante que tous les écrits d'autres commentateurs. J'ai toujours eu la cocasserie en haute estime ; il m'a toujours semblé qu'il y a une parenté entre les plus hauts moments de l'art et les raccourcis saugrenus qui déclenchent le rire.* »

Today, one can read their « *Correspondance(s) : Jean Dubuffet-Alexandre Vialatte, Lettres, dessins et autres cocasseries 1947-1975 (Le signe de la Licorne, 2004)* », which illustrates their mischievous friendship.

Literary Hotel Alexandre Vialatte owns the first draft of the original edition that you can find in the library.



Jules Romains

« *Tous, au fond d'eux-mêmes, furent d'avis qu'effectivement Issoire et Ambert avaient un drôle d'air.* » Jules Romains, *Les Copains*, Livre de Poche, p. 26.

C'est ainsi que les héros du roman de Jules Romains se mettent en route à bicyclette pour rejoindre les deux sous-préfectures du Puy-de-Dôme. L'idée étant d'aller « réveiller » Ambert et Issoire à leur façon, c'est-à-dire bruyante et facétieuse.

Le talent de Jules Romains est immense et Vialatte l'avait compris : « *La mairie ronde d'Ambert est entrée dans les lettres européennes grâce aux traductions de Jules Romains.* » Alexandre Vialatte, *L'Auvergne absolue*, Julliard p. 174.

La joyeuse bande s'était donné rendez-vous devant le milieu de la façade de la mairie d'Ambert, avant de découvrir que celle-ci était ronde. « *La mairie d'Ambert est une mairie dont la façade est partout, mais le milieu nulle part.* » Jules Romains, *Les Copains*, Livre de Poche p. 142.

Cet hymne à l'humour et à l'amitié a été écrit en 1913 par Jules Romains, pseudonyme littéraire de Louis Farigoule (1885-1972) né à Saint-Julien-Chapteuil, au pied du massif de Meygal où s'achève *Les Copains*. Le futur auteur de *Knock* (1923) et des *Hommes de bonne volonté* (vingt-sept volumes publiés entre 1932 et 1946), élu à l'Académie française en 1946 a toujours été fidèle à ses origines auvergnates.

« *Nous deux, comme nous sommes là, en bécane, sur cette route, par ce soleil, avec cette âme, voilà qui justifie tout, qui me console de tout.* » (p.126).

« *Tous, au fond d'eux-mêmes, furent d'avis qu'effectivement Issoire et Ambert avaient un drôle d'air.* » Jules Romains, *Les Copains*, Livre de Poche, p. 26.

The heroes from the novel set off on their bicycles toward the two sous-prefectures of the region Puy-de-Dôme with the idea of "awaking" Ambert and Issoire in their own way, which is making a lot of noise and getting up to mischief.

Jules Romains' talent is huge and Vialatte understood that from the beginning: « *La mairie ronde d'Ambert est entrée dans les lettres européennes grâce aux traductions de Jules Romains.* » Alexandre Vialatte, *L'Auvergne absolue*, Julliard p. 174.

The merry gang arranged to meet at the middle of Ambert's town hall's façade, before finding out that it is round. « *La mairie d'Ambert est une mairie dont la façade est partout, mais le milieu nulle part.* » Jules Romains, *Les Copains*, Livre de Poche p. 142.

This hymn to humour and friendship was written in 1913 by Jules Romains, which is Louis Farigoule's pseudonym (1885-1972), he was born in Saint-Julien-Chapteuil, which at the bottom of the mountain region of Meygal where *Les Copains* ends. The future writer of *Knock* (1923) and *Hommes de bonne volonté* (twenty-seven volumes published between 1932 and 1946), elected at the "Académie Française" in 1946 was always faithful to its Auvergne origins.

« *Nous deux, comme nous sommes là, en bécane, sur cette route, par ce soleil, avec cette âme, voilà qui justifie tout, qui me console de tout.* » (p.126).



Chaval

« Le ciel est bleu, le fond de l'air est frais, il se passe des choses inquiétantes : je viens de rencontrer l'homme de Chaval. (...) C'est un « pardessus habité ». Ce qui sort de ce pardessus au dos rond, que ce soit jambes, bras ou tête, est court ou lourd, et peu mobile, et moralement négligeable. Parfaitement inutile au fond. L'homme de Chaval est un monsieur triste. Il a ce regard usé que donne l'âge, et une espèce de fixité, de rigidité minérale. L'homme modèle B ne croit à rien ; rien ne le surprend ; il est revenu de toute chose. Hélas ! dans quel état. Seigneur ! J'ai bien peur qu'il ne pense à rien, sauf, parfois, aux produits en tube. (...) L'homme de Chaval n'est qu'un vieux pardessus ; ses poches contiennent tout le Moyen-Âge et tout le plomb des guerres d'aujourd'hui. »

Alexandre Vialatte, *L'homme de Chaval*, La Montagne - 15 mars 1960.

Yvan Le Louarn (1915-1968) choisit son pseudonyme en hommage au Facteur Cheval ; une coquille le rendit Chaval. Ce dessinateur humoriste, profondément misanthrope, préférait se présenter comme un « ironigraphe », celui qui dessine avec ironie. Il réalisa un court-métrage, « *Les oiseaux sont des cons* » en 1964, qui est un petit chef-d'œuvre de dérision.

Chaval travailla régulièrement pour *Sud-Ouest*, *Paris-Match*, *Le Figaro*, *Le Nouvel-Observateur* et *Le Rire*. Ses dessins ont un trait simple et ce sont souvent les légendes qui constituent l'essentiel.

Alexandre Vialatte est un ami proche et lui rend hommage dans plusieurs chroniques : « *Quant à l'homme, c'est Chaval qui en apporte les dernières nouvelles.* » « *L'homme de Chaval est toujours ahuri ; ahuri et sexagénaire.* »

Il disserte sur *Un gendarme écrivant une lettre d'amour* ou *Les Pharmaciens fuyant l'orage*. La *Chronique des savants assez connus* qui passent entre chien et loup du 23 mars 1965 est jubilatoire : « *On y voit notamment l'image d'un « savant assez connu passant entre chien et loup* ». *Paris est plein au crépuscule de savants assez connus qui passent entre chien et loup. Par exemple boulevard Saint-Germain.* (...) »

Le Musée des Beaux-Arts de Bordeaux possède un fonds Chaval riche de 258 dessins originaux, et lui consacra une importante rétrospective en 2008.

See the quotes above

Yvan de Louarn (1915-1968) chose his pseudonym in homage to Facteur Cheval, which became Chaval after a typo was made. He was a humourist cartoonist, deeply misanthropist, and liked to introduce himself as an "ironygraph", someone who draws with irony. In 1964, he made a short film « *Les oiseaux sont des cons* » which is a little masterpiece of derision.

Chaval regularly worked for *Sud-Ouest*, *Paris-Match*, *Le Figaro*, *Le Nouvel-Observateur* and *Le Rire*. He was known for making simple line drawings that became the core of his style.

Alexandre Vialatte is a close friend and pays him tribute in various chronicles: « *Quant à l'homme, c'est Chaval qui en apporte les dernières nouvelles.* » « *L'homme de Chaval est toujours ahuri ; ahuri et sexagénaire.* »

He discourses on *Un gendarme écrivant une lettre d'amour* or *Les Pharmaciens fuyant l'orage*. The *Chronique des savants assez connus* qui passent entre chien et loup dated 23 March 1965 is exhilarating.

The Fine Arts Museum of Bordeaux owns an incredible fund of Chaval's work, a total of 258 original drawings and has previously, in 2008, dedicated an exhibition to his work.

L'Auvergne absolue

Sixième étage - Sixth floor

« *Ce qui caractérise l'Auvergne, c'est qu'elle est remplie d'Auvergnats. Presque autant que Paris. Ils ont de bonnes joues rouges, fruit d'une saine nourriture, des yeux qui brillent, la chair entrelardée et des dents blanches de trois espèces : les incisives qui tranchent le saucisson, les canines qui le percent, les molaires qui le broient. Quand le saucisson les voit arriver, il se déclare vaincu d'avance.* »

Alexandre Vialatte, *Chronique Le mois de Juin*, La Montagne - 20 juin 1961



Le puy de Dôme

« On m'a reproché beaucoup (c'est du moins à souhaiter) d'avoir exagéré l'altitude du puy de Dôme dans un ouvrage sur le Massif central (je lui aurais donné 100 mètres de trop). Il y a là quelque ingratitude. La mariée n'est jamais trop belle. Voilà longtemps que le puy de Dôme était trop petit. Je ne plaiderai pas l'incompétence qui est pourtant la meilleure excuse. Je soupçonne, au contraire, mes critiques de n'être jamais montés au puy de Dôme. S'ils l'avaient fait à bicyclette, comme je le fis, pendant deux ans, trois ou quatre fois par semaine, ils se seraient bien vite aperçus qu'il est beaucoup plus haut qu'on ne pense. »

Alexandre Vialatte, *La Montagne*, 30 avril 1967, *Chronique des justes altitudes*.

Vialatte ne manque jamais une occasion de célébrer un de ces lieux où souffle l'esprit en Auvergne : le puy de Dôme. Pour calculer son altitude ou rappeler les hauts faits qui s'y sont déroulés. Il raconte le temple de Mercure des Romains pour évoquer le goût du commerce de l'Auvergnat et louer son sens de l'économie. Et comme Vercingétorix inventa le patriotisme sur le plateau de Gergovie, et Pascal le baromètre en haut du puy de Dôme, il conclut fort justement « *On ne saurait monter sur une cime auvergnate sans y inventer les plus grands sentiments.* »

Chaque année, il annonce dans ses chroniques les lauréats du Prix littéraire des Volcans – dont il était un des membres du jury avec Jean Anglade.

Nous l'aurons compris : le puy de Dôme est la capitale de l'Auvergne et son chef-lieu Henri Pourrat. Mais l'Auvergne, pour Vialatte, c'est aussi la neige et les loups, les parapluies et les fromages, les villes thermales et ses eaux volcaniques mises en bouteille par l'Auvergnat industriel. « *Nul fleuve ne s'étale en Auvergne. L'eau y sommeille dans les cratères par quatre-vingt mètres de fond, avec la truite et l'omble-chevalier, ou bondit sur les pentes, écume et s'évapore en vapeurs irisées. C'est à peine si elle frôle le roc. L'Auvergnat la rattrape et la met en bouteilles qui guérissent les maladies du foie, du cœur, des reins, de l'intestin grêle et de tous les organes humains, à Vichy, à Châtel-Guyon, à Saint-Nectaire, à Volvic, à Saint-Yorre, que sais-je, à La Bourboule et au Mont-Dore, à Chaudes-Aigues où elle chauffe la ville.* » *L'Auvergne absolue*, p. 19

See the quotes above

Vialatte never missed an opportunity to talk about the place he cherished the most in the region of Auvergne: the Puy-de-Dôme, he is either calculating its altitude or talking about major events that happened there. He uses the Roman Mercure Temple to talk about the commercial acumen in Auvergne and praises its brilliant economic sense. Furthermore, as Vercingetorix invented patriotism on the plain of Gergovie; Pascal the barometer in Puy-de-Dôme, he came to the conclusion that « *it was justified to think that incredible feelings were invented when climbing at the top of a mountain in Auvergne.* »

Every year, in his chronicles, he announces the prize-winners of the Volcans literary prize, of which he was a member of the jury along with Jean Anglade..

As you might have guessed, Puy-de-Dôme is Auvergne's capital and its leader is Henri Pourrat. However, the region of Auvergne represents many more things for Vialatte such as the snow and the wolves, the umbrellas and the cheeses, the thermal towns and their volcanic waters bottled by the local industrials.



Clermont-Ferrand

« Pascal aimait tellement l'Auvergne qu'il naquit à Clermont-Ferrand. C'est une ville noire comme le jansénisme, percée de rues au bout desquelles on voit le ciel comme dans les *Pensées*. Elle est noire parce qu'elle est en pierre de Volvic, roche ignée, dure, râpeuse, assez peu nourrissante, fille du feu des puys où va brouter la chèvre. Et elle est en pierre (de Volvic) parce que la chèvre en laisse tellement que les Auvergnats en bâtissent leurs églises, leurs Caisses d'Épargne et leurs maisons. C'est ce qui fait le poids et la solidité de cette ville sombre aux lointains vaporeux. »

Alexandre Vialatte, *L'Auvergne absolue*, Julliard p. 107

Vialatte aime l'Auvergne et Clermont-Ferrand et ne se lassa jamais de les décrire. Cela donne le savoureux volume intitulé *L'Auvergne absolue* (Julliard, 1983). Au chapitre de Clermont, on trouve pêle-mêle des réflexions amoureuses sur le jardin Lecoq, le Bibendum Michelin, Blaise Pascal et son baromètre, la pierre de Volvic ou le vin de chanturgue.

Vialatte habita plusieurs années à Clermont. Après son bac en 1919, il s'inscrit à la faculté pour étudier l'allemand, dans le prestigieux hôtel particulier de Chazerat, construit au XVIIIe siècle.

En Juillet 1929, il épouse Hélène Gros-Coissy, lauréate de l'École des surintendants et créatrice du service social des usines Michelin. Les jeunes mariés s'installent dans le vieux Clermont, au 5 rue Thomas. C'est là que naîtra leur fils Pierre en 1930.

La famille Vialatte s'installera ensuite à Paris, rue Broca (XIIIe), pour la profession d'Hélène mais Alexandre reviendra régulièrement à Clermont. Et à partir de 1952, il donnera ses 900 chroniques hebdomadaires au journal local, *la Montagne*. Ses chroniques parlent souvent de Clermont et de cette Auvergne qui resta toujours comme une de ses patries.

See the quotes above

Vialatte loved the region of Auvergne and Clermont-Ferrand and never got tired of describing them in his novels. A great example of this is the exquisite volume titled *L'Auvergne absolue* (Julliard, 1983), in the chapter about Clermont, one can find a great mix of loving anecdotes about the Lecoq gardens, the Michelin Bibendum, Blaise Pascal and his barometer, the Volvic stone or Chanturgue wine.

Vialatte lived in Clermont for a couple of years. After his baccalaureat in 1919, he started university to learn German in the prestigious Chazerat "hotel particulier", built during the XVIII century.

In July 1929, he married Hélène Gros-Coissy, who was the School for Superintendent's prize-winner and the founder of Michelin's factories' social services. As a young couple, they moved to the old part of Clermont at 5 rue Thomas in a multi-storey house with a basement that the writer would use as his office. « *C'est de cette « caverne », disait Vialatte avec ironie, que j'ai découvert Clermont et ses environs. ... Mais, ajoutait-il, de l'étage supérieur, nous avions une vue panoramique sur le tribunal et la prison d'un côté, sur les flèches de la cathédrale de l'autre.* ». It is here that their son Pierre was born in 1930.

The Vialatte family then moved to Paris, rue Broca in the 13th arrondissement to allow Hélène to further her career but Alexandre still came back to Clermont regularly. From 1952 onwards, he gave 900 weekly chronicles to the local newspaper *la Montagne*. His chronicles often talk about Clermont and the region of Auvergne that always remain his homeland.



Ambert

« La mairie ronde d'Ambert est entrée dans les lettres européennes grâce aux traductions de Jules Romains, et les Tchèques lisent dans leur pays trop difficile à prononcer les aventures de Gaspard des Montagnes »

Alexandre Vialatte, *L'Auvergne absolue*, Julliard, p. 175.

Jules Romains, dans son roman *Les Copains* publié en 1913, rendit la ville et sa mairie ronde célèbres en imaginant une joyeuse bande venue « réveiller » les deux sous-préfectures du Puy-de-Dôme, Ambert et Issoire. Quant à Henri Pourrat, il écrivit à Ambert une grande partie de son œuvre. Le Parc du Livradois-Forez lui rend hommage avec un passionnant circuit littéraire entre les forêts et les villages sur les traces de *Gaspard des Montagnes*. Une autre promenade dans les murs de la ville d'Ambert vous emmène sur les traces de Romains, Pourrat et Vialatte.

Ce dernier aurait pu voir le jour à Ambert, dont sa famille est originaire, mais choisit de naître – selon une de ses formules, à Magnac-Laval, dans le Limousin. En 1915, les Vialatte s'installent dans la petite ville et Alexandre fait une partie de ses études au collège d'Ambert avec Paul Pourrat. Il se lie surtout d'amitié avec le grand-frère de celui-ci, Henri Pourrat et revint souvent rendre visite à celui qu'il considérait comme son mentor.

Ambert resta toujours comme une de ses patries : « *J'habite loin de toutes mes patries, c'est ainsi qu'on les habite bien* » (*L'Auvergne absolue*). Son buste doré, sculpté par son ami Philippe Kaepelin, orne désormais la place de la gare.

« *Sourdement ravagée par les moussons du globe, écartelée par la rose des vents, Ambert reste tout de même une cité solide maintenue fermement sur le sol par son église, joyau de l'histoire, sa Caisse d'Épargne, la plus riche de France, et sa mairie, ronde comme la fourme du pays.* »

Alexandre Vialatte, *L'Auvergne absolue*, Julliard 1983, p. 175

See the quote above

In the novel *Les Copains* published in 1913, Jules Romain makes the town and its town hall famous by imagining a merry gang of friends who have come to “awaken” the two sous-prefectures of the region of Puy-de-Dôme, Ambert and Issoire. Henri Pourrat wrote a big chunk of his novel in this town. The Livradois-Forez Park pays him tribute with fascinating literary circuit that takes you in the forest and small villages following in the footsteps of *Gaspard des Montagnes*. There is also another walk within the walls of the town of Ambert that takes you in the footsteps of Romains, Pourrat and Vialatte.

The latter could have been born in Ambert as this is where his family is originally from, however, he chose to be born (this is how he prefers to describe his birth) in Magnac-Laval, in the region of Limousin. In 1915, the Vialatte's moved back to the little town and this is where Alexandre spent most of his school days with Paul Pourrat. He was mostly friends with Paul's older brother, Henri Pourrat and often came back to visit the man he considered his mentor.

Ambert always remained a place he considered his homeland: « *J'habite loin de toutes mes patries, c'est ainsi qu'on les habite bien* » (*L'Auvergne absolue*). His gilded bust, sculpted by his friend Philippe Kaepelin, is a permanent fixture on the station square.

« *Sourdement ravagée par les moussons du globe, écartelée par la rose des vents, Ambert reste tout de même une cité solide maintenue fermement sur le sol par son église, joyau de l'histoire, sa Caisse d'Épargne, la plus riche de France, et sa mairie, ronde comme la fourme du pays.* »

Alexandre Vialatte, *L'Auvergne absolue*, Julliard 1983, p. 175



Saint-Amant-Roche-Savine

Saint-Amant-Roche-Savine est un village niché au cœur des monts du Livradois, dans un cadre de forêts de sapins et de rivières. C'est le pays d'Henri Pourrat et des personnages de son roman, *Gaspard des Montagnes* : le château des Escures se trouve à quelques kilomètres à peine. Vialatte a évoqué « *l'âme étrange du Livradois : secrète, subtile, insaisissable, solitaire ; hospitalière et montagnarde ; évaporée dans la nature, resserrée autour des clochers, des étables et des auberges ; haute dans les lieux déserts, noire dans les bois de sapins ; toujours verte, et un peu amère, surtout dans l'air, le fromage et le vin. Elle sent la cave, le vieux placard et l'altitude.* » Alexandre Vialatte, *La Montagne, Chronique des nourritures terrestres*, 18 mars 1958.

À l'invitation du rédacteur en chef de *La Montagne*, Jean-Antoine Pourtier, - qui deviendra plus tard député du Puy-de-Dôme -, Vialatte vint y séjourner pendant l'été 1942.

Profitant de la quiétude des lieux, il écrivit en quarante jours *Le fidèle berger*, qui raconte dans un roman la guerre qu'il venait de vivre, ses souffrances et sa captivité. « *Le meilleur livre que la guerre ait inspiré* » selon son ami Jean Paulhan, patron de la NRF.

Annette Pourrat raconte le quotidien de l'ami de son père dans ce village où il revint ensuite régulièrement se ressourcer et écrivit un grand nombre de pages des *Fruits du Congo*.

« *Le matin, il se lavait à la fontaine, sur la place du bourg, le soir, vers cinq heures, on le voyait près de l'étang des Escures. Il apparaissait, disparaissait derrière de jeunes aulnes et de sombres touffes de jonc et d'amica, et reparaisait, vêtu seulement de son maillot noir à bretelles. Il piquait une tête dans l'étang, et ces eaux si mortes, si noires, jaillissaient en mille bulles aux couleurs de l'arc-en-ciel. Il nageait consciencieusement, sortait de l'eau, se secouait comme un cabri en envoyant partout des gerbes de gouttelettes, respirait deux ou trois bons coups en bombant le thorax, se séchait, disparaissait à nouveau et redevenait le Vialatte de sa légendaire réalité.* » dans Alexandre Vialatte, Pascal Sigoda, *L'âge d'Homme*, 1997.

See the quote above

Saint-Amant-Roche-Savine is a village nestled in the heart of the Livradois mountains, surrounded by fir forests and rivers. It is Henri Pourrat's homeland as well as his characters' from his novel *Gaspard des Montagnes* : Escure château is a few miles away. Vialatte mentions: « *l'âme étrange du Livradois : secrète, subtile, insaisissable, solitaire ; hospitalière et montagnarde ; évaporée dans la nature, resserrée autour des clochers, des étables et des auberges ; haute dans les lieux déserts, noire dans les bois de sapins ; toujours verte, et un peu amère, surtout dans l'air, le fromage et le vin. Elle sent la cave, le vieux placard et l'altitude.* » Alexandre Vialatte, *La Montagne, Chronique des nourritures terrestres*, 18 March 1958.

Following an invitation by the chief editor of *La Montagne*, Jean-Antoine Pourtier - who then also became deputy of Puy-de-Dôme - Vialatte came to this part of the world and stayed during the summer 1942.

He enjoyed the tranquillity of the place and wrote *Le Fidèle Berger* in forty days. It is a story about the war, what he had been through, his suffering and his captivity, “the best book inspired by the war” according to his friend Jean Paulhan, director of NRF.

Annette Pourrat tells us about the daily life of his father's friend who regularly came back to the village to rest but also where he wrote a big chunk of his novel *Fruits du Congo*.

Remerciements

La réalisation de l'Hôtel Littéraire Alexandre Vialatte a été rendue possible grâce à l'aide de son fils, Pierre Vialatte et de l'Association des amis d'Alexandre Vialatte, dont le Président, Jérôme Trollet, s'est montré d'un infatigable dévouement.

Nous tenons également à remercier la Bibliothèque Littéraire Jacques Doucet, sa directrice Isabelle Diu, ainsi que l'association Doucet Littérature.

Le journaliste Daniel Martin, du journal La Montagne, nous a assisté de ses conseils et a bien voulu rédiger un article pour nous rappeler l'histoire d'Alexandre Vialatte avec La Montagne.

Nous remercions aussi la Manufacture Française des Pneumatiques Michelin.

Thanks

The making of the literary hotel Alexandre Vialatte would not have been possible without his son Pierre Vialatte and the Alexandre Vialatte Friends Association, of whom the President Jérôme Trollet proved to be tirelessly dedicated.

We would also like to thank the Jacques Doucet Literary Library, its Director Isabelle Diu as well as the "Doucet Literature" Association.

The newspaper La Montagne's journalist Daniel Martin also gave us advice and agreed to write an article discussing the relationship between Alexandre Vialatte and La Montagne.

We would also like to thank the "Manufacture Française des Pneumatiques Michelin".

Liens internet Internet links:

L'Association des Amis d'Alexandre Vialatte
Alexandre Vialatte Friends Association
www.amisdevialatte.blogspot.fr

Bibliothèque Jacques Doucet
Jacques Doucet Library
www.bjld.sorbonne.fr

L'Aventure Michelin
www.laventuremichelin.com



hotel-leswann.com
facebook.com/HotelLeSwann/



hotelgustaveflaubert.com
facebook.com/HotelGustaveFlaubert/

Mentions Légales

Best Western Hôtel Littéraire Alexandre Vialatte

16 place Delille, 63000 CLERMONT FERRAND
www.hotelvialatte.com

Photographies de l'hôtel : Propriété exclusive de l'Hôtel Littéraire Alexandre Vialatte
Aquarelles : Jean Aubertin
Textes : Hélène Montjean
Réalisation : TMH - HED services
Impression : Imprimerie LFT

Claude-Henri FOURNERIE, dessinateur :
« *Portrait de Vialatte* » sur les vitrines de l'hôtel donnant sur la place Delille et sur les portes vitrées de la salle des petits déjeuners au 6ème étage.
« *Vialatte croisant l'homme de Chaval et l'homme de Sempé sur la Place Delille à Clermont* », dessin encadré et accroché dans le lobby de l'hôtel.

LE CHERCHE MIDI ÉDITEUR, Paris, a offert les fichiers numériques des dessins de CHAVAL :
« *Pharmaciens fuyant l'orage* » Revue Bizarre, 1966. Copyright Le cherche midi.
Dessin reproduit à la peinture sur le mur de la terrasse au 6ème étage par Marion Daubannay.
Dessin « *L'homme qui regarde la lune* » extrait du livre : 100 meilleurs dessins Le Cherche Midi éditeur, 1988.
Dessin imprimé et encadré pour le bar.

LE MUSÉE BARTHÉLÉMY THIMONNIER, de la machine à coudre et du cycle, à Amplepuis 69550, a offert le fichier numérique « *notice machine à coudre Singer* » reproduite sur papier-peint posé dans le lobby de l'hôtel.

MANUFACTURE MICHELIN, Patrimoine Historique, Clermont a offert le fichier numérique « *Frise de Bibendum* » reproduite sur papier-peint posé sur un mur du restaurant de l'hôtel.

Sylvie PALLOT, Clermont-Ferrand, journaliste au journal La Montagne, dessinatrice du « *Portrait de Vialatte* » reproduit sur papier-peint, posé sur le mur de l'accueil de l'hôtel.

Marion DAUBANNAY-MARION LES COULEURS, Vichy, artiste-peintre pour plusieurs peintures murales :
Au RDC, un ciel étoilé et les signes du zodiaque pour le Bar. Pointillisme sur contremarches.
Au 6ème étage, un mur façon « Closerie Falbala » de Dubuffet, dans WC PMR, et un mur « *Pharmaciens fuyants l'orage* » d'après le dessin de Chaval sur la terrasse des petits déjeuners.

Edward STEICHEN, photographe, pour le portrait de Brancusi (sur paravent)

Kurt WYSS, Suisse, photographe, pour « Portrait de Jean Dubuffet » (sur paravent)

Novembre 2016

« J'aime l'Auvergnat. Il est utile et agréable. Il manquerait s'il n'était pas là. Il porte le charbon, il sert la limonade, il écrit Les Pensées, il libère l'Amérique, mange le lard et vend son torrent au détail. Ses routes sont pavées d'améthyste. Il a inventé le baromètre. On lui doit la fourme à points bleus. Bref il est agréable à vivre et instructif à fréquenter. J'aimerais assez quitter la terre en compagnie d'un Auvergnat. On s'arrêterait dans les auberges, on parlerait du temps qu'il fait. On le commenterait par des proverbes et on ferait des économies. On regarderait Clermont-Ferrand, on y verrait la cathédrale, l'ouvrier qui sort de chez Michelin, la veuve qui entre à la caisse d'épargne. »

noialah
